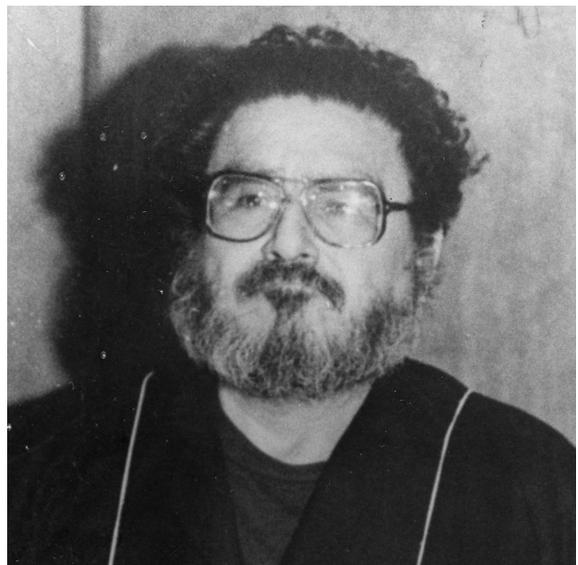




24 septembre 1992

XXXe anniversaire

24 septembre 2022



Éditorial

Le 24 septembre 1992 a été un jour d'une importance mondiale, Gonzalo prenant la parole au Pérou et persistant dans l'affirmation révolutionnaire, alors qu'il était enfermé dans une cage, avec une tenue de bagnard imposé par le régime péruvien directement placé sous la coupe de la superpuissance impérialiste américaine. Ce positionnement eu un écho mondial, propulsant le Marxisme-Léninisme-Maoïsme aux premières loges de l'affrontement entre Révolution et Contre-révolution à l'échelle mondiale.



Mais en réalité, le Parti Communiste du Pérou était déjà la brigade de choc de la révolution mondiale tout au long des années 1980, écrivant à travers une guerre populaire victorieuse une page glorieuse dans l'Histoire du prolétariat mondial.

Dans la foulée, toute une série d'organisations adoptèrent le Marxisme-Léninisme-Maoïsme comme orientation idéologique à travers le monde, et c'est encore le cas aujourd'hui. Nul chemin ne va toutefois en ligne droite et le processus d'affirmation du Marxisme-Léninisme-Maoïsme est un processus complexe connaissant des avancées et des reculs, avançant inexorablement à travers les vicissitudes.

Toute affirmation révolutionnaire doit en effet faire face aux opportunistes, à ceux qui sombrent dans la capitulation, aux renégats, aux agents de la bourgeoisie infiltrés comme cinquième colonne dans le camp de la Révolution.

Cela souligne d'autant plus l'importance de l'affirmation de la ligne rouge, de sa présentation consciente, de son expression organisée. Il est à ce titre marquant qu'en décembre 2021, seul le PCF(mlm) a affirmé idéologiquement, politiquement, dans une démarche d'esprit de Parti, que Gonzalo représentait une figure idéologique d'une signification majeure dans l'Histoire mondiale.

Le PCF(mlm) a, contre le silence correspondant aux intérêts de la bourgeoisie, à rebours de tout symbolisme petit-bourgeois éventuel, posé les choses politiquement, en s'alignant sur le caractère principal de la conscience, pour affirmer la ligne rouge.

Communisme
#15 Septembre 2021

Gonzalo, le grand commentateur du maoïsme p. 3
Le maoïsme défini par Gonzalo p. 7
Gonzalo et le Parti Communiste du Pérou: une chronologie p. 9
La Pensée Gonzalo n'est plus p. 21
Gonzalo - de la pensée guide à la pensée par la jefatura p. 24
Histoire du MPP - Mouvement Populaire Pérou p. 28
Déclaration du 16 septembre 2021 du Centre MLM de Belgique p. 35
Le problème maoïste: la fulgurance et l'implosion p. 37
Gonzalo et la question de la pensée guide, la pensée en développement, la Guerre Populaire p. 44
Gonzalo, fidèle défenseur de la thèse comme quoi rien n'est indivisible p. 47
Nous sommes les déclencheurs p. 50

GONZALO

1934-2021



Car sans Parti, il n'y a rien. Et le Parti, c'est une affirmation politique de nature prolétarienne, une synthèse idéologique historique exprimant, à un niveau déterminé par la réalité du progrès historique, la ligne politique qui détermine de tout, pour le temps de l'affirmation et pour l'avenir.

Le présent numéro souligne cet aspect avec des documents significatifs. ●

sommaire

24 septembre 1992 - 24 septembre 2022 – le PCF(mlm), le Parti du Maoïsme en France !... page 4

Le fini, l'infini et le caractère inépuisable de la matière... page 7

Discours donné par le Président Gonzalo, le 24 septembre 1992... page 14

Gonzalo, le grand commentateur du maoïsme... page 16

Les enseignements de Gonzalo : de la pensée à la guerre populaire... page 18

Une Grande Révolution qui touche l'homme dans ce qu'il a de plus profond... page 22

Le matérialisme dialectique et l'univers... page 24

Les femmes doivent libérer leur psyché dans l'auto-détermination et l'affrontement révolutionnaire... page 26

18 octobre 1977 : Andreas Baader, Gudrun Ensslin, Jan-Carl Raspe... page 30

Le marxisme-léninisme-maoïsme est l'idéologie communiste de notre époque... page 33

La cause animale, un besoin de Communisme, une aire de l'antagonisme... page 38

Gonzalo : avec la lumière et la joie... page 47

La maladie à coronavirus 2019 (COVID-19) : un produit du mode de production capitaliste... page 49

La classe ouvrière a besoin d'apprendre intellectuellement et culturellement... page 54

Ligne, tendance, fraction et la question du Népal... page 56

Le rapport entre semi-colonialisme et semi-féodalisme... page 58

Sur le « tiers-mondisme » et la description des « trois mondes »... page 65

À l'avant-garde de la défense de la Biosphère planétaire... page 71

L'engagement et le poids croissant de la subjectivité dans les métropoles impérialistes... page 76

Le matérialisme dialectique et le principe de restauration/contre-restauration... page 83

Gauche Prolétarienne : De la lutte violente de partisans... page 85

UJC (ml) : Édifions en France un Parti Communiste de l'époque de la révolution culturelle... page 97

24 septembre 1992 - 24 septembre 2022 - le PCF(mlm), le Parti du Maoïsme en France !

PCF(mlm), septembre 2022

Le 24 septembre 1992, le dirigeant du Parti Communiste du Pérou, Gonzalo, était présenté aux journalistes alors qu'il était enfermé dans une cage, lui-même revêtu d'un uniforme de bagnard, avec des rayures blanches et noires et un numéro de prisonnier. Cela devait être le symbole du triomphe de la contre-révolution péruvienne, alors que les médias du monde entier dénonçaient avec un acharnement sans bornes le « fanatisme » du « sentier lumineux ».

La propagande contre le Parti Communiste du Pérou était allée crescendo, avec une peur bleue de la bourgeoisie mondiale. En déclenchant la guerre populaire en 1980 avec d'indéniables réussites et en affirmant le maoïsme comme troisième étape du marxisme après le léninisme, le Parti Communiste du Pérou était en effet la brigade de choc de la révolution mondiale.

Alors que dans les autres pays du monde, la contre-révolution avait isolé voire battu les avant-gardes, dans un contexte dramatique d'affrontement entre la superpuissance impérialiste américaine et la superpuissance social-impérialiste soviétique pour l'hégémonie mondiale, le Parti Communiste du Pérou portait le flambeau de **la lutte armée pour le communisme**.

La présentation dans une cage de Gonzalo le 24 septembre 1992 devait pour la bourgeoisie mondiale servir à contrer ce mouvement historique de relance, d'affirmation du mouvement communiste. Mais, fidèle aux traditions communistes justement, Gonzalo tint un discours accusatoire, soulignant le caractère inéluctable de la victoire de la Révolution.

« Nous sommes ici dans ces circonstances, certains pensent qu'il s'agit d'une défaite. Ils se leurrent! Qu'ils continuent de rêver. C'est tout simplement un détour, rien de plus, un détour sur notre route ! La route est longue, nous la parcourrons

et puis nous triompherons ! Vous le verrez, vous le verrez ! »

Le Parti Communiste du Pérou ne fut pas à la hauteur de son grand dirigeant, s'effondrant en quelques années sous les coups d'une Ligne Opportuniste de Gauche prétendant continuer le combat et l'amener au succès en se plaçant sur le terrain légal et institutionnel, et d'une Ligne Opportuniste de Droite prônant le réformisme armé. Il n'y a aujourd'hui plus de Parti Communiste du Pérou qui soit fonctionnel, alors que Gonzalo est décédé en prison, dans l'isolement carcéral, le 11 septembre 2021.

C'est là toutefois une question propre au Pérou et ce qui compte pour nous en France, c'est l'affirmation du Maoïsme le 24 septembre 1992. Gonzalo a transformé une défaite en victoire, grâce à son positionnement révolutionnaire. Trente ans après, **nous arborons, défendons et appliquons, principalement appliquons le Maoïsme – le PCF(mlm) est le Parti du Maoïsme en France !**

Le Marxisme-Léninisme-Maoïsme est l'idéologie communiste de notre époque, c'est la concrétisation historique actuelle du matérialisme dialectique !

Le Marxisme-Léninisme-Maoïsme est la seule idéologie correspondant aux exigences historiques en France !

Et le Marxisme-Léninisme-Maoïsme doit être d'un niveau réel, il doit être puissamment développé sur tous les plans. Nous avons œuvré en ce sens, avec succès car le maoïsme français avait été défait au début des années 1970 ; les rares maoïstes qui ont existé ensuite étaient dispersés, marginalisés politiquement voire socialement, très faibles au niveau idéologique, inexistant culturellement, espérant toujours un renouveau d'un mouvement « spontané » des masses.

C'est que le Marxisme-Léninisme-Maoïsme consiste en une économie politique très riche et complexe. Il

faut avoir le niveau sur le plan des idées, des notions, des concepts, mais également profiter d'une situation historique adéquate, sans parler du fait d'avoir à disposition les thèses elles-mêmes du Marxisme-Léninisme-Maoïsme, que le révisionnisme cherche à fausser et la contre-révolution à effacer.

Nous avons totalement rétabli les choses en France à partir du début des années 2000, dans un élan commencé au début des années 1990 ; que ce soit sur le plan idéologique, intellectuel, culturel, activiste... nous avons produit une démarche qui s'appuie sur la maturité et l'intelligence !

Nous avons réussi à affirmer le Marxisme-Léninisme-Maoïsme dans tous les domaines, rétablissant les fondamentaux, analysant le parcours historique de la France, saisissant l'importance de la culture (et ainsi du réalisme socialiste dans les arts et les lettres), compris le rôle de la conscience dans l'activisme révolutionnaire, multiplié les thèmes et les pistes de réflexion notamment au sujet de la planète comme Biosphère et des animaux.

Le Maoïsme, c'est l'intelligence ! Le Maoïsme, c'est la reconnaissance de la dignité du réel !

Nous avons établi la base idéologique, théorique pour la victoire, sur des fondements pratiques.

Nous ne disons pas là que le Marxisme-Léninisme-Maoïsme peut rivaliser seulement en France avec les conceptions d'extrême-gauche ou d'ultra-gauche – non, c'est avec la bourgeoisie elle-même que le Marxisme-Léninisme-Maoïsme que nous avons développé est en mesure de rivaliser.

Avec nous, le Marxisme-Léninisme-Maoïsme est vivant, productif, il est à la hauteur. Qui veut fonder un nouvel État socialiste doit obligatoirement passer par nous, car pour la grande majorité des questions qui se posent, nous fournissons des réponses.

Des réponses proposées par des personnes concrètes, incarnées par des personnes concrètes.

Même quelqu'un considérant que nous avons tort sur le plan idéologique est dans l'obligation de retraverser toutes nos analyses et nos expériences, en raison de leur richesse, de leur profondeur, de leur variété, de se confronter à ce que nous incarnons.

Beaucoup de groupes et d'individus ont également tenté de bloquer ce processus que nous avons mis en place. Il serait fastidieux de nommer tous les gens qui ont pillé nos efforts pour trafiquer avec le maoïsme, qui n'ont cessé de nous copier et de nous dénoncer, pour disparaître du jour au lendemain sans prévenir, ou bien pour mettre le maoïsme de côté afin de créer la confusion dans l'esprit des gens, ou bien pour sombrer dans un misérabilisme de « masses ».

La liste de ces opportunistes, aventuriers, petits-bourgeois ne saisissant pas les enjeux, contre-révolutionnaires assumées, est longue. Toutes les variantes, toutes les variétés d'opportunisme ont eu lieu à notre sujet.

Mais elles ont échoué dans leur rôle – nous avons réussi à affirmer le Marxisme-Léninisme-Maoïsme en France.

Cela a été une bataille victorieuse, cette séquence historique d'affirmation est désormais terminée et le PCF(mlm) est la seule organisation arborant le Maoïsme en France, plus personne n'osant se placer sur le terrain des idées, de l'idéologie.

Nous avons réussi à être un phénomène historique à contre-courant. Alors que la société française est déliquescence totale, et ce depuis deux décennies, nous avons réussi à être productif de manière ininterrompue, afin de forger l'arme idéologique nécessaire à la révolution dans notre pays.

Cela a également une portée internationale. Nous avons été au milieu des années 2000 les premiers à dénoncer le révisionnisme du Parti Communiste du Népal (maoïste), qui avait décidé de capituler dans la guerre populaire qu'il avait déclenché. Nous avons été en première ligne dans la dénonciation des agissements du « Parti Communiste Maoïste d'Italie » qui prétend vouloir la guerre populaire alors qu'il existe depuis pratiquement cinquante ans et qu'il dénonçait alors les Brigades Rouges.

Nous avons également mis en avant, au début des années 2010, le principe de Pensée Guide systématisé par Gonzalo, œuvrant ainsi à protéger le Marxisme-Léninisme-Maoïsme du cosmopolitisme niant cet aspect fondamental de chaque révolution,

une démarche développée quelques années plus tard par un courant latino-américain autour du Parti Communiste du Brésil (fraction rouge).

Nous avons compris la signification de la pandémie de 2020 dans le cadre de la contradiction entre les villes et les campagnes, nous avons saisi que cela ouvrait la seconde crise générale du capitalisme, et c'est pourquoi nous avons annoncé la guerre entre la Russie et l'Ukraine six mois avant son déclenchement.

Nous avons réussi à ouvrir la nouvelle voie, celle de l'affirmation stratégique du Communisme.

Pour reprendre une manière de voir utilisée par Mao Zedong, nous avons été correct à 80 % dans notre travail pour la période commençant le 24 septembre 1992. Nous sommes confiants quant au résultat efficace de ce travail pour la période à venir, alors

que la seconde crise générale du capitalisme s'est ouvert au début de l'année 2020.

Nous avons réussi à battre le révisionnisme, à protéger les fondamentaux, à développer et approfondir la compréhension du monde à partir du matérialisme dialectique, sur la base du Marxisme-Léninisme-Maoïsme. Nous saurons faire face aux défis gigantesques de l'époque qui s'ouvre.

Viva el Presidente Gonzalo !

Viva, viva, viva !

Viva la Guerra Popular en el Peru !

Viva, viva, viva !

Ne jamais reculer devant

la dimension démesurée de ses propres buts !

Placer le Maoïsme au poste de commandement

de la Révolution mondiale -

Guerre populaire jusqu'au Communisme !

Nous considérons qu'il existe trois contradictions fondamentales, dans cette situation en perspective où nous évoluons ! La première et la principale contradiction est celle entre nations opprimées, d'un côté, et superpuissances et puissances impérialistes, de l'autre -même si c'était une redondance, nous préférons les énumérer ainsi pour que ce soit clair- ; une telle contradiction trouve sa solution dans la révolution démocratique, avec la guerre populaire.

Une deuxième contradiction fondamentale, c'est prolétariat-bourgeoisie ; celle-ci se règle avec des révolutions socialistes et des révolutions culturelles prolétariennes, également au moyen de la guerre populaire, et j'insiste, tout en considérant le type de révolution et les conditions spécifiques de chaque pays.

Une troisième contradiction, c'est celle entre les impérialistes, entre les superpuissances, entre les superpuissances et les puissances impérialistes, et entre les puissances impérialistes elles-mêmes ; ces contradictions, entre eux, se règlent par des agressions, des guerres impérialistes et visent à définir l'hégémonie de la domination du monde dans une Troisième Guerre Mondiale.

Gonzalo, Interview, 1988

Le fini, l'infini et le caractère inépuisable de la matière

Le matérialisme dialectique affirme le caractère inépuisable de la matière. L'univers est seulement matériel et il est infini. Cela signifie qu'il n'existe aucun espace ni aucun temps sans matière, que la matière est partout et toujours présente.

Qu'on aille dans l'infiniment petit ou l'infiniment grand, que l'on se tourne vers le passé, le présent ou l'avenir, on aura toujours la matière et uniquement la matière.

Cet aspect de la matière s'oppose dialectiquement à un autre aspect : celui de sa continuité. Le matérialisme dialectique affirme, en effet, que la matière forme un tout, un ensemble où tout est inter-relié. A aucun moment on ne peut trouver une chose ou un phénomène qui soit indivisible, isolé, irréductiblement indépendant du reste.

Le paradoxe dialectique de l'univers

Il y a ici un paradoxe dialectique. D'un côté, l'univers est composé d'une infinité de choses par conséquent différentes, qu'on peut distinguer. De l'autre, l'univers est absolument continu, il ne connaît aucune division, tout relevant d'une seule et même réalité d'une richesse infinie, mais unifiée.

D'un côté, il n'y a qu'une seule détermination, celle de l'univers formant un ensemble où tout est inter-relié, où rien n'existe sans être en rapport avec tout le reste. De l'autre, il y a une infinité de choses déterminées, chaque chose, chaque phénomène possédant sa propre unité et par conséquent sa propre identité issue de sa propre différence avec le reste.

Cependant, dialectiquement, une infinité de choses déterminées pose une infinité indéterminée, puisque les identités de ses éléments sont infinies. On a alors d'un côté un univers qui est déterminé, car unifié, uni-total... et en même temps un univers dont la nature infinie se perd, sur le plan des définitions, dans l'infini de ce qui existe.

La résolution de cette question est complexe.

La tentative de réponse religieuse par l'un et le multiple

Ce que le matérialisme dialectique comprend comme l'opposition entre le fini et l'infini a été compris par le passé comme l'opposition entre l'un et le multiple. C'est le cœur du mode de pensée de ce qu'on appelle la philosophie.

On donne à celle-ci comme point de départ traditionnel le questionnement philosophique en Grèce avant Platon et Aristote, avec deux philosophes mis ici en exergue.

On a Parménide, qui dit que l'univers est un, toujours semblable, et que par conséquent une fois qu'on en a parlé, on ne peut plus rien dire, puisque tout a été dit. On a Héraclite, pour qui tout change tout le temps : on ne peut pas se baigner deux fois dans le même fleuve. Par conséquent, il faut parler de manière ininterrompue, afin de toujours définir les choses par essence toujours changeantes.

Dans un cas, l'univers est unité, dans l'autre il est multiplicité. La notion de Dieu fut justement formulée intellectuellement pour pouvoir interpréter ce rapport entre l'un et le multiple.

Chez Platon, le monde matériel n'est somme toute qu'une illusion, un pâle reflet de la seule véritable réalité, qui est spirituelle et qui est Dieu. C'est le message de l'allégorie de la caverne. Chez Aristote, le monde matériel a au contraire toute sa dignité, Dieu ne servant que de « moteur immobile » pour mettre en mouvement les choses matérielles dans un jeu continu de causes et d'effets.

Naturellement les religions, qui par définition suivent forcément Platon, ont eu énormément de mal pour justifier comment « l'un » divin peut donner le « multiple » matériel (dans certains cas le fini « émane » de l'infini par degrés, d'autres explications inventent un Dieu intermédiaire jouant le rôle de démiurge, d'autres encore multiplient les étapes intermédiaires entre les deux ou bien au contraire font « reculer » Dieu, etc.).

Cependant, dans tous les cas, il y a une relation qui est établie entre l'un et le multiple et qui permet donc de saisir le multiple au moyen du concept de « un » (divin) et d'établir des définitions, des déterminations.

Les religions se posent justement comme des déterminations éthiques, sociales, psychologiques, politiques, économiques, etc. Il faut se soumettre aux définitions posées par le « un » (divin), qui est à l'origine du « multiple ». Dans tous les cas, le multiple doit à la fin des temps s'effacer devant le « un ».

La tentative de réponse bourgeoise par l'empirio-criticisme

En réalité, Dieu n'a qu'une réalité conceptuelle, permettant de poser d'une manière ou d'une autre le rapport entre le fini et l'infini. D'ailleurs, selon ses besoins historiques, l'humanité a modulé le rapport entre Dieu et le monde, l'un et le multiple. Le protestantisme, en affirmant l'unité de la conscience personnelle, reformule ainsi intégralement le rapport à Dieu.

Le formalisme religieux était et est cependant toujours moins tenable face à la constatation du mouvement, que ce soit dans le passé avec l'histoire terrestre, l'histoire des espèces, ou dans le présent, avec les activités humaines en expansion.

Les religions ont vues leur conception s'affaiblir au fur et à mesure de la croissance des forces productives, permettant à la science de s'affirmer dans les activités humaines.

Toutefois, la science s'est toujours plus résumée, sous le poids de la domination de la bourgeoisie, en un pragmatisme utilitariste. Sa vision du monde se résume à de l'empirisme plus ou moins critique, associé à un positivisme entièrement idéaliste, une véritable croyance en un « progrès » consistant en une simple accumulation de données.

Il y aurait un développement linéaire des sciences, car les techniques et les capacités fonctionnelles prendraient plus d'ampleur. Il ne s'agit en réalité pas tant de science que d'essor de la technique permis par le développement des forces productives. Sous la bourgeoisie, les scientifiques sont même tellement

en roue libre qu'ils ne parviennent même plus à combattre l'idée de Dieu, s'enlisant dans un culte béat de l'expérimentation et dans un relativisme présenté comme du matérialisme.

La réponse matérialiste dialectique par la cosmologie

Le matérialisme dialectique rejette tant l'interprétation religieuse d'un rapport entre l'un et le multiple que l'empirisme plus ou moins critique d'une science réduite aux techniques et à l'expérimentation.

Le matérialisme dialectique pose l'univers, c'est-à-dire la matière, comme base de toute perspective authentiquement scientifique. Ce faisant, il résout le problème du rapport entre les éléments de l'univers et l'univers lui-même.

C'est en effet parce qu'il y a, dialectiquement, de l'infini dans le fini et du fini dans l'infini, qu'il est possible de saisir comment l'univers est une seule entité qui, en même temps, possède une nature infinie.

Il n'y a en effet pas une quantité définie de matière, qui serait statique et simplement « formée » depuis l'extérieur. Il n'y a que la matière qui existe et celle-ci connaît un auto-mouvement. Il n'y a pas d'impulsion extérieure à la matière.

Il n'y a pas non plus de pause dans le mouvement incessant de la matière : il n'y a jamais d'arrêt dans le processus de transformation de la matière.

L'univers est seulement composé de matière et cette matière est en transformation ininterrompue, connaissant des sauts dialectiques s'appuyant sur les contradictions internes propres à chaque chose, chaque phénomène.

Puisque la matière ne connaît pas d'impulsion ou d'origine extérieure, et qu'elle existe, alors elle a toujours existé et elle existera toujours. Puisque la matière connaît des sauts dialectiques, alors elle a toujours existé en connaissant ces sauts dialectiques et elle existe en connaissant ces sauts dialectiques, partout et tout le temps. Puisque sauts dialectiques ont lieu partout et tout le temps, alors il n'existe aucune limite à la matière ni à son développement.

La question du rapport entre le tout et les parties

Comment les incessants sauts dialectiques sont-ils en rapport avec le caractère unifié, uni-total de l'univers ?

La problématique de fond est que ce qui est infini n'est logiquement pas en mesure d'avoir de parties.

Si l'infini disposait de parties, celles-ci seraient finies ou infinies. Si ces parties sont infinies, alors il y aurait plusieurs infinis, ce qui n'est pas cohérent. Si ces parties sont finies, l'infini serait composé d'éléments finis, et il ne pourrait alors pas être infini.

Une solution serait de concevoir une infinité de parties finies, ce qui fut la solution de Spinoza pour exprimer le caractère inépuisable des « modes » d'existence de l'univers entièrement matériel. L'univers serait ici infini au sens où il consisterait en une infinité de modes existant eux-même à l'infini. Tous les modes seraient en rapport dans leur existence même, car ils seraient de la « nature naturée » par le tout qui est « nature naturante ».

Pour définir une chose ou un phénomène, il faut par conséquent non pas avoir une lecture positive, partir de « rien » pour aller à la chose, mais extraire la chose du tout : chez Spinoza, « toute définition est négation » (au sens où une chose n'est pas tout le reste).

Cependant, ce n'est pas là poser un infini qualitatif, c'est là affirmer qu'il existe une dimension mesurable à l'infini, même si cette mesure ne cesse jamais, quantitativement, allant précisément à l'infini.

L'univers quantitativement infini de Spinoza, avec sa conception de la négation pour définir chaque chose, ouvrirait cependant la voie à la dialectique.

La négation comme détermination

C'est Hegel qui a posé l'infini comme saut qualitatif à partir du fini. Il a malheureusement considéré que le mouvement du monde passait par l'esprit humain saisissant la dialectique et non par la transformation dialectique du monde lui-même. En prolongeant Spinoza (qui lui-même prolongeait Aristote, Avicenne, Averroès), Hegel posait cependant la

transformation comme clef de la compréhension des phénomènes.

Le matérialisme dialectique ne considère ainsi pas que le fini et l'infini soient séparés. Il n'y a pas un « un » et un « multiple » se faisant face à face de manière irréductible. En réalité, Dieu n'a été que le masque du concept d'infini et le terme de multiple n'a désigné que le fini.

Or, suivant la loi de la contradiction, le fini est infini et l'infini fini. Hegel a compris cela en s'appuyant sur la définition de la négation chez Spinoza. Il a compris que si une chose se définissait négativement (au sens où une chose n'est pas autre chose), alors il fallait également la définir négativement par rapport à elle-même.

La différence devient alors l'identité d'une chose. Chaque chose est en effet à la fois elle-même (car elle n'est pas autre chose) et autre qu'elle-même, parce que portant sa propre finitude.

Hegel, dans La science de la logique, constate ainsi que :

« La différence en tant que telle est déjà la contradiction en soi ; il est de fait l'unité de choses qui ne sont que dans la mesure où elles ne sont pas un – et la séparation de choses qui ne sont que dans la mesure où elles sont séparées dans la même relation.

Le positif et le négatif, eux, sont la contradiction posée, parce qu'en tant qu'unités négatives ils se posent eux-mêmes et, de là, le dépassement de celle-ci et le fait de poser son contraire. »

La conséquence directe de la considération qu'une chose, qu'un phénomène, se pose comme différence, c'est qu'il y a une identité dialectique. Cela signifie que dans son existence même, toute chose se pose comme fini dans l'infini, parce qu'elle se distingue de l'infinité des choses. Il se pose comme différent et se laisse par conséquent déterminer par cette différence, par cette négation du reste.

Lénine, dans ses notes au sujet de cette œuvre de Hegel, fait la remarque suivante au sujet de cette question :

« [Hegel :] Elles [les choses] sont, mais en vérité leur être est leur fin.

Plein d'esprit et bien trouvé ! Les concepts qui apparaissent d'habitude comme morts, Hegel les analyse et montre qu'il y a du mouvement en eux.

Qui connaît une fin ? Cela signifie, qui est en mouvement vers sa fin !

Quelque chose ? Cela signifie : non pas ce qu'est quelque chose d'autre.

Être en général ? Cela signifie une certaine non-détermination, que être = ne pas être.

L'élasticité multi-faces, universelle des concepts, l'élasticité qui va jusqu'à l'identité des contraires – c'est là l'essentiel.

Cette élasticité, employée subjectivement, = éclectisme et sophistique.

Cette élasticité, employée objectivement, c'est-à-dire de telle manière à refléter le caractère multi-faces et général du processus matériel et de son unité, c'est la dialectique, c'est l'acte de réfléchir de manière juste l'éternel développement du monde. »

La dialectique du fini et de l'infini

C'est à partir de ce rapport contradictoire entre le fini et l'infini qu'il faut comprendre le caractère inépuisable de la matière. Chaque chose porte en soi la différence, donc déjà la base d'une opposition dialectique. De plus, dans sa nature même qui est d'être finie, elle cessera d'exister. Elle porte donc

une contradiction interne : elle est, mais elle contient aussi sa propre mort.

Or, cela est universel. Cela signifie que cette finitude est infinie. Et comme qui plus est chaque chose se transforme, cela signifie que chaque chose porte l'infini, car ce qui est fini cède devant la transformation, dans un saut qualitatif, ouvrant la voie à quelque chose de nouveau, un non-fini dans le fini, donc l'infini.

Lénine retranscrit dans ses notes notamment les lignes suivantes de Hegel :

« L'unité du fini et de l'infini n'est pas un rapprochement extérieur de ceux-ci, ni une réunion incongrue qui contredirait à leur détermination, dans laquelle deux indépendants, deux étant en soi séparés et mutuellement opposés, partant incompatibles, seraient réunis.

Au contraire, chacun est à lui-même, cette unité et l'est seulement en tant qu'abrogé de soi-même, ce en quoi aucun n'a devant l'autre une prééminence de l'être en soi et de l'être-là affirmatif.

Comme on l'a montré plus haut, la finitude est seulement comme dépassement de soi, et par conséquent l'infinité, l'autre d'elle-même, est contenue en elle. »

Lénine écrit la remarque suivante à côté de cette citation :

« Appliquer aux atomes versus les électrons. En général, l'infinité de la matière en profondeur... »

Lénine préfigure ici, comme Mao Zedong l'a fait, le caractère non-indivisible de la matière pour ce qui concerne les atomes et ses composants. Cependant, cela n'est vrai pas qu'en profondeur, mais dans toutes les directions.

Infini, non-fini, continuité, discontinuité

Il y a lieu de faire la différence entre l'infini et le non-fini. Une chose connaissant un saut qualitatif est une chose finie portant la non-finitude en elle, car le

nouveau sort de l'ancien. On peut dire ici qu'une chose démolit, dans le saut qualitatif, les limites qui lui sont en apparence assignées.

Hegel, dans *La science de la logique*, résume cela en disant que : « C'est la nature du fini lui-même de se dépasser, de nier sa négation, et de devenir infini. »

Le non-fini s'extrait du fini. Cependant, la question de l'infini se pose encore. Hegel a échoué ici à le définir, car il en a fait un principe abstrait, qui surplombe la réalité. L'infini est chez lui le sens du développement, et donc du monde, et le monde ne compte plus pour lui.

Le matérialisme dialectique considère lui que c'est le monde qui porte le mouvement, le développement et par conséquent l'infini. Cela signifie que l'infini est par définition présent dans la matière, comme Lénine l'a constaté avec « l'infinité de la matière en profondeur ».

En fait, l'un des aspects essentiels du processus et le plus perturbant pour un observateur humain est bien que la nature infinie de la matière se combine avec son contraire, sa nature finie. Cependant, c'est ici en rapport avec la contradiction entre la continuité et la discontinuité.

Tout phénomène porte la contradiction en soi, et donc la différence, car toute contradiction affirme un phénomène et par conséquent se sépare du reste de la matière pour prendre un caractère fini, différent.

Cela pose une discontinuité dans le caractère infini de la matière, mais en même temps cette discontinuité implique la continuité, rien n'étant isolé.

Un objet fabriqué par l'être humain est par exemple indissociable des forces productives portées par l'humanité, tout comme un nuage est indissociable du système général terrestre, la Biosphère.

Cependant, si les forces productives de l'humanité ne s'expliquent pas sans la Biosphère terrestre, celle-ci ne s'explique pas sans la galaxie, qui elle-même dépend d'un super-amas de galaxie, etc.

Tout cela est vrai pour l'infiniment grand et l'infiniment petit, et ce à l'infini. Il n'y a pas de niveau « final », que ce soit vers l'infiniment grand ou l'infiniment petit – sinon, ce niveau « final »

serait isolé, indépendant, voire un cadre. L'infiniment grand et l'infiniment petit forment d'ailleurs eux-même une contradiction.

Il y a ainsi à la fois continuité et discontinuité dans l'existence. Une chose est à la fois en continuité avec le reste de l'univers... Et, de par sa contradiction interne, possède son propre saut.

L'univers et sa constitution en vagues

L'univers est une sorte d'océan infini formé de vagues infinies se répondant les unes aux autres, se transformant les unes les autres, et ce à l'infini.

La matière transforme la matière, l'approfondit, la développe, et celle-ci fait de même, et ce à l'infini. L'existence au sens d'éléments séparés relativement du mouvement général de l'univers s'appuie sur les vagues de sauts qualitatifs se produisant dans la matière elle-même.

Cela ne veut nullement dire que la contradiction de chaque chose ne soit pas interne, mais que son cadre relève de la matière dans son ensemble.

Pour reprendre un exemple, la Terre est le produit d'un saut qualitatif dans l'organisation de la matière au niveau de la galaxie, et l'une des vagues produites par l'existence de la Terre est la formation de l'humanité, qui elle-même forme une vague ayant un impact sur son environnement spatial direct, etc.

Chaque écho est infini

Tout saut qualitatif a un écho infini, car aussi petit que soit cet écho, il relève du mouvement général de la matière.

Tout fini porte ainsi en lui non seulement le non-fini de son propre saut, de sa propre transformation, mais également l'infini lui-même de par le fait qu'il relève d'un mouvement général de la matière.

Il ne s'agit nullement ici de l'existence d'une simple « limite » repoussé d'un fini en expansion, mais bien de l'infini au sens strict, c'est-à-dire non mesurable et non divisible. Le moindre élément matériel pris arbitrairement possède en soi l'infini, l'extension infinie de la matière, puisqu'il en relève.

La matière est infinie dans sa réalité et le partiel possède la totalité, le fini l'infini, et inversement. En

aucun cas, il n'est possible de parler de « parties » de la matière.

S'il s'agissait de parties, alors il faudrait leur accorder un statut particulier. Leur identité serait chacune opposée aux autres parties et par conséquent relativement isolé. Or, aucun isolement n'est possible dans le caractère infini de la matière, car l'infini ne peut pas être fini.

Par conséquent, les séparations existantes au sein de l'infini matériel, c'est-à-dire l'existence d'éléments finis dans l'infini, doit être définie comme un moment, une étape, une situation relative, propre à l'expansion, l'accroissement, l'épaississement de la matière. Elles sont un aspect de l'infini comme mouvement éternel de la matière.

C'est cet aspect que constate les mathématiques, qui fixent et séparent arbitrairement, pour une photographie momentanée de ce qui en réalité en transformation ininterrompue et infinie.

L'éternité et le caractère inépuisable de la matière

Ce qui est fini a comme fondement le saut qualitatif propre à la dialectique du fini et de l'infini, car le fini est le produit d'un infini s'étant exprimé dans le fini.

Le fini porte donc en lui sa propre limite, qui produit un saut allant à l'infini ; ce saut amène une situation finie qui elle-même porte sa limite, qui elle-même produit un saut allant à l'infini, et ce à l'infini, et donc éternellement.

Ce qui existe matériellement comme entité relativement autonome – un être humain, un arbre, une table – a comme fondement le saut qualitatif portant l'infini et portant ainsi la contradiction entre fini et infini.

De ce fait, l'éternité repose ainsi sur la présence ininterrompue et pour ainsi dire en extension de la matière. Il ne s'agit pas d'une simple expansion spatiale. Il s'agit d'une extension au sens d'un mouvement qualitatif en progression dans une infinité d'aspects.

Concrètement, le mouvement contradictoire de la matière aboutit à la production d'une infinité de

contradictions, qui elle-même ont un écho dans la matière.

La loi de la contradiction est universelle et elle s'étend éternellement par l'infini, produisant ainsi des vagues ayant un impact toujours plus grand dans l'univers.

Le caractère inépuisable de la matière

En un certain sens, on peut dire que non seulement la matière est infinie, mais qu'elle va à l'infini. Son mouvement de complexification s'appuie sur l'infini (comme saut interne issu de la rupture au sein du fini) et va à l'infini.

La matière est à la fois infinie et en train de devenir infinie – c'est une contradiction.

Le matérialisme dialectique affirme ainsi le caractère infini de la matière, à la fois dans son existence finie et dans sa nature infinie. Cependant, ce caractère infini relève de l'infini porté par le mouvement de la matière dans son universalité, comme aspect principal. Le caractère infini d'une réalité matérielle « isolée » n'est qu'une abstraction figeant le mouvement général de la matière et ses sauts qualitatifs produisant des vagues cosmiques consistant en les transformations.

En effet, les vagues dans l'univers, de l'univers, sont produites par différentes contradictions. Cela signifie qu'elles sont à la fois finies, car elles consistent en un phénomène répondant à une contradiction interne, et en même temps infinies, puisque leur nombre est infini, puisqu'elles relèvent du mouvement général de l'univers, puisque leur impact qualitatif est lui-même infini dans le futur, leur source étant elle-même infinie dans le passé.

Le mouvement de la matière, produisant un saut qualitatif dans un phénomène, qui lui-même agit sur d'autres phénomènes, d'autres sauts, se caractérise donc par un développement inégal, soulignant à la fois l'identité et la différence des sauts et des phénomènes.

Tout isolement d'une chose est donc forcément arbitraire, à quelque niveau que ce soit. Et il n'existe pas de matrice figée dans le mouvement de la matière. C'est là un aspect essentiel du mouvement, de la nature de la matière, du caractère inépuisable

de la matière. Il n'y a pas de détermination fixe, car il n'existe pas de « parties » de la matière, séparées et fixes.

Toute focalisation sur un aspect particulier est simplement une photographie mathématique d'un moment donné qui a sa dignité, mais laisse s'échapper la limite portée de manière interne, et donc la rupture amenant le saut à l'infini.

La matière est donc inépuisable, parce que sa richesse dialectique est infinie et porte l'infini.

Il faudrait un « début » pour avoir un « stock » de matière – mais cela est impossible, car la matière porte par définition l'infini.

La réalisation de la loi de la contradiction

La contradiction entre la nature finie d'une chose, au sens de sa détermination interne, et son expression finie, dans le monde, produit en soi une déchirure interne, amenant l'infini à se ré-exprimer, se réaffirmer. Telle est la loi de la contradiction : chaque chose, en existant, affirme de manière ininterrompue sa différence et pose donc la négation.

Cela est vrai partout et tout le temps, à l'infini. C'est une conséquence du caractère inépuisable de la matière.

Il s'agit donc ici de ne pas confondre ce qui est absolu et ce qui est relatif. Ce n'est pas la forme finie qui est relative, mais bien l'infini. En effet, la forme finie porte en soi la contradiction, et c'est la contradiction qui est universelle. Le développement de l'infini est relatif, car il exprime la contradiction.

Le matérialisme dialectique est la science de l'unité des contraires, pas la religion d'un infini abstrait.

Cependant, le relatif et l'absolu forment également une contradiction. Le développement de l'infini l'emporte toujours, car il est propre à la matière. Pour cette raison, ce qui est fini n'est que relatif et est forcément amené à disparaître. C'est la raison pour laquelle toute entité matérielle est obligée de se transformer et ne peut jamais être éternelle.

Rien n'est éternel, tout se transforme, car seulement le tout existe, comme ensemble, mais par conséquent également comme ensemble infini, et donc infinité en extension, en expansion, en approfondissement.

L'éternité d'une chose finie serait la cessation du mouvement, donc de l'infini. Il n'y aurait par conséquent d'ailleurs plus aucun mouvement, et il n'y en aurait même jamais eu. Le mouvement n'existe pas s'il n'y a pas l'infini.

La question est par conséquent de savoir si l'aspect principal est l'infini, le mouvement ou la matière. Le matérialisme primitif considère que c'est la matière, le matérialisme reconnaissant la dynamique dans la matière choisit quant à lui le mouvement. Le matérialisme dialectique considère quant à lui que c'est l'infini, car la matière implique le mouvement, et donc l'infini.

Cependant, dialectiquement, c'est la matière qui porte l'infini. L'affirmation de la dialectique pose ainsi le matérialisme. Le matérialisme dialectique repose sur la contradiction entre la matière et sa propre finitude, donc l'infini, donc la dialectique. Tel est l'aspect principal.

L'infinité de la matière

Le matérialisme dialectique ne fait donc pas un fétiche de la matière sous une forme finie, mais célèbre l'infini comme réalité la plus authentique de la matière – et en même temps, il reconnaît toute sa dignité à la matière, seule réalité, porteuse justement de l'infini.

L'univers n'est pas composé de matière : il est la matière. Ce qu'on appelle l'univers est la matière dans sa réalité infinie, dont les vagues propagent les transformations générales et particulières, dans un mouvement infini produisant du fini lui-même à la fois porteur et vecteur de l'infini.

C'est la raison pour laquelle le matérialisme dialectique est le seul à reconnaître sa dignité au réel. Lui seul peut voir l'infini dans le fini, et donc accorder une valeur fondamentale au fini. Loin de se perdre dans l'infini en l'affirmant, il s'enthousiasme pour la réalité et son mouvement, sa transformation.

C'est dans la réalité transformatrice que s'affirme la matière inépuisable, formant le véritable sens de la vie. Le matérialisme dialectique voit le mouvement comme transformation (et non comme dynamique), il assume la matière comme réalité cosmique, infinie et donc éternelle.

Discours donné par le Président Gonzalo, le 24 septembre 1992

Camarades du Parti Communiste du Pérou!
Combattants de l'Armée Populaire de Guérilla!
Peuple péruvien ! Nous vivons des moments historiques, chacun de nous sait qu'il en est ainsi, ne nous laissons pas tromper. En ce moment nous devons déployer toutes nos forces pour affronter les difficultés, poursuivre la réalisation de nos tâches et atteindre les objectifs, remporter les succès, la victoire. Voilà ce qu'il faut faire.

Nous sommes ici les fils du peuple et nous combattons dans ces tranchées de combat, nous le faisons parce que nous sommes communistes! Parce que nous défendons les intérêts du peuple, les principes du Parti, la guerre populaire, voilà ce que nous faisons, ce que nous sommes en train de faire et ce que nous continuerons à faire !

Nous sommes ici dans ces circonstances, certains pensent qu'il s'agit d'une défaite. Ils se leurrent ! Qu'ils continuent de rêver. C'est tout simplement un détour, rien de plus, un détour sur notre route! La route est longue, nous la parcourons et puis nous triompherons ! Vous le verrez, vous le verrez !

Nous devons poursuivre les tâches établies par le IIIe Plénum du Comité Central. Un glorieux Plénum. Sachez que ces accords sont déjà en application et la marche va se poursuivre, nous continuerons d'appliquer le IVe Plan de Développement Stratégique de la Guerre Populaire pour Conquérir le Pouvoir. Nous continuerons à développer le VIe Plan Militaire pour Construire la Conquête du Pouvoir.

Tout se poursuivra. C'est notre tâche ! Nous le ferons pour ce que nous sommes ! Et par obligation vis à vis du prolétariat et du peuple ! Nous affirmons clairement que la voie démocratique aujourd'hui se développe comme un chemin de libération, comme un chemin populaire de libération!

Voilà la situation dans laquelle nous évoluons, nous devons réfléchir au regard de l'histoire, cessons d'avancer les yeux fermés. Voyons la réalité, voyons l'histoire du Pérou. Regardons les trois derniers siècles du Pérou. C'est à cela que nous devons

réfléchir. Voyez les XVIIIe, XIXe et XXe siècles et comprenez ce qu'ils ont signifié! Si vous ne le comprenez pas, vous resterez aveugles et l'aveugle n'est d'aucune utilité pour son pays, il ne sert pas le Pérou!

Nous pensons que le XVIIIe siècle a été une leçon bien claire.

Réfléchissez-y. Quelqu'un nous dominait, l'Espagne et cette domination qui nous suçait le sang, où nous a-t-elle menés ? A une crise extrêmement profonde. En conséquence le Pérou a été divisé. C'est là qu'est née l'actuelle Bolivie. Ce n'est pas nous qui le disons, ce sont les faits.

Au siècle dernier, ce fut la domination anglaise. Où nous a menés sa lutte avec la France ? A une autre grave crise: les années 70 du siècle dernier, qui ont abouti à la guerre avec le Chili. Ne l'oublions pas.

Que s'est-il passé ? Nous avons perdu une partie de notre territoire. Notre patrie ressent la douleur d'un schisme malgré le sang versé par les héros et le peuple. Il faut savoir en tirer les leçons !

Au XXe siècle, où en sommes-nous? En ce XXe siècle un impérialisme nous domine, c'est principalement l'impérialisme nord-américain. C'est une réalité. Nous le savons tous. Où cela nous a-t-il conduits? Sans même parler des années 20, chez nous, aujourd'hui, nous traversons la pire crise de toute l'histoire du peuple péruvien.

Si nous tirons les leçons des siècles passés, que devons-nous en penser ? Qu'une fois de plus la nation est en péril, qu'une fois de plus la république est en péril, qu'une fois de plus le territoire est en péril, qu'on peut le perdre tout simplement, par des intérêts en jeu.

Telle est la situation, c'est là qu'ils nous ont poussés mais un fait est là, il y a une révolution au Pérou, une guerre populaire et elle continue et continuera sa marche. Qu'avons-nous atteint ? Un Équilibre Stratégique. Et ceci, il faut bien le comprendre. C'est l'Équilibre Stratégique qui se concrétise dans une

situation essentielle; à quoi ont servi ces douze années?

A prouver de façon éclatante au monde mais surtout au peuple péruvien que l'État péruvien, le vieil état péruvien, est un tigre en papier, qu'il est pourri jusqu'à la moelle.

Les preuves sont là! Voilà où en sont les choses, nous pensons au péril d'une possible division de la nation, du pays; la nation est en péril, ils veulent la faire éclater, ils cherchent à la diviser, qui est épris de telles intentions?

L'impérialisme comme toujours, ceux qui exploitent, ceux qui commandent. Que devons-nous faire ? Que faut-il faire maintenant ?

Bien sûr, il est nécessaire de renforcer le Mouvement Populaire de Libération, de le développer en agissant dans la guerre populaire car c'est le peuple, toujours le peuple qui a défendu la patrie, qui a défendu la nation.

Cela veut dire créer un Front Populaire de Libération, cela veut dire créer et développer une Armée Populaire de Libération à partir de l'Armée Populaire de Guérilla ! Voilà ce qui est nécessaire !

Et c'est cela que nous ferons ! Nous sommes en train de le faire et nous allons le faire ! Vous en serez les témoins messieurs.

Pour finir, maintenant, écoutons ceci: comme on peut le voir dans le monde, le maoïsme dans sa marche inexorable commande la nouvelle vague de la révolution prolétarienne mondiale.

Saisissez-le et comprenez-le bien ! Que ceux qui ont des oreilles, s'en servent, que ceux qui ont du bon sens et nous en avons tous, l'utilisent !

Trêve de niaiseries ! Assez de ténèbres ! Comprenons-le ! Quel est l'enjeu de ce monde ? De quoi avons-nous besoin ?

Nous avons besoin de voir le maoïsme incarné, ce qu'il est, qu'il commence à engendrer des Partis Communistes, à maîtriser, à diriger cette nouvelle vague de la révolution prolétarienne mondiale qui nous arrive.

Tout ce qu'ils ont dit, de simples discours creux et stupides à propos de la fameuse « nouvelle ère de paix »; où en sommes-nous ? Qu'advient-il de la Yougoslavie ? Des autres ? Tout est politisé; un mensonge. Aujourd'hui il n'y a qu'une réalité, ce sont les mêmes rivaux de la première et de la deuxième guerre mondiale qui génèrent et préparent la troisième et nouvelle guerre mondiale.

Il faut le savoir et nous, fils d'un pays opprimé, nous faisons partie du butin. Nous ne pouvons pas l'accepter! Assez d'exploitation impérialiste! Il faut en finir avec eux!

Nous sommes le troisième monde et la base de la révolution prolétarienne mondiale, à une condition, que les Partis Communistes arborent et dirigent. Voilà ce qu'il faut faire !

Nous pensons ceci: l'année prochaine marquera les 100 ans de la naissance du Président Mao. Nous devons fêter ces 100 ans! Et nous l'organisons avec les Partis Communistes.

Nous voulons quelque chose de nouveau, un hommage qui soit le reflet de la compréhension consciente de l'importance que représente le Président Mao pour la révolution mondiale. Nous commencerons cet hommage cette année et le couronnerons l'année prochaine. Cet hommage sera grandiose.

Je profite de cette occasion pour saluer le prolétariat international, les nations opprimées de la terre, le Mouvement Révolutionnaire Internationaliste.

VIVE LE PARTI COMMUNISTE DU PÉROU !

**LA GUERRE POPULAIRE
VAINCRA INEXORABLEMENT !**

**SALUONS DES MAINTENANT
LA FUTURE NAISSANCE DE LA
RÉPUBLIQUE POPULAIRE DU PÉROU !**

**NOUS DISONS :
GLOIRE AU
MARXISME-LÉNINISME-MAOÏSME !**

**ET FINALEMENT NOUS DISONS :
HONNEUR ET GLOIRE
AU PEUPLE PÉRUVIEN !**

Gonzalo, le grand commentateur du maoïsme

PCF(mlm), Centre Marxiste-Léniniste-Maoïste de Belgique, septembre 2021

« La tâche centrale et la forme suprême de la révolution, c'est la conquête du pouvoir par la lutte armée, c'est résoudre le problème par la guerre. Ce principe révolutionnaire du marxisme-léninisme est valable partout, en Chine comme dans les autres pays. »

(Mao Zedong, Problèmes de la guerre et de la stratégie)

« Nous sommes les déclencheurs, ceci nous devons le graver profondément dans notre âme. Cette réunion est historique. Camarades, nous sommes les déclencheurs, c'est en cette qualité que nous passerons dans l'histoire que le Parti est en train d'écrire en des pages que personne ne pourra détruire...

Nous sommes les déclencheurs. Cette Première École Militaire du Parti, nous l'avons nommée une clôture et une ouverture, elle clôt et elle ouvre. Elle clôt les temps de paix, elle ouvre les temps de guerre.

Camarades, s'est achevé notre travail les mains désarmées, s'ouvre aujourd'hui notre parole armée : soulever les masses, soulever les paysans sous les immarcescibles bannières du marxisme-léninisme-pensée Mao Zedong. Une période s'est terminée, les préparatifs du nouveau ont été menés à bien. Nous posons notre sceau sur ce qui a été fait jusqu'ici, nous inaugurons le futur, la clef ce sont les actions, l'objectif c'est le pouvoir.

Ceci nous le ferons nous-mêmes, l'histoire le réclame, la classe l'exige, le peuple l'a

prévu et le désire ; nous devons l'accomplir et nous l'accomplirons, nous sommes les déclencheurs. »

(Gonzalo, Nous sommes les déclencheurs [connu sous le nom de « ILA 80 » – inicio de la lucha armada 1980])

Gonzalo est décédé le 11 septembre 2021 et nous voulons ici brièvement dire ce qu'il a signifié pour nous en Belgique et en France, et d'ailleurs ce qu'il signifie encore. Il ne s'agit pas de faire une présentation formelle, de formuler tel ou tel point idéologique, mais d'aller directement à l'essentiel et ici il y a quelque chose de finalement très simple : Gonzalo, c'est la lutte armée pour le communisme.

La formule est abrupte, cependant elle possède tout un sens historique. Ce que nous voulons dire par là, c'est que soit on accepte les institutions d'un pays capitaliste, soit on les refuse...

Si on les refuse, alors, on veut faire la révolution, on veut mettre en place un nouveau régime. Et Gonzalo a été le symbole de cette affirmation de la révolution, dans un contexte international particulièrement difficile.

Gonzalo est le symbole d'une intransigeance, d'une persévérance, d'une affirmation de la ligne rouge dans les années 1980, alors que les superpuissances américaine et soviétique vont à la guerre pour le repartage du monde, que la Chine est devenue révisionniste, qu'en Europe de l'Ouest les avant-gardes ont une dimension restreinte.

Alors que le mouvement communiste international périclité ou du moins connaît une profonde crise, la guerre populaire au Pérou déclenchée en 1980 illumine le monde.

Soulignons ici les spécificités belges et françaises. Avec les succès économiques du capitalisme dans la période 1945-1975 et l'instauration du 24 heures sur 24 de la consommation capitaliste, l'hypothèse révolutionnaire avait pris un terrible coup. Le mouvement ouvrier ayant un caractère de masse était devenu révisionniste et soutenait les institutions, voire y participait.

Une telle tendance à la capitulation existait par ailleurs dans toute l'Europe de l'Ouest, alors que les larges masses s'éloignaient largement de toute considération révolutionnaire, au profit d'un repli sur une vie personnelle avec un certain confort, un goût prononcé pour la petite propriété, avec une acceptation et une satisfaction de ce qui était proposé par le capitalisme.

Les révolutionnaires ne formaient plus en Belgique et en France, et d'ailleurs dans toute l'Europe de l'Ouest, que des petits noyaux plus ou moins isolés, avec plus ou moins de patrimoine théorique, idéologique, pratique.

Cela donnait une dimension expérimentale à ce qui était mis en place, il manquait toute une dimension idéologique pour obtenir une certaine ampleur historique.

Il y avait des références, mais il était pioché dans tel ou tel aspect considéré comme utile.

Il manquait un cadre, une capacité à s'orienter à tous les niveaux. Autrement dit, tant les Brigades Rouges que la Fraction Armée Rouge, la Gauche Prolétarienne que les Cellules Communistes Combattantes se revendiquaient de Mao Zedong, mais n'ont jamais réussi à maîtriser le maoïsme en tant que tel.

C'est d'autant plus vrai que la Chine populaire avait bien formé un pôle de référence incontournable, notamment avec la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne, mais que la défaite de 1976 avait d'autant plus été un coup très rude.

Ce qu'on dit ici pour l'Europe de l'Ouest est d'ailleurs valable pour le reste du monde. Que ce soit en Inde, au Bangladesh, aux Philippines, en Iran... à chaque fois il y a eu une limite infranchissable, une barrière historique.

C'est ici que Gonzalo prend son sens.

Déjà parce que la guerre populaire au Pérou, qui obtenait justement de larges succès tout au long des années 1980, apparaissait alors comme une preuve que l'option révolutionnaire avait un sens, qu'il était possible d'assumer la ligne de la violence révolutionnaire sans pour autant s'enliser, échouer, s'isoler.

Le journal français « L'Internationale », une émanation de l'organisation communiste combattante Action Directe, avait d'ailleurs réalisé un dossier approfondi sur la guerre populaire au Pérou dès 1982. En Belgique, les Cellules Communistes Combattantes ont pareillement, par la suite, souligné l'intérêt de ce qui se passait au Pérou.

La guerre populaire au Pérou a eu un écho mondial, irriguant les forces révolutionnaires de par son exemplarité offensive.

Ensuite, parce que le Parti Communiste du Pérou a indiqué comment parvenir à avancer en saisissant pleinement le marxisme-léninisme-maoïsme, qui est une idéologie dont les aspects sont systématiques.

Gonzalo a joué un rôle idéologique de premier plan en étant le grand commentateur du maoïsme. Il a formulé les principes généraux du maoïsme, il a indiqué comment il fallait procéder pour les saisir.

Nous tenons d'ailleurs ici à souligner l'importance historique du Mouvement Populaire Pérou, que le Parti Communiste du Pérou avait généré en tant qu'organisme pour le travail à l'étranger.

Cela a permis la diffusion de nombreux documents péruviens, de riches expériences... dans plusieurs pays d'Europe, dont la Belgique et la France.

Ainsi, la guerre populaire au Pérou dirigée par le Parti Communiste du Pérou n'a pas été qu'un flambeau dans un moment d'obscurité pour les communistes dans le monde et particulièrement en Europe de l'Ouest.

Il y a un autre aspect, indissociable : Gonzalo est également le grand commentateur de la troisième étape de notre idéologie marxiste-léniniste-maoïste. C'est cela qui compte pour nous et c'est cela qui fait qu'existent le Centre MLM en Belgique et le PCF(mlm) en France.

Vive Marx, Engels, Lénine, Staline, Mao Zedong !

Vive le Marxisme-Léninisme-Maoïsme !

Honneur à Gonzalo, le grand commentateur du maoïsme !

Guerre populaire pour le Communisme !

Les enseignements de Gonzalo : de la pensée à la guerre populaire

1. Gonzalo et l'optimisme révolutionnaire

Quand une classe va dans le sens de la prise du pouvoir, il faut construire de solides compétences dans tous les domaines, et bien sûr c'est plus vrai que jamais dans le cas de la classe ouvrière, qui doit avoir un système culturel et idéologique tout-puissant, permettant de comprendre tous les aspects de la société et de le révolutionner.

Gonzalo a joué un rôle historique en permettant de comprendre cela. Il a souligné que les révolutionnaires doivent porter un optimisme absolu; dans le document ILA-80 qui explique le déclenchement de la lutte armée au Pérou en 1980, il a expliqué:

« Nous avons besoin d'un optimisme élevé, qui a une raison d'être : nous sommes ceux qui conduisent ceux qui façonnent l'avenir, nous sommes des guides, l'état-major du triomphe invincible de la classe, pour cette raison nous sommes optimistes.

Nous possédons l'enthousiasme, parce que nous nourrit l'idéologie de la classe : la marxisme-léninisme-pensée Mao Zedong.

Nous vivons la vie de la classe, nous participons de sa geste héroïque, le sang de notre peuple nous remplit d'ardeur et bout dans nos cœurs. Nous sommes ce sang puissant et palpitant, prenons ce fer et cet acier inflexible qu'est la classe et fusionnons-le avec la lumière immarcescible du marxisme-léninisme-pensée Mao Zedong. »

2. Chaque classe révolutionnaire appelle à la lutte épique

Lorsque la révolution bourgeoise française s'est lancée à la fin du 18ème siècle, il y avait la nécessité

historique d'une mobilisation épique des masses. La bourgeoisie a plongé dans le passé, à la recherche de quelque chose qui pourrait apparaître aussi proche que possible de ses propres besoins et a pris ce qui pourrait être un modèle pour galvaniser la lutte: la république romaine.

Napoléon, en passant de la figure d'un général romain à un César impérial, a été le jouet d'un processus historique où il a dirigé des changements internationaux nécessaires à la bourgeoisie française pour pleinement se développer dans la conquête du pouvoir.

Karl Marx et Friedrich Engels ont expliqué cette question idéologique, en supprimant les brumes et les prétentions idéologiques bourgeoises à faire la révolution qui soit la dernière, et la révolution totale. Mais ils n'ont pas intégré cette question idéologique et culturelle dans le socialisme scientifique, car à leur époque il n'y avait pas de révolution de nouvelle démocratie / de révolution socialiste dans le monde.

3. Les pensées comme expression du mouvement de la matière

Avec la révolution socialiste en Russie en Octobre 1917 et la nouvelle révolution démocratique en Chine remportée en 1949, le matérialisme dialectique a formulé scientifiquement la question d'avant-garde, du parti révolutionnaire.

L'idéologie révolutionnaire dirige le processus révolutionnaire ; dans le parti révolutionnaire lui-même, des luttes de deux lignes surgissent dans le processus: la vie du Parti communiste obéit également aux règles du développement dialectique.

Et ainsi font les pensées, car elles sont le reflet du monde, de la matière en mouvement dialectique, à la dimension de l'univers lui-même.

Dans un document promu par le PCF (mlm), il est expliqué :

« La pensée consiste en des mouvements moléculaires et chimiques dans le

cerveau, mouvements qui sont de la matière et qui sont la conséquence du mouvement de la matière en dehors du corps – le mouvement extérieur est perçu.

Dans ce mouvement de la perception, la matière grise se développe – elle en arrive à la compréhension synthétique du mouvement dialectique de la matière. Alors, elle devient ouvertement une expression de la matière en mouvement. »

4. Les individus ne pensent pas

Au 13^{ème} siècle, la réaction française avait dû lutter contre les thèses matérialistes à l'Université de Paris. Ces thèses étaient les conclusions logiques de la pensée d'Averroès (1126-1198), le grand penseur de la Falsafa, la philosophie arabo-persane.

L'Église avait interdit 13 thèses en 1270, et parmi celles-ci : « La proposition : l'homme pense est fausse ou impropre », « Le libre arbitre est une puissance passive, non active, qui est mue par la nécessité du désir », « La volonté humaine veut et choisit par nécessité », « Il n'y a jamais eu de premier homme », « Le monde est éternel », « Il n'y a qu'un seul intellect numériquement identique pour tous les hommes. »

Ces thèses sont correctes et une expression du matérialisme.

Lorsque l'on parle au sujet de la pensée, il n'est pas parlé de la pensée d'un individu, même si c'est un individu qu'il l'exprime. Les individus ne pensent pas. L'humanité est matière en mouvement, la pensée est simplement un reflet du mouvement. Il ne peut pas y avoir de pensée individuelle, ce que les individus pensent est l'expression du désir et de la nécessité.

5. La pensée comme arme culturelle-idéologique pour la révolution dans chaque pays

Gonzalo n'a pas seulement appelé à l'optimisme révolutionnaire, parce qu'il y avait la nécessité de luttes épiques. Ce serait subjectiviste et non conforme à l'idéologie communiste, qui tend vers l'avenir et non vers le passé.

Ainsi, en plus de l'appel à l'enthousiasme, il a formulé l'idée que dans chaque pays se lève une pensée révolutionnaire, synthétisant la société et affirmant la manière correcte de résoudre les contradictions sociales.

L'histoire en mouvement engendre l'enthousiasme et la compréhension correcte de la réalité dans les pensées des masses, de l'avant-garde, de la direction révolutionnaire.

Dans le document Sur la pensée Gonzalo du Parti communiste du Pérou, il est expliqué:

« Mais, de plus, et ceci représente le fondement de toute direction, les révolutions engendrent une pensée qui les guide et qui est le résultat de l'application de la vérité universelle de l'idéologie du prolétariat international aux conditions concrètes de chaque révolution.

Cette pensée-guide est indispensable pour obtenir la victoire et conquérir le Pouvoir et, plus encore, pour poursuivre la révolution et maintenir toujours le cap sur l'unique et grandiose but: le Communisme. »

6. La pensée comme synthèse d'une société

Chaque société nationale connaît des contradictions, que la pensée communiste analyse, produisant la synthèse révolutionnaire qui consiste dans le programme révolutionnaire et les méthodes pour le réaliser.

En Russie et en Chine, Lénine et Mao Zedong connaissaient non seulement la situation politique, mais aussi avec précision la situation économique et les aspects culturels-idéologiques. Ils ont souvent cité des œuvres littéraires et fait référence à leur propre culture, la situation culturelle- idéologique des masses (par exemple le rapport d'autorité dans la campagne, l'émergence ou non du capitalisme dans les campagnes, etc.).

Dans de nombreuses autres situations, des dirigeants révolutionnaires ont produit une pensée, une synthèse de leur propre réalité.

Au Pérou, José Carlos Mariátegui a écrit en 1928 une analyse complète de l'histoire de son pays: « Sept essais d'interprétation de la réalité péruvienne », qui explique l'histoire de la colonisation, de la situation des campagnes et des Indiens Quechua, etc.

En Italie, Antonio Gramsci, l'un des fondateurs du Parti Communiste en 1926, a étudié de la même manière la culture et l'histoire de son pays, comprenant la nature de l'État italien et la contradiction historique entre le nord et le sud (Mezzogiorno) du pays.

Alfred Klahr a été le premier théoricien à expliquer que son pays l'Autriche était une nation (« Sur la question nationale en Autriche », 1937) et comment le nazisme allemand n'était pas seulement sous le contrôle du capital impérialiste, mais aussi des Junkers.

Ibrahim Kaypakkaya, né en 1949 et tué par l'Etat turc en 1973, a réalisé une étude exhaustive de la « révolution » faite par Mustafa Kemal et de l'idéologie kémaliste, ouvrant la voie à une compréhension correcte de la nature économique, politique et culturelle-idéologique de la Turquie.

Ulrike Meinhof a étudié la nature de dépendance de l'Allemagne de l'Ouest, qui était sous le contrôle des États-Unis; voyant le processus de reprise économique après 1945, elle a proposé une stratégie à long terme de guerre populaire sur la base des couches les plus pauvres de la jeunesse et de la lutte contre la présence impérialiste des États-Unis. Elle a été assassinée en prison en 1976.

Un autre grand révolutionnaire à produire une pensée était Siraj Sikder, dans le Bengale oriental.

Né en 1944, il comprenait à la fois le Pakistan et l'expansionnisme indien, en proposant la voie de la révolution agraire pour obtenir l'indépendance nationale. Il a été assassiné en détention en 1975.

7. La guerre populaire comme produit de la pensée

Suivant la leçon matérialiste dialectique de Gonzalo, les communistes ont dans chaque pays la tâche de produire une synthèse de leur propre situation

nationale, comme les contradictions révolutionnaires doivent être réglés dans ce cadre.

La guerre populaire n'est pas une « méthode » ou un style de travail, c'est la production matérielle de la pensée, c'est-à-dire la confrontation révolutionnaire avec le vieil État et les classes dominantes réactionnaires, selon une stratégie basée sur la pensée, sur la synthèse révolutionnaire fait dans l'étude pratique d'un pays.

Quand la pensée révolutionnaire authentique est produite, elle cherche la confrontation avec l'ancienne société, à tous les niveaux. La guerre populaire ne signifie pas seulement la lutte armée, mais aussi la négation culturelle-idéologique des valeurs de l'ancienne société.

Si les révolutionnaires n'ont pas le niveau pour mener la lutte dans tous les domaines, ils ne seront pas en mesure de faire triompher la révolution et de lutter contre les tentatives de restauration de l'ancienne société.

Cette compréhension est la conséquence directe des enseignements de Mao Zedong sur la culture et l'idéologie et de la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne.

8. « Principalement appliquer »

Gonzalo a considéré que notre idéologie n'est pas seulement le marxisme-léninisme-maoïsme, mais le marxisme-léninisme-maoïsme principalement maoïsme. Il voulait montrer que notre idéologie est une synthèse et non pas un assemblage d'enseignements.

De la même manière, il estime que, dans chaque pays, l'idéologie était le marxisme-léninisme-maoïsme et la pensée, principalement la pensée (par exemple au Pérou: le marxisme-léninisme-maoïsme pensée Gonzalo principalement pensée Gonzalo).

La raison en était que la pensée, c'est la synthèse dans une situation concrète, avec son application. De la même manière, un principe est de « arborer, défendre et appliquer, principalement appliquer. »

La « pensée » est authentique et correcte seulement si elle signifie une confrontation réelle sur tous les aspects de l'ancienne société, l'aspect pratique étant à la pointe.

9. La pensée et la guerre populaire ne sont pas des concepts indépendants

Durant les années 1990-2000, le Mouvement Populaire Pérou (MPP), organisme généré par le Parti Communiste du Pérou pour le travail à l'étranger, a mené un important travail pour promouvoir le marxisme-léninisme-maoïsme.

Malheureusement, lors de l'approche des aspects pratiques nationaux, le MPP a seulement appelé à suivre l'exemple du Pérou et n'a jamais été en mesure d'aider les communistes à produire une synthèse de leur propre situation.

Le MPP n'a jamais appelé à étudier les réalités nationales, et au lieu de cela a fait la promotion d'un cosmopolitisme consistant à reproduire un style de travail de manière stéréotypée. Au lieu d'accompagner de véritables forces révolutionnaires au marxisme-léninisme-maoïsme, le MPP en est arrivé au point d'appuyer des centristes, comme ils reconnaissaient verbalement le maoïsme.

Ceci est un exemple d'une mauvaise compréhension de l'aspect principal. Ce qui compte, ce n'est pas d'assumer la guerre populaire d'une manière abstraite, mais la Guerre Populaire basée sur la Pensée. Le révisionnisme au Népal est un bon exemple: en dépit du fait d'assumer la « guerre populaire », ce qui a été appelé « chemin de Prachanda » [Prachanda's path] n'a jamais eu une grande importance culturelle-idéologique de haut niveau, alors il contenait déjà de nombreuses erreurs concernant les principes fondamentaux du matérialisme dialectique.

10. Notre horizon: produire des pensées et rejeter le fascisme

Notre horizon est le suivant: dans chaque pays, une pensée communiste doit être produite, la synthèse de la société, montrant la voie pour résoudre les contradictions. Les communistes ne peuvent pas faire une révolution dans leur propre pays, sans avoir un niveau élevé dans les champs culturels-idéologiques.

Les masses vivent dans une culture pleine de musique, de films, de littérature ; les enseignements de la Grande Révolution Culturelle Proletarienne nous rappellent l'importance de la lutte dans ce domaine. Les communistes dans le monde doivent échanger leurs expériences et leurs connaissances ; en de nombreux domaines, ils ont les mêmes luttes à mener.

Si les communistes ne sont pas en mesure de faire cela, les classes dominantes réactionnaires produiront une idéologie plongée dans le passé pour « régénérer » la société, un faux « socialisme », qui est le fascisme.

Chaque pensée est ainsi d'importance historique, c'est la base de la Guerre Populaire. Chaque pensée permet de lancer la guerre populaire, qui détruit le vieil État, et alors que ce processus se généralise, il devient une guerre populaire mondiale. La pensée devient alors la synthèse de la société mondiale qui émerge sur les décombres de l'impérialisme, ouvrant la voie à la construction d'une société communiste mondiale.

« Nous nous demandions constamment : comment allons-nous faire ceci ? cela ? Ils nous disaient : ne vous inquiétez pas, vous avez déjà appris suffisamment, pensez que les masses sont capables de tout et qu'elles ont un savoir-faire inépuisable ; ce que nous vous avons enseigné, les masses vont le faire et elles vont, à nouveau, vous l'enseigner ; c'est ainsi qu'ils nous parlaient. Cette École a été très utile pour ma formation et pour commencer à apprécier la valeur du Président Mao Zedong. »

Gonzalo, Interview, 1988

Une Grande Révolution qui touche l'homme dans ce qu'il a de plus profond

Éditorial du *Renmin Ribao*

Le Quotidien du peuple

2 juin 1966, Chine populaire

La Chine se trouve aujourd'hui, après la prise du pouvoir par le prolétariat, dans une ère nouvelle de grandes transformations, dans une situation nouvelle, où la révolution socialiste gagne en profondeur, et au milieu du flot impétueux de la grande révolution culturelle socialiste qui touche l'homme dans ce qu'il a de plus profond.

La révolution et le mouvement d'éducation socialistes qui gagnent pas à pas en profondeur, amènent inévitablement la question de la révolution culturelle prolétarienne au premier plan.

Et, inévitablement, votre attitude vis-à-vis de celle-ci révélera si vous êtes authentiquement avec la révolution socialiste, si vous faites semblant de l'être ou si vous êtes contre elle. La question touche l'homme dans ce qu'il a de plus profond, c'est-à-dire jusqu'à sa conception du monde, et c'est donc la question de savoir si c'est la conception prolétarienne du monde ou la conception bourgeoise qui domine en lui. C'est une lutte entre deux conceptions antagonistes du monde.

Celles-ci, la conception du monde du prolétariat et celle de la bourgeoisie, sont, telles deux armées se faisant face dans la bataille, engagées dans une lutte qui doit se terminer immanquablement par la victoire de l'une sur l'autre. Tu m'écrases ou je t'écrase.

Le vent d'Est l'emporte sur le vent d'Ouest, ou l'inverse. Il n'est pas d'autre issue.

Le Parti et le président Mao Zedong nous ont appris à nous armer avec la conception prolétarienne du monde, à transformer le monde subjectif en même temps que le monde objectif.

Mais les représentants de la bourgeoisie et les « savants et autorités » bourgeois s'acharnent à nous attirer dans le bourbier de la conception bourgeoise du monde et à miner les fondements du socialisme.

Face à l'ennemi juré, nous devons nous rallier autour du grand étendard de la pensée de Mao Zedong et combattre résolument et impitoyablement ces représentants de la bourgeoisie et ces « savants et autorités » bourgeois qui sont antiparti et antisocialistes.

C'est seulement en les combattant résolument et en abattant radicalement les vents funestes bourgeois que nous pourrons nous libérer de l'influence de l'idéologie, des traditions et de la force de l'habitude bourgeoises, passer avec succès le test capital qu'est pour nous la révolution socialiste et avancer à pas de géant dans la large voie de la révolution socialiste.

Il est faux d'affirmer qu'il n'existe pas de contradictions dans la société socialiste ; cela va à rencontre du marxisme-léninisme et est en désaccord avec la dialectique. Comment pourrait-il ne pas y avoir de contradictions ?

Il y en aura toujours, dans mille ans, dix mille ans, voire cent millions d'années. La terre serait-elle détruite et le soleil se serait-il éteint qu'il en existerait encore dans l'univers. Chaque chose est en contradiction, lutte et changement. C'est cela le point de vue marxiste-léniniste.

L'essence même du marxisme est critique et révolutionnaire. Il a pour base la critique, la lutte et la révolution. Et c'est cela seul qui fait progresser continuellement notre cause socialiste. Le président Mao nous a souvent rappelé, par le dicton : « L'arbre préfère le calme, mais le vent continue de souffler », que la lutte des classes est un fait objectif, indépendant de la volonté de l'homme.

La bourgeoisie tente tous les jours de nous influencer et de nous corrompre. La lutte actuelle a été entièrement provoquée par les représentants de la bourgeoisie. Ils l'ont, par ailleurs, préparée depuis de longues années et n'ont cessé de la mener.

Le voudrions-nous, que nous ne pourrions l'éviter. La lutte est la vie même. Si vous ne combattez pas, vous serez assailli ; si vous ne frappez pas, vous serez frappé ; si vous ne détruisez pas, vous serez détruit. C'est un combat à mort entre classes. Y perdre la vigilance, c'est se mettre en danger.

Le président Mao a dit : «... tout en reconnaissant que dans le cours général du développement historique le matériel détermine le spirituel, l'être social détermine la conscience sociale, nous reconnaissons et devons reconnaître l'action en retour du spirituel sur le matériel, de la conscience sociale sur l'être social, de la superstructure sur la base économique. »

L'idéologie bourgeoise demeure très puissante et continue d'exercer une immense influence dans notre pays. La question de savoir qui, du prolétariat ou de la bourgeoisie, l'emportera dans le domaine de l'idéologie n'est pas encore réglée.

Nous devons vouer toute notre attention à l'idéologie et à la superstructure, nous préoccuper des travaux théoriques, académiques, littéraires et artistiques, etc., afin de consolider les positions idéologiques du prolétariat, de renforcer la dictature du prolétariat et d'affermir la base économique du socialisme.

Les représentants de la classe bourgeoise renversée continuent de vouer toute leur attention à l'idéologie et à la superstructure, à se préoccuper des travaux théoriques, académiques, littéraires et artistiques, etc.

Sur le front culturel, ils se sont beaucoup démenés pour que notre théâtre soit dominé par les empereurs et les rois, les généraux et les ministres, les lettrés et les courtisanes, les personnages d'autres temps et d'autres pays, ils ont fait de la propagande antiparti et antisocialiste pour préparer l'opinion publique à un retour au capitalisme.

Nous ne devons jamais considérer notre lutte contre eux comme une simple «polémique sur le papier », sans aucun effet sur la situation générale.

Ce sont précisément un certain nombre d'intellectuels révisionnistes du cercle Petöfi qui ont servi de troupes de choc dans l'affaire hongroise. Tout comme le vent qui annonce la tempête, c'était là le prélude à leur vaine tentative de restauration contre-révolutionnaire.

L'âpre lutte de classe que nous menons actuellement sur le front idéologique et culturel est donc une lutte qui cherche à briser, sur. Le plan idéologique, tous les complots de restauration du capitalisme, à extirper les racines mêmes de l'idéologie révisionniste, à renforcer la dictature du prolétariat et à défendre la pensée de Mao Zedong. Cette lutte doit se terminer par notre victoire ; elle doit être victorieuse et elle le sera.

Nous devons accorder la plus grande importance au rôle que joue l'idéologie, au rôle de l'idéologie prolétarienne et socialiste, au rôle du marxisme-léninisme, au rôle de la pensée de Mao Zedong.

Ne pas accorder d'importance au rôle que joue l'idéologie serait pour nous, communistes, faire preuve d'un matérialisme vulgaire, mécaniste.

Nous devons soulever l'enthousiasme du peuple par la grande pensée de Mao Zedong et notre grande et juste cause, afin qu'il élargisse son horizon, regarde vers l'avenir et aille fermement de l'avant !

Le peuple chinois est décidé à se débarrasser de l'influence que les traditions des classes exploiteuses et la force de l'habitude exercent sur lui depuis des millénaires, et à se débarrasser de l'influence de l'impérialisme.

Lorsqu'il en sera débarrassé, il s'affirmera comme une force puissante et jouera un rôle considérable.

Nous devons élever notre conscience communiste et développer consciemment l'idéologie communiste. Nous devons être des révolutionnaires conséquents et non les hésitants.

Nous devons lever haut, à jamais, le grand drapeau rouge de la pensée de Mao Zedong, balayer tous les génies malfaisants et poursuivre jusqu'au bout la grande révolution culturelle prolétarienne.

Le matérialisme dialectique et l'univers

L'univers consiste en le processus infini et éternel du reflet de la matière par la matière et pour la matière.

La matière est en effet sensible et connaît en elle-même une impression la façonnant à différents degrés. Cette différence de marquage du reflet a comme source que l'univers est en mouvement et que c'est à travers lui que se charrie les reflets et les impressions.

Ce mouvement et les multiples aspects de la réalité font que les reflets et les impressions connaissent des rythmes différents, des ampleurs différentes.

On peut dire que l'univers est le reflet de lui-même dans un processus ininterrompu de transformations. Sa nature est l'équivalent d'un océan infini où tout se reflète dans un mouvement ininterrompu de vagues à tous les niveaux, à toutes les échelles.

Ce processus de reflets et d'impressions au sein d'un univers en mouvement, avec tous ses aspects différents de la matière, se caractérise ainsi par un développement inégal. L'inégalité des marquages du reflet, de l'impression, provoque des situations de déséquilibres.

Il y a mouvement parce que développement inégal, et développement inégal parce que mouvement. L'aspect principal dépend de l'étape du processus.

D'un côté, l'impression du reflet dans la matière aboutit à rendre plus complexe celle-ci sur le plan interne. De l'autre, le caractère inégal de cette impression provoque des ruptures. La rupture est précisément ce qui caractérise un processus aboutissant à une transformation comme saut qualitatif.

Il n'y a concrètement ni cause, ni conséquence, mais uniquement une transformation interne aboutissant à une complexité plus grande de la matière, un élargissement de ses impressions, un accroissement de la puissance de ses reflets, un ou plusieurs moments de rupture, un saut qualitatif.

C'est ce mouvement de transformation interne se reflétant depuis la matière dans la matière qui lui-même inscrit les impressions et produit les changements. Et ce qui se déroule de manière

interne est la contradiction portée jusqu'à son aboutissement.

La loi de la contradiction, avec deux pôles s'opposant de manière relative ou non, exprimant des rapports antagoniques ininterrompus, relève du mouvement général et universel de la matière.

Il n'y a donc ni début ni fin, car aucun processus n'est isolé. Le reflet et l'impression sont généralisés et ininterrompus, tout phénomène est en liaison, de différentes manières et à différents degrés, à tous les autres phénomènes.

Dans l'univers, tout se transforme de manière incessante, avec des transformations dont le reflet provoque des impressions, qui elles-mêmes produisent des reflets provoquent des impressions, et ce à l'infini.

Il n'y a par conséquent ni cause, ni conséquence. Le processus de la transformation est dialectique, il unit le particulier et l'universel, le relatif et l'absolu, tout étant lié et en même temps non lié dans un processus infini et éternel.

Toute transformation s'ajoute aux autres transformations et se reflète en elles, produisant interaction, liaison, médiation.

Rien n'est ainsi isolé et indépendant. Tout est mutuellement connecté et inter-dépendant, constamment transformé et transformant, par le reflet, par l'impression.

Absolument tout est reflet et reflet de reflet, et ce à l'infini. La matière est donc inépuisable et toujours plus complexe, toujours plus riche.

Aucun retour en arrière n'est possible, jamais, car le mouvement produit une série de sauts qualitatifs ayant abouti à une forme plus développée, plus entremêlée au reste de la matière.

Ce qu'on appelle le temps est la description de la transformation et ce qu'on appelle l'espace est la description de la matière, car l'univers n'est que matière, toujours plus riche, toujours plus complexe, toujours plus entremêlée à une infinité d'aspects d'elle-même.

Tout processus obéit à ce système de miroir. Les phénomènes les plus développés de la nature et de la vie correspondent à des sauts qualitatifs majeurs dans la complexification de la matière à grande échelle.

Les deux pôles de l'électricité, l'asymétrie moléculaire dans le domaine de la vie par rapport au domaine de la matière non vivante, l'action et la réaction en mécanique, les neurones miroir dans les cerveaux, l'union et la dissociation des atomes en chimie, l'enfance et la parentalité, le masculin et le féminin, la lutte des classes dans les modes de production... sont des exemples d'expression complexe du mouvement de la matière et d'un très haut degré d'inter-relation avec elle-même.

Ce processus n'a pas de début ni de fin. Il n'existe aucun point de départ à l'univers, ni aucun point d'arrivée. Il n'y pas de « Dieu », pas de Big Bang, pas de source, pas de commencement.

Il n'y a qu'un mouvement de reflets et d'impressions toujours plus approfondis, dans un mouvement en spirale, procédant par sauts, se caractérisant par le développement inégal à tous les niveaux, affirmant le caractère dynamique des rapports internes prenant une dimension contradictoire jusqu'à la rupture.

En fait, non seulement les développements sont inégaux entre eux, mais chaque développement est

lui-même inégal en lui-même, de par la différente densité des impressions. La loi de la contradiction s'applique à l'expression de la contradiction elle-même.

Rien n'est par conséquent indivisible, ni éternel. Un devient deux et cela éternellement et partout.

Comme cela est formulé dans l'article « L'univers est l'unité du fini et de l'infini », publié dans le Journal de la dialectique de la Nature en Chine populaire dans la première moitié des années 1970 :

« La fin de toute chose concrète, le soleil, la Terre et l'humanité n'est pas la fin de l'univers. La fin de la Terre apportera un corps cosmique nouveau et plus sophistiqué.

À ce moment-là, les gens tiendront des réunions et célébreront la victoire de la dialectique et souhaiteront la bienvenue à la naissance de nouvelles planètes.

La fin de l'humanité se traduira également par de nouvelles espèces qui hériteront de toutes nos réalisations. En ce sens... la mort de l'ancien est la condition de la naissance du nouveau. »

« Le parti est nécessaire au prolétariat tout d'abord comme état-major pour la prise du pouvoir.

Il est évident que, sans un parti capable de rassembler autour de lui les organisations de masse du prolétariat et de centraliser au cours de la lutte la direction de tout le mouvement, les ouvriers n'auraient pu réaliser en Russie leur dictature révolutionnaire.

**Mais le parti n'est pas nécessaire seulement pour l'instauration de la dictature ; il l'est encore davantage pour maintenir la dictature, la consolider et l'élargir afin d'assurer la victoire complète du socialisme. »
(Staline)**

Les femmes doivent libérer leur psyché dans l'auto-détermination et l'affrontement révolutionnaire !

PCF(mlm), 8 mars 2021

Le capitalisme est en perdition et il n'est pas en mesure de maintenir un niveau suffisant de cohésion sociale, de progrès culturel, de civilisation. Et dans le combat de chacun contre chacun qu'il suscite, dans l'indifférence et la concurrence qu'il provoque, les femmes sont parmi les grandes perdantes de l'évolution toujours plus nihiliste d'une société qui implose, où les esprits s'égarer, où la violence sociale se systématiser de manière auto-destructrice.

Qui plus est, il ne s'agit pas seulement d'une question concernant la vie quotidienne. Il ne s'agit pas seulement d'avoir à éviter les hommes qui basculent dans les mentalités féodales ou esclavagistes, qui cherchent à prendre le dessus, à briser les esprits et à martyriser les corps.

Il ne s'agit pas seulement d'avoir à éviter les hommes qui assument jusqu'au bout le capitalisme et considèrent que le corps des femmes s'achète, que ce soit pour des rapports sexuels ou comme mères porteuses.

Ou bien d'avoir à éviter les hommes qui façonnent les esprits de telle manière que les femmes intériorisent les valeurs dominantes afin d'être valorisées sur le « marché », au moyen de la chirurgie esthétique ou de mentalités superficielles, dans une démarche de soumission volontaire.

Non, en plus de cela, et c'est déjà beaucoup, et c'est déjà trop, il s'agit également de la place de la femme dans la société, à l'échelle de l'humanité elle-même. Depuis le triomphe du patriarcat sur le matriarcat au tout début de l'humanité, les femmes ont été mises de côté, génération après génération.

Jusqu'à aujourd'hui ce façonnage social, psychologique, culturel... détermine les attitudes des hommes et des femmes, avec des hommes bruyants et prenant toute la place, des femmes habituées à se mettre de côté et à chercher à agir indirectement pour parvenir à s'affirmer.

Si la réponse personnelle de chaque femme aux agressions psychologiques et physiques est ainsi nécessaire et juste, c'est le psychisme même des femmes qui est martyrisé depuis des milliers d'années et qui exige une réaffirmation à l'échelle de toutes les femmes !

C'est-à-dire que la question de la condition féminine repose sur l'évolution de la société à travers l'Histoire, à travers les siècles, à travers les générations.

C'est une question à l'échelle du peuple tout entier, une question exigeant une mobilisation démocratique.

Et avant tout une mobilisation générale des femmes pour récupérer le terrain perdu, pour établir un équilibre entre les hommes et les femmes au moyen d'une vaste révolte visant à la dignité et à l'expansion du domaine d'intervention des femmes.

Les femmes ne doivent pas seulement prendre une place sociale bien plus importante dans la société. Elles doivent également briser les chaînes enfermant leur psychisme !

Il est évident que la question de la dépendance matérielle des femmes par rapport aux hommes est bien souvent un obstacle majeur pour pouvoir s'épanouir. C'est un aspect qui doit être bien compris pour saisir les exigences sur ce point. Le socialisme seul peut établir des bases solides pour la vie quotidienne des femmes.

On ne saurait cependant sous-estimer inversement le travail immense à faire de la part de celles-ci pour s'arracher à des siècles, des millénaires de mise de côté.

Les femmes doivent réaliser un difficile travail pour s'arracher à des mentalités profondément enracinées leur ôtant leur confiance en soi, les détournant de la prise ouverte de responsabilités.

Le féminisme bourgeois prétend que les femmes peuvent se libérer spontanément en repoussant les hommes ayant une démarche patriarcale. C'est une vision unilatérale, anti-dialectique. Si les femmes ne sont pas combattantes, le terrain obtenu ne sera pas conquis et il sera reperdu rapidement.

Ce n'est pas tout : il est idéaliste de penser que les femmes ne sont pas elles aussi corrompues par le capitalisme. C'est la double peine pour elles : elles ont été écrasées au début de la civilisation par le patriarcat, elles doivent donc s'affirmer, mais en même temps s'extirper des valeurs capitalistes.

Le capitalisme utilise cela afin de profiter des affirmations féminines, les détournant dans un sens consommateur. Il y a ici une situation particulièrement complexe amenant à une grande incompréhension entre les hommes et les femmes ; il faut toute l'intelligence du matérialisme dialectique pour ne pas tomber dans les pièges.

Il faut par conséquent s'appuyer sur une démarche concrète. Nous affirmons plus concrètement ici qu'il ne faut pas se leurrer et qu'il n'existe que deux terrains authentiques au sens strict pour l'affirmation des femmes allant dans le sens de leur affirmation psychique.

Cela ne veut nullement dire que les autres terrains de lutte ne soient pas importants, qu'ils n'aient pas un sens pour la condition féminine. Cependant, ils ne présentent pas une mise en perspective suffisante au niveau historique, ils ne permettent pas un élan qui vient fracasser des milliers d'années de réduction et de déformation de la psyché féminine.

Ces deux terrains, ce sont la révolution et la cause animale. Ce sont les deux seuls terrains où les femmes peuvent suffisamment se déployer sur le plan personnel de telle manière à renverser véritablement leur mise de côté. C'est une question de dimension historique.

Le patriarcat est en effet né avec la violence clanique, avec l'esclavagisme, avec l'asservissement de la Nature au moyen de l'agriculture et de l'élevage, avec le renversement de la déesse-mère auparavant vénérée.

Les femmes sont pour cette raison encore liées à cette période initiale de l'humanité où les êtres

humains étaient des animaux comme les autres, où le rapport à la Nature était harmonieux, non marqué par une orientation visant à la domination, à l'écrasement, à l'asservissement.

C'est la raison pour laquelle la protection animale est largement portée par des femmes, avec un engagement réel, décidé, profond, prolongé. C'est un terrain sur lequel les femmes s'engagent de manière aisée, où les repères sont faciles à trouver.

Cela peut former malheureusement également un abri par rapport au reste de la société, cela peut se transformer en son contraire, telle une fuite. C'est pourquoi le second terrain est celui de la révolution elle-même.

Sans ancrage dans la révolution, il ne peut y avoir une réelle révolution de sa propre psychologie, de ses propres mentalités. Ce n'est que le dépassement du capitalisme, qui implique le dépassement de la contradiction villes-campagnes, qui peut permettre aux femmes d'avoir suffisamment d'élan pour une affirmation suffisamment ample.

Sans la cause animale et la révolution, chaque cœur de femme reste une bombe à retardement, dont l'explosion peut s'avérer contre-productive.

Inversement, en assumant l'Histoire, les femmes désireuses de s'affirmer sur un plan personnel passent immédiatement au premier rang de la Cause révolutionnaire, elles sont en première ligne de l'affrontement le plus intransigeant.

C'est pourquoi résonnent d'une force immense les noms de la marocaine Saïda Menebhi, de l'Allemande Ulrike Meinhof, de l'Italienne Mara Cagol, de la Péruvienne Augusta « Norah » La Torre, de la Chinoise Jiang Qing.

Ces femmes ont été des combattantes et mieux encore des dirigeantes. Elles ont suivi le drapeau rouge, elles l'ont porté, elles ont mené la bataille. Elles ont été au premier rang pour la transformation du monde, portant une rage, une colère, une détermination qui caractérise la clarté des meilleurs communistes ayant cerné l'horizon historique : le Communisme !

Elles ont révolutionné leur existence, elles ont brisé le carcan emprisonnant leur affirmation personnelle

et de ce fait, dans un nécessaire mouvement dialectique allant du particulier à l'universel, elles ont rejoint la Cause des opprimés.

Elles ont indiqué la voie à suivre : celle de l'auto-détermination s'élevant suffisamment haut pour être authentique, profond et donc dans le sens de la collectivité, pour affronter les forces de la destruction, pour ouvrir la voie à la libération. La socialisation de la femme au plus haut niveau, dans l'affirmation de son psychisme, correspond à l'expression universelle du besoin de Communisme !

Ulrike Meinhof constate avec justesse au milieu des années 1970 :

« Tout manque encore. Il s'avère que ce ne sont pas uniquement les moyens qui manquent, il se montre, et maintenant seulement, quel type genre d'individu on est.

C'est l'individu métropolitain qui est issu du processus de putréfaction et des contextes de vie mortels, faux, aliénés du système : l'usine, le bureau, l'école, l'université, et les groupes révisionnistes [faussant l'idéologie communiste].

Les effets de la division du travail entre vie professionnelle et vie privée, de la division entre travail manuel et travail intellectuel, les processus de travail hiérarchiquement organisés, toutes ces déformations psychiques de la société marchande, cette société métropolitaine passée au stade de putréfaction et de stagnation, apparaissent.

Mais c'est ce que nous sommes, c'est de là que nous venons.

Nous sommes l'engeance des procès d'anéantissement et de destruction de la société métropolitaine, de la guerre de tous contre tous, de la concurrence, du chacun contre chacun, du système où règne la loi de la peur, de la contrainte, du rendement, le carriérisme, la division du peuple en hommes et femmes, en jeunes et vieux, en étrangers et allemands, où règnent les luttes de prestiges.

Et c'est de là que nous venons, de l'isolement, de la maison individuelle de série, des cages à lapins, des cités en béton, des banlieues, des cellules de prisons,

des recoins des cellules de prisons, des asiles et sections spéciales.

C'est de là que nous venons, du lavage de cerveau par les médias de la consommation, du châtiment corporel, de l'idéologie de la non-violence, de la dépression, de la maladie, du déclassement, de l'humiliation et de l'insulte, de tous les exploités de l'impérialisme.

C'est de là que nous venons, de la prostitution de la bourgeoisie, de l'emprisonnement dans l'éducation bourgeoise et l'éducation prolétaire, jusqu'à ce que nous ayons compris la détresse de chacun de nous, comme la nécessité de nous libérer de l'impérialisme, comme étant la nécessité de mener la lutte anti-impérialiste.

Que cela dépend de nous si l'oppression se perpétue, si nous nous prolétarisons, si nous abandonnons la double vie et luttons.

Que la cause du peuple, des masses, des O.S. [ouvriers spécialisés], des lumpens, des prisonniers, des apprentis, des gens dans les asiles de nuit, des masses les plus basses dans notre pays et des mouvements de libération du tiers monde, est notre cause, autant que notre cause, la lutte armée anti-impérialiste, est leur cause.

Notre cause est la cause des masses et inversement, quand bien même celle-ci ne pourra devenir et ne deviendra réelle qu'au cours d'un processus prolongé de développement de la guerre populaire. »

La guerre populaire est le chemin inévitable de la libération des femmes, car il faut s'arracher aux conditions matérielles d'une part, en les transformant, mais également se transformer soi-même d'autre part.

Telle est l'affirmation du marxisme-léninisme-maoïsme sur la base des enseignements de la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne.

Seule la révolution permet de faire en sorte que cette transformation de soi-même puisse s'appuyer sur une société elle-même transformée, et inversement. Et dans ce processus, les femmes sont en première ligne, de par leur besoin de Communisme consistant en leur affranchissement de toutes les limitations que leur a imposé le patriarcat au début de la civilisation.

À rebours des solutions « individuelles » qui ne sont que le levier du capitalisme pour aspirer la rébellion des femmes, la révolution est le véritable support de l'affirmation personnelle des femmes. Par sa dialectique de la destruction et de la construction, elle répond aux attentes des femmes qui récupèrent leur présence sociale mise de côté il y a des milliers d'années.

Il va de soi que ce processus de libération des carcans est à la fois difficile et complexe, que son développement est inégal, en général et pour chaque femme. Cela renforce la nécessité de leur activité en tant que femme pour dénoncer ce qui est incorrect, cela les appelle à conquérir la position de combattantes, de dirigeantes.

En ce sens, la cause universelle de la classe ouvrière est la cause particulière des femmes, et inversement.

Tout autre chemin que celui de la révolution implique une trahison de l'affirmation des femmes, une altération de leur réalité psychique et physique.

Il est ainsi tout à fait flagrant que l'idéologie LGBTQ+ et les courants de pensée post-modernes en général nient la réalité des femmes, au profit d'une fiction identitaire-intellectuelle où tout relèverait d'un « choix », ce qui est une approche

étant le simple reflet du capitalisme se généralisant, se systématisant, atomisant les individus réduits au statut de simple consommateur.

La guerre populaire, au contraire, place la lutte des femmes dans son cadre adéquat : celui de la révolutionnarisation des esprits, des mentalités, des rapports sociaux, de la résolution de la contradiction villes-campagnes. Il permet aux femmes d'être la moitié du ciel à tous les niveaux, sur tous les plans, dans tous les domaines, et de dessiner l'avenir comme il se doit ! Tel est le chemin !

Le Parti ouvre la voie aux femmes pour pleinement se développer humainement en particulier et œuvrer à l'échelle de l'Histoire pour la transformation à la racine des êtres humains en général. C'est le point le plus développé à occuper historiquement en ce début de 21e siècle, sous le drapeau du marxisme-léninisme-maoïsme, alors que l'humanité va connaître des changements jamais vus jusque-là.

Une existence digne et réelle n'est possible que dans le combat pour la libération !

Les femmes sont la moitié du ciel et elles doivent le devenir !

Guerre populaire jusqu'au Communisme !

« En ce qui concerne la violence, nous partons d'un principe établi par le Président Mao Zedong : la violence est une loi universelle, sans aucune exception, je veux dire : la violence révolutionnaire ; c'est cette violence qui nous permet de résoudre les contradictions fondamentales, avec une armée, et à travers la guerre populaire. Pourquoi partons-nous de la thèse du Président Mao ?

Parce que nous croyons qu'avec lui, le marxisme s'est réaffirmé et a réussi à établir qu'il n'y a aucune exception. Marx, déjà, nous parlait de la violence accoucheuse de l'histoire, ce qui reste pleinement valable et grandiose. Lénine, à propos de la violence, nous parlait du panégyrique de la violence révolutionnaire, fait par Engels. Mais ce fut le Président Mao qui nous dit que c'est une loi universelle sans aucune exception. »

Gonzalo, Interview, 1988

18 octobre 1977 : Andreas Baader, Gudrun Ensslin, Jan-Carl Raspe

*PCF(mlm), Centre Marxiste-Léniniste-Maoïste
[Belgique], 18 octobre 2017*

Les révolutionnaires authentiques ne se suicident pas, ils luttent pour la vie, défendant l'évolution révolutionnaire de la société, le développement dialectique de la matière. Pleins de joie et gaité, ils portent un esprit combattant, la volonté de se soulever, la pensée révolutionnaire portant une critique systématique des aspects réactionnaires.

C'est également la raison pour laquelle Gonzalo, lorsqu'il a reconstitué le Parti Communiste du Pérou, a rejeté le principe de la grève de la faim. Le prolétariat ne se suicide pas ; il est l'avenir du monde !

Il n'y a jamais aucune raison pour une capitulation – la lutte continue jusqu'à la victoire !

Pour cette raison, nous voulons souligner ici la signification historique des meurtres d'Andreas Baader, Gudrun Ensslin et Jan-Carl Raspe, prisonniers politiques de la Fraction Armée Rouge, dans la nuit du 17 octobre 1977.

Ces meurtres forment un événement politique majeur dans le cadre de la lutte entre révolution et contre-révolution dans les métropoles impérialistes.

Ce fut un coup réactionnaire majeur contre le soulèvement apparu après la lutte anti-révissionniste qui a suivi les mouvements de l'année 1968 en France, en Italie, en Allemagne, aux États-Unis, pour reprendre la voie révolutionnaire, avec comme objectif de renverser la bourgeoisie.

La Fraction Armée Rouge a contribué d'une manière majeure à ce processus, plaçant l'identité révolutionnaire au centre de la lutte. Aucune acceptation de l'ordre impérialiste quotidien ne peut être faite par les communistes ; l'hostilité contre les valeurs du système capitaliste est un devoir.

Même si la Fraction Armée Rouge est allée trop loin dans cette question de l'identité et a basculé dans le subjectivisme, elle a compris le noyau de quelque

chose de réellement important lorsqu'elle a dit en 1972 que :

« La situation d'exploitation des masses dans les métropoles n'est plus couverte par seulement le concept de Marx de travailleur salarié, dont on tire la plus-value dans la production.

Le fait est que l'exploitation dans le domaine de la production a pris une forme jamais atteinte de charge physique, un degré jamais atteint de charge psychique, avec l'éparpillement plus avancé du travail s'est produite et développée une terrifiante augmentation de l'intensité du travail.

Le fait est qu'à partir de cela, la mise en place des huit heures de travail quotidiennes – le présumé pour l'augmentation de l'intensité du travail – le système s'est rendu maître de l'ensemble du temps libre des gens.

À leur exploitation physique dans l'entreprise s'est ajoutée l'exploitation de leurs sentiments et de leurs pensées, de leurs souhaits et de leurs utopies – au despotisme des capitalistes dans l'entreprise s'est ajouté le despotisme des capitalistes dans tous les domaines de la vie, par la consommation de masse et les médias de masse.

Avec la mise en place de la journée de huit heures, les 24 heures journalières de la domination du système sur les travailleurs a commencé sa marche victorieuse – avec l'établissement d'une capacité d'achats de masse et la « pointe des revenus », le système a commencé sa marche victorieuse sur les plans, les

besoins, les alternatives, la fantaisie, la spontanéité, bref : de tout l'être humain !

Le système a réussi à faire en sorte que dans les métropoles, les masses sont tellement plongées dans leur propre saleté, qu'elles semblent avoir dans une large mesure perdu le sentiment de leur situation comme exploitées et opprimées.

Cela, de telle manière qu'elles prennent en compte, acceptant cela tacitement, tout crime du système, pour la voiture, quelques fringues, une assurance-vie et un crédit immobilier, qu'elles ne peuvent pratiquement rien se représenter et souhaiter d'autre qu'une voiture, un voyage de vacances, une baignoire carrelée.

Il se conclut de cela cependant que le sujet révolutionnaire est quiconque se libère de ces encadrements et qui refuse de participer aux crimes du système.

Que quiconque trouve son identité dans la lutte de libération des peuples du tiers-monde, quiconque refuse de participer, quiconque ne participe plus, est un sujet révolutionnaire – un camarade. »

Cette vision est unilatérale et la Fraction Armée Rouge s'est orientée dans la direction du tiers-mondisme, au lieu de prendre celle d'une critique générale de la vie quotidienne capitaliste.

La RAF n'a pas compris, par exemple, la contradiction entre les villes et les campagnes, la signification écologique dans le rapport entre l'humanité et la nature, l'importance de la question animale.

Néanmoins, la raison de cela repose bien sûr dans la situation historique alors, comme aspect principal. Qui plus est, les dirigeants de la RAF ont été assassinés de manière vraiment rapide, n'ayant pas le temps de développer leurs réflexions sur l'impérialisme.

En fait, l'État ouest-allemand n'a rien fait d'autre que procéder à la liquidation physique des cadres et dirigeants révolutionnaires. La thèse du suicide était, accompagnée de ces meurtres, une opération de guerre psychologique, dans le but de nier l'identité politique des prisonniers de la RAF, de bloquer la formation d'une ligne révolutionnaire.

Une autre figure révolutionnaire très importante, Ulrike Meinhof, avait déjà été assassinée dans sa cellule le 9 mai 1976, avec l'État ouest-allemand parlant de suicide afin de masquer ses activités contre-révolutionnaires.

Les meurtres du 18 octobre 1977 ont suivi cette ligne de liquidation, dans une tradition qui est celle du national-socialisme contre les démocrates et les révolutionnaires.

Et il faut noter que la prisonnière de la RAF Irmgard Möller fut retrouvée cette nuit-là victime de coups de couteaux ; elle a toujours nié qu'elle ait essayé de se suicider.

Il y a aussi de nombreux faits mettant en exergue le caractère absurde de la thèse ouest-allemande : Andreas Baader a été tué par arme à feu depuis une distance de 30 à 40 centimètres, il n'y avait pas de traces de poudre sur les mains de Jan-Carl Raspe, il n'y avait pas d'empreintes sur les armes d'Andreas Baader et de Jan-Carl Raspe, etc.

Qui plus est, Andreas Baader, Gudrun Ensslin et Jan-Carl Raspe étaient soumis à ce moment-là à un isolement total dans la prison de Stammheim, à côté de la ville de Stuttgart, en Allemagne de l'Ouest.

Cette situation difficile suivait l'enlèvement, début septembre 1977, de Hanns Martin Schleyer, ancien sous-lieutenant SS et principal secrétaire du président pour l'intégration économique du « protectorat de Bohême-Moravie » dans l'Allemagne nazie, puis Président de la Confédération des employeurs allemands et de la Fédération des industries allemandes.

L'enlèvement lui-même fut suivi du détournement du vol 181 de la Lufthansa allant de Palma de Majorque à Francfort, par un groupe armé palestinien, le 13 octobre 1977, ce qui aboutit à un échec militaire ; Andreas Baader, Gudrun Ensslin et Jan-Carl Raspe sont censés s'être suicidés à la suite

de cela, malgré qu'ils aient été en isolement complet et placés sous une supervision complète.

Mais comme nous le disions, les révolutionnaires authentiques ne commettent pas de suicide. Ils luttent parce qu'ils savent que le Nouveau devient plus puissant, l'Ancien plus faible. C'est une loi de l'histoire, une loi de la matière elle-même dans son mouvement dialectique.

Et les prisonniers assassinés de la Fraction Armée Rouge menaient à ce moment une stratégie de défense au procès très agressive. C'est précisément ce qui était considéré comme le principal danger par l'État ouest-allemand.

Nous souhaitons préciser ici que cela ne signifie pas que nous approuvions le détournement totalement erroné d'un avion et la mort du pilote Jürgen Schumann. Une telle action n'a rien à voir avec une authentique politique prolétarienne ; c'est une expression d'une vision tiers-mondiste incorrecte, que nous avons déjà critiqué dans un document commun.

Et c'est également un argument contre la thèse contre-révolutionnaire du suicide : la Fraction Armée Rouge a toujours été très fière du soutien apporté par une unité armée palestinienne avec le détournement de l'avion, et cela jusqu'en 1998 ; la RAF comprenait cela comme une convergence de la lutte révolutionnaire mondiale.

En ce sens, même une défaite militaire n'aurait pas été une raison d'être considérée comme un coup significatif de la part d'Andreas Baader, Gudrun Ensslin et Jan-Carl Raspe.

Cela a été indéniablement une erreur subjectiviste ; la RAF a tenté de trouver à un autre niveau ce qui était à rechercher dans le cadre national, passant de l'internationalisme prolétarien au subjectivisme. Mais cette tendance au subjectivisme ne doit pas masquer sa contribution quant à la question de souligner l'identité révolutionnaire dans les métropoles impérialistes !

« Le parti doit être l'avant-garde de la classe ouvrière. Il doit en grouper les meilleurs éléments, incarner leur expérience, leur esprit révolutionnaire, leur dévouement illimité à la cause du prolétariat. Mais pour remplir son rôle, il doit être armé de la théorie révolutionnaire, connaître les lois du mouvement, les lois de la révolution.

Sinon, il n'est pas en état d'entraîner le prolétariat à sa suite et de diriger sa lutte. Il ne peut être un parti véritable s'il se borne à enregistrer ce que sent et pense la masse ouvrière et à suivre le mouvement spontané, routinier et indifférent à la politique ; s'il ne sait pas s'élever au-dessus des intérêts passagers du prolétariat et inculquer à la masse la conscience de classe.

Il doit marcher en tête de la classe ouvrière, voir plus loin que cette dernière, entraîner à sa suite le prolétariat et non se traîner à sa remorque comme les partis de la IIe internationale, qui font ainsi du prolétariat l'instrument de la bourgeoisie.

Seul un parti conscient de son rôle d'avant-garde et capable d'élever la masse prolétarienne à la conscience de classe est en état de détourner la classe ouvrière de la voie du trade-unionisme et de la transformer en une force politique indépendante. Le parti est le chef politique de la classe ouvrière. »

Staline

Le marxisme-léninisme-maoïsme est l'idéologie communiste de notre époque

Mao Zedong a affirmé dans les années 1960 que les 50-100 années à venir seraient celles d'un bouleversement comme l'humanité n'en a jamais connu. Cette position découlait de sa compréhension des contradictions propres à notre époque, des tendances en développement, des nécessités historiques.

Et aujourd'hui, au début des années 2020, l'humanité toute entière sait que plus rien ne peut être comme avant. Il y a le constat du rapport destructeur à la Nature, avec des contre-coups tel le COVID-19 et le dérèglement climatique, mais en général il est flagrant que le modèle de vie proposé par le capitalisme est à bout de souffle moralement et culturellement.

C'est la raison pour laquelle les gens sont tétanisés : ils sentent que le changement doit être complet, qu'il va falloir révolutionner les modes de vie, modifier les conceptions du monde, changer les rapports aux animaux, à la Nature en général, et bien entendu transformer l'ensemble des moyens de production et des manières de consommer.

Le défi est d'autant plus immense qu'il exige une réponse mondiale. En ce sens, nous affirmons que la position communiste est de parvenir à une révolution dans un pays donné, afin d'en faire l'exemple à tous les niveaux pour le reste de l'humanité.

La révolution consiste en la prise du pouvoir

« La tâche centrale et la forme suprême de la révolution, c'est la conquête du pouvoir par la lutte armée, c'est résoudre le problème par la guerre. Ce principe révolutionnaire du marxisme-léninisme est valable partout, en Chine comme dans les autres pays. »

(Mao Zedong, Problèmes de la guerre et de la stratégie, 1938)

La hausse du niveau de vie dans les pays capitalistes dans les années 1950-1960-1970, qui a d'ailleurs continué par la suite, a produit une généralisation

des comportements petits-bourgeois, avec également une généralisation de la petite propriété.

Le Parti Communiste Français, constitué en 1920, a alors basculé dans le révisionnisme dans les années 1950 en niant la nécessité de la prise du pouvoir par la violence révolutionnaire. Il a reconnu les institutions, il y a participé, il a combattu toutes les révoltes ouvrières ou contestataires comme en mai 1968, faisant de la CGT le bastion de l'aristocratie ouvrière.

Les racines de cet opportunisme remontent cependant à plus loin, à une compréhension opportuniste du principe du Front populaire, amenant le Parti Communiste Français à croire que la Démocratie populaire pourrait s'instaurer à partir du régime en place. C'était là une faillite idéologique aboutissant à la capitulation devant la « république », c'était un retour aux positions de Jean Jaurès, c'était rejeter le marxisme.

Le marxisme-léninisme-maoïsme est l'idéologie communiste de notre époque, car il est le prolongement de la ligne historique du communisme, il est l'expression concrète du rejet des thèses du « parlementarisme », de la « coexistence pacifique », de la « participation gouvernementale », du soutien aux institutions.

C'est la raison pour laquelle Maurice Thorez, dirigeant du Parti Communiste Français ayant mal orienté le Front populaire dans les années 1930, a soutenu par la suite le révisionnisme et a dénoncé Mao Zedong.

Les communistes chinois, dans l'éditorial du Quotidien du peuple du 27 février 1963 (D'où proviennent les divergences ? Réponse à Maurice Thorez et d'autres camarades), ont rejeté les prétentions de Maurice Thorez et des révisionnistes du Parti Communiste Français, et ils ont eu raison.

Les années référence : 1948-1952 et 1966-1976

« Il est faux d'affirmer qu'il n'existe pas de contradictions dans la société socialiste

; cela va à rencontre du marxisme-léninisme et est en désaccord avec la dialectique. Comment pourrait-il ne pas y avoir de contradictions ?

Il y en aura toujours, dans mille ans, dix mille ans, voire cent millions d'années. La terre serait-elle détruite et le soleil se serait-il éteint qu'il en existerait encore dans l'univers.

Chaque chose est en contradiction, lutte et changement.

C'est cela le point de vue marxiste-léniniste. »

(Éditorial du Quotidien du peuple : Une Grande Révolution qui touche l'homme dans ce qu'il a de plus profond, 2 juin 1966)

La Grande Révolution Culturelle Proletarienne lancée en 1966 en Chine populaire a permis un approfondissement formidable de l'idéologie communiste ; elle a permis un élan systématisant son approche, améliorant la saisie de la réalité et sa transformation.

Elle a été la preuve théorique et pratique que la révolution ne progresse pas mécaniquement, qu'elle ne consiste pas en un changement formel des rapports sociaux et des orientations de l'humanité sur le plan des idées. Elle exige une transformation active de l'humanité afin qu'elle acquière une réelle conception matérialiste dialectique du monde.

C'est le sens de la généralisation, lors de la Grande Révolution Culturelle Proletarienne, du point de vue que « rien n'est indivisible », que « un devient deux », que le marxisme est telle « une théorie des deux points », que l'Histoire progresse en spirale, que l'univers est tel un oignon avec différentes couches entremêlées.

En ce sens, il apparaît que les révolution socialistes qui ont eu lieu dans le passé n'ont atteint leur maturité que tardivement et que c'est là la principale référence à avoir. La révolution d'octobre 1917 ouvre une nouvelle époque, avec la construction du socialisme en URSS, mais ce n'est que dans les

années 1948-1952 que le matérialisme dialectique est véritablement déployé et qu'il est généralisé à tous les aspects scientifiques et culturels.

Pareillement, si la Chine populaire ouvre son parcours en 1949, ce n'est qu'avec le début de la Grande Révolution Culturelle Proletarienne en 1966, et ce jusqu'en 1976, que le matérialisme dialectique est généralisé pour toutes les questions.

C'est pourquoi les années de référence doivent être 1948-1952 pour l'URSS et 1966-1976 pour la Chine populaire, ces deux périodes formant l'aboutissement le plus développé de l'expérience communiste.

Le marxisme-léninisme-maoïsme, idéologie communiste de notre époque

« Qu'est-ce que le maoïsme ?

Le maoïsme représente l'élévation du marxisme-léninisme à une troisième, nouvelle et supérieure étape dans la lutte pour la direction proletarienne de la révolution démocratique, le développement de la construction du socialisme et la continuation de la révolution sous la dictature du proletariat, comme révolution proletarienne (...).

C'est avec la guerre populaire que nous avons compris plus profondément ce qu'implique le maoïsme et que nous avons pris l'engagement solennel de : « *Arborer, défendre et appliquer le marxisme-léninisme-maoïsme, principalement le maoïsme !* » et de lutter infatigablement pour contribuer à le mettre aux commandes, afin qu'il soit le guide de la révolution mondiale, unique et rouge drapeau immarcescible qui garantit le triomphe du proletariat, des nations opprimées et des peuples du monde en leur inexorable marche combattante de légions d'acier en marche vers le Communisme doré et à tout jamais resplendissant. »

(Parti Communiste du Pérou : Sur le marxisme-léninisme-maoïsme, 1988)

À partir de 1980, le Parti Communiste du Pérou devient la brigade de choc de la révolution mondiale en déclenchant la guerre populaire. Le PCP a alors compris le marxisme-léninisme-maoïsme, son dirigeant Gonzalo en a présenté les thèses fondamentales.

Ce faisant, il a souligné que dans chaque pays il fallait forger une Direction révolutionnaire, qui s'appuie sur une juste compréhension du parcours historique, sur une pratique révolutionnaire portant le nouveau contre l'ancien.

Le marxisme-léninisme-maoïsme n'est pas une théorie qu'on peut « adopter » ; il est un aboutissement idéologique qu'on retrouve lorsqu'on s'engage de manière véritablement révolutionnaire dans les luttes de classe.

Il existe ainsi plusieurs versions erronées du marxisme-léninisme-maoïsme, qui le réduisent à quelques formules pratiques, quelques concepts cosmopolites, quelques idées sur tel ou tel aspect. C'est là une expression de faiblesse idéologique et de soumission à la contre-révolution, qui a intérêt à proposer une version déformée de l'idéologie communiste pour désorienter et disperser.

Le marxisme-léninisme-maoïsme n'est ni un assemblage artificiel du marxisme, du léninisme et du maoïsme, ni un maoïsme qui rejeterait le marxisme et le léninisme. Le marxisme-léninisme-maoïsme est le marxisme de notre époque ; après l'étape léniniste, il y a l'étape maoïste.

Il s'agit d'un approfondissement du marxisme. C'est le même matérialisme dialectique, passé par des stades idéologiques marquant une progression qualitative. On ne peut pas être communiste aujourd'hui sans être à la hauteur de cette avancée historique !

L'idéologie doit être au poste de commandement

« La "théorie" de la spontanéité est la théorie de l'opportunisme. Elle s'incline devant la spontanéité du mouvement ouvrier, nie en somme le rôle dirigeant de

l'avant-garde, du parti de la classe ouvrière.

Cette théorie est en contradiction avec le caractère révolutionnaire du mouvement ouvrier.

En effet, elle déclare que la lutte ne doit pas être dirigée contre les bases du capitalisme, que le mouvement doit suivre exclusivement la ligne des revendications « possibles », « admissibles » pour le capitalisme.

Elle est en somme pour la « ligne de moindre résistance » elle représente l'idéologie du trade-unionisme.

Elle n'admet pas que l'on donne au mouvement spontané un caractère conscient, méthodique ; elle ne veut pas que le parti marche à la tête de la classe ouvrière, qu'il élève la conscience des masses, qu'il mène le mouvement à sa suite.

Elle estime que les éléments conscients du mouvement ne doivent pas empêcher ce dernier de suivre sa voie et que le parti doit s'adapter au mouvement spontané et se traîner à sa remorque.

Elle est la théorie de la sous-estimation du rôle de l'élément conscient dans le mouvement, l'idéologie des « suiveurs », la base logique de tout opportunisme. »

(Staline : Des principes du léninisme, 1924)

Le marxisme-léninisme-maoïsme n'est pas une méthode, il ne fournit pas des recettes : il est une vision du monde et par conséquent il doit être une réalité pour tous les aspects de la vie.

Le grand ennemi de l'idéologie communiste est par conséquent, en plus du révisionnisme qui est une trahison, les conceptions spontanéistes. Le spontanéisme prétend que le cours de choses

mènerait de lui-même au changement, à la transformation ; il nie la nécessité de la synthèse idéologique et de sa primauté dans les décisions, les orientations.

Le spontanéisme est l'expression d'une petite-bourgeoisie qui conteste l'ordre bourgeois mais ne peut pas porter une rupture prolongée et systématique, allant jusqu'au bout. Le spontanéisme aboutit de ce fait à ce que les masses manipulées sur le plan des idées suivent les petits-bourgeois cherchant à s'insérer dans l'ordre bourgeois.

Il est bien connu d'ailleurs qu'il a existé, dans les pays impérialistes, dans les années 1960 (et même encore aujourd'hui), des petits-bourgeois usurpant le marxisme-léninisme-maoïsme et le réduisant à un spontanéisme mêlant volontarisme et opportunisme.

C'est là un détournement du principe maoïste de la ligne de masses, de la mobilisation de masses : l'aspect idéologique est gommé, la direction du Parti est effacée, le rôle principal de la conscience est nié.

La ligne prolétarienne est au contraire que l'idéologie communiste, le marxisme-léninisme-maoïsme, doit être au poste de commandement !

Le marxisme-léninisme-maoïsme au niveau international

De nombreuses organisations ont assumé l'idéologie marxiste-léniniste-maoïste à la suite du Parti Communiste du Pérou, sans forcément accepter les thèses de celui-ci quant au maoïsme. On peut même dire qu'il existe aujourd'hui pratiquement autant de définitions du marxisme-léninisme-maoïsme que d'organisations, même si les fondements généraux sont les mêmes.

Mais cette situation est un simple détour, produit par le détour au Pérou à la suite de l'arrestation du dirigeant du Parti Communiste du Pérou, Gonzalo, en 1992. La ligne noire au sein du Parti Communiste du Pérou a alors donné naissance à une Ligne Opportuniste de Gauche, prétendant poursuivre la guerre populaire à travers le soutien aux institutions, une campagne pour l'amnistie, etc. Il y a eu également une Ligne Opportuniste de Droite, pratiquant un réformisme armé.

Nous avons échappé à la désorientation produite alors grâce au fait que nous avons compris le sens des expériences allemande et italienne des années 1970-1990, avec l'affirmation d'un antagonisme complet au régime, de la nécessité de l'affrontement.

Qui comprend que la question du pouvoir est principale parvient toujours à se dégager de l'opportunisme – et cette question concerne tous les aspects : militaire, politique, culturel, éducatif, artistique, scientifique, social, naturel.

Et la compréhension réelle de cette question exige la conception matérialiste dialectique du monde, qui est une forteresse dont il faut maintenir les fondations ; comme l'a souligné Staline, les meilleures forteresses se prennent de l'intérieur.

Nous nous devons ainsi de critiquer deux conceptions fondamentalement erronées du marxisme-léninisme-maoïsme qui sont mises en avant en ce moment au niveau international. La première est syndicaliste-opportuniste, la seconde est de type dogmatique-cosmopolite.

Certains en effet cherchent à réduire le marxisme-léninisme-maoïsme à une pratique syndicaliste, la guerre populaire servant de mythe mobilisateur (on parle ici notamment du Parti Communiste Maoïste d'Italie, du Parti Communiste Révolutionnaire du Canada, de l'Union Ouvrière Communiste Marxiste-Léniniste-Maoïste de Colombie).

L'idéologie sert ici seulement d'accompagnement à une démarche ultra-revendicative ; on est ici à rebours des enseignements de la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne. Il n'est pas étonnant pour cette raison que cette tendance ait entièrement accompagné la capitulation de la guerre populaire au Népal au début des années 2000.

D'autres basculent dans l'erreur inverse, consistant à placer l'idéologie au poste de commandement, mais en transformant celle-ci en un dogmatisme cosmopolite, appelé « marxisme-léninisme-maoïsme principalement maoïsme ».

C'est un masque : en réalité l'idéologie ici mise en avant est le marxisme-léninisme-maoïsme pensée Gonzalo, arrachée à sa réalité péruvienne et transposée de manière cosmopolite à l'international,

dans une démarche unilatérale fondé sur la négation du principe de Pensée guide.

Cette négation est d'autant plus erronée qu'elle est masquée, une chose intolérable ; c'est une révision des enseignements de Gonzalo et du Parti Communiste du Pérou, en plus d'être un cosmopolitisme.

Gonzalo a toujours souligné que dans chaque pays le marxisme-léninisme-maoïsme devait s'incarner dans un grand dirigeant, qui synthétise le parcours historique de la lutte des classes et porte l'antagonisme, réalisant le marxisme-léninisme-maoïsme, idéologie internationale, de manière concrète dans un cadre national.

Et il n'est guère étonnant que cela ait eu comme aboutissement, lors de l'irruption de la crise du COVID-19, que cette tendance ait expliqué de manière cosmopolite qu'il n'y avait pas de « crise corona », que tout était de la poudre aux yeux employée par la bourgeoisie pour masquer une crise commencée en 2008, etc.

Cette incompréhension de l'irruption concrète de la crise, sur le plan pratique, témoigne de la faillite de cette tendance dogmatique-cosmopolite (avec notamment le Parti Communiste du Brésil – Fraction Rouge, le Parti Communiste de Colombie – Fraction Rouge, le Comité Drapeau Rouge – Allemagne).

À rebours de ces tendances syndicaliste-opportuniste et dogmatique-cosmopolite, nous affirmons que l'irruption de la crise du COVID-19 correspond à l'affirmation de la seconde crise générale du capitalisme, que l'idéologie marxiste-léniniste-

maoïste doit en comprendre tous les aspects et fournir les réponses à la crise, à tous les niveaux.

C'est le sens de la révolution mondiale que d'être un bouleversement à tous les niveaux, dans tous les domaines ; la guerre populaire est la systématisation des réponses communistes à tous les niveaux, dans tous les domaines.

Le marxisme-léninisme-maoïsme est l'idéologie communiste de notre époque et rien ne peut aboutir sans lui, rien ne peut se construire sans lui, rien ne peut atteindre la dimension adéquate sans lui : c'est le sens du mot d'ordre Guerre populaire jusqu'au Communisme !

Le marxisme-léninisme-maoïsme est l'idéologie que doivent porter les communistes, qu'ils doivent vivre ; c'est le sens du mot d'ordre Arborer, défendre et appliquer, principalement appliquer le marxisme-léninisme-maoïsme !

En ce sens, nous disons :

Le Parti est la forteresse de l'idéologie communiste et l'état-major de la révolution !

La révolution est le renversement du vieil État par l'armée démocratique populaire dans la révolution démocratique-populaire, par l'armée rouge dans la révolution socialiste !

Le Front se construit selon les conditions et situations historiques afin d'unir le maximum de forces autour de la classe ouvrière, pour les étapes démocratique-populaire et socialiste !

Vive le marxisme-léninisme-maoïsme, l'idéologie communiste de notre époque !

« Pour faire la révolution, il faut qu'il y ait un parti révolutionnaire.

Sans un parti révolutionnaire, sans un parti fondé sur la théorie révolutionnaire marxiste-léniniste et le style révolutionnaire marxiste-léniniste, il est impossible de conduire la classe ouvrière et les grandes masses populaires à la victoire dans leur lutte contre l'impérialisme et ses valets. »

Mao Zedong

La cause animale, un besoin de Communisme, une aire de l'antagonisme

Nous voulons ici parler de la cause animale, en tant que question relevant, selon nous, du Communisme. C'est là une démarche sous-jacente à notre identité politique depuis plus d'une décennie déjà, car nous sommes un courant politique portant une grande attention à la question de la vie quotidienne.

Tout au long des années 1980-1990, le véganisme est apparu dans une partie de la scène punk anglaise et américaine, ainsi que dans le mouvement autonome et les squats en Allemagne, en Autriche, aux Pays-Bas, en Suède, etc.

Il s'agit là de révoltes sociales authentiques au cœur des métropoles impérialistes. Il ne s'agit pas de phénomènes marginaux, se déroulant de manière séparée de la société. Il s'agit là de mouvements nés au cœur de l'antagonisme tel qu'il est possible dans les métropoles impérialistes.

Le poids croissant de la subjectivité dans les métropoles impérialistes implique l'affirmation consciente d'une rupture et celle-ci est totale dans sa définition même. Sinon, elle n'existe pas. Il ne peut pas en être autrement.

La RAF a bien formulé en 1982 la mentalité de ceux et celles choisissant, et ce forcément en pleine conscience, la rupture, déterminant leur identité dans la confrontation, nécessairement entière :

« L'opposition fondamentale en a plus que jamais terminé avec ce système. Elle est froide, sans illusions, inatteignable par l'État (...). Ce n'est qu'au-delà de la fin du système qu'une perspective de vie est concevable.

L'impérialisme ne dispose plus d'aucune perspective positive, productive ; il n'est plus que destruction. C'est le noyau de l'expérience à la racine de la nouvelle militance dans tous les domaines de la vie.

Une expérience matérielle avec les fondements de la vie économique, dans la course aux armements et les plans de guerre atomique, dans les conditions de vie naturelle et sociale...

Et dans la personne elle-même, sous la forme concrète de l'aliénation et de l'écrasement par la déformation massive et la mise à mort de la richesse individuelle de la pensée, du ressenti, de la structure de la personnalité. »

Le ressenti par rapport aux animaux s'appuie sur l'affirmation de la dignité du réel. Pour cette raison, il y a convergence dans les identités et les démarches de ceux et celles entendant vivre en rompant avec les valeurs dominantes. C'est le principe de lutter ensemble.

Il a toujours été clair pour nous que les affirmations de la cause animale, telles que posées par l'Animal Liberation Front, l'Animal Rights Militia et toutes les structures clandestines et offensives du même type, relèvent de la bataille pour la libération. Il s'agit d'une composante de la révolte générale contre le système dominant et ses valeurs.

Le véganisme : une contradiction au sein du peuple

Nous n'avons jamais fait du véganisme un critère d'appartenance à notre organisation. Nous avons considéré que ce serait là une erreur. Nous avons abordé le thème de manière culturelle, pourtant nous n'en avons jamais fait un critère discriminant.

Dans nos rangs, le véganisme apparaît toutefois depuis bien longtemps comme une sorte de norme, qui ne saurait être imposée, mais à laquelle on a vite fait d'appartenir. Nous avons ici appliqué la même approche que dans le mouvement autonome allemand des années 1990 : le véganisme ne peut pas être exigé, mais il est interdit de le critiquer.

Nous avons considéré que c'était là la meilleure option, car le véganisme est ce qu'on appelle une « contradiction au sein du peuple ». La notion est de Mao Zedong et désigne ce dont le peuple doit débattre, car en son sein il y a des opinions divergentes, exigeant rencontres, échanges, apprentissages, choix.

C'est le peuple lui-même qui doit faire l'expérience du véganisme, en débattre, se l'assimiler, se l'approprier concrètement, l'appliquer. Si le véganisme est une démarche historiquement correcte, alors le peuple l'assumera. C'est le peuple qui fait l'histoire. Tout est une question de déclics et ceux-ci ne peuvent pas s'imposer.

Cela ne veut nullement dire que le peuple peut lui-même formuler le véganisme. Cela serait croire en la spontanéité. Cela amène d'ailleurs des gens à se décourager et à penser que puisque le peuple ne peut pas, de lui-même, affirmer de manière formelle le véganisme comme démarche systématique, alors cela lui est extérieur, pour toujours. C'est là incorrect, car les idées ne peuvent être synthétisées que par le Parti. C'est la base du Socialisme : les idées viennent de l'extérieur de la classe, elles sont synthétisées par l'avant-garde.

Toute la difficulté est ici de combiner une affirmation avec ce qui doit être aussi seulement une proposition, à éventuellement accepter. Il faut à la fois être démocratique – car le peuple décide – et présenter les choses de manière suffisamment avancée pour présenter l'alternative.

C'est une contradiction et en ce sens c'est un moteur pour avancer. En tant qu'avant-garde, nous avons donc saisi la question du véganisme depuis bien longtemps, bien avant que cela n'émerge dans la société comme phénomène de masse.

Nous avons été à la hauteur de nos ambitions et de nos exigences politiques. Personne ne peut ici nier notre caractère avant-gardiste.

Le Communisme pour tout le monde

Nous avons ainsi laissé l'option ouverte concernant le véganisme, même si nous considérons que tendanciellement, il y a deux raisons pour laquelle c'est une démarche ayant une pertinence

substantielle. La première, c'est que comme l'a formulé Mao Zedong :

« Ou bien il y aura le Communisme pour tout le monde, ou bien pour personne. »

Partant de là, nous voyons mal pourquoi les animaux échapperaient au mouvement général de la matière éternelle allant au Communisme. Tout va au Communisme, c'est la base du matérialisme dialectique.

La matière évolue et étant inépuisable, elle s'appuie sur elle-même pour devenir plus complexe. Procédant par sauts, par synthèses, elle développe des formes plus approfondies, plus développées.

L'histoire de la matière vivante le montre bien. Rien n'est statique, la vie devient davantage complexe, avec plus de sensibilité, plus d'intelligence, plus d'actions et d'interactions, développant des liens plus avancés avec son environnement. Cela est vrai en général, avec la matière vivante comme force matérielle générale, comme en particulier, pour chaque être vivant.

Le processus ne s'arrête jamais.

L'exploitation de l'Homme par l'Homme a été une nécessité historique pour développer les forces productives. Cela a été un moyen temporaire. Cela s'efface devant la société communiste.

Lorsque le grand savant soviétique Vladimir Vernadsky parle dans les années 1920-1940 de la planète comme Biosphère, ainsi que de l'autotrophie de l'humanité – c'est-à-dire d'une existence humaine sans exploitation de la matière vivante – il parle clairement du Communisme comme tendance planétaire.

En ce sens, la matière vivante n'aura logiquement plus, à terme, le besoin de s'utiliser elle-même. À un certain degré de développement, la suppression d'êtres vivants par d'autres êtres vivants, afin de pouvoir exister, sera dépassé. C'est d'ailleurs le seul justificatif qui puisse y avoir au véganisme comme manière universelle d'exister à l'avenir.

La seconde raison, c'est que s'opposant aux guerres de conquête, l'affirmation du Socialisme s'allie forcément au refus de faire du mal à des êtres

vivants. Le pacifisme et le végétarisme étaient des courants de pensées présents, dès le départ, dans le mouvement ouvrier.

Pour formuler la chose concrètement, nous voyons mal comment une révolution pourrait amener la socialisation des abattoirs. Il le faudra bien, mais pour s'en débarrasser, parce que personne ne voudra à terme y travailler. Il n'y a rien d'épanouissant à assassiner en série, c'est tout simplement indigne, psychologiquement insoutenable.

Nous ne voulons toutefois pas cantonner la cause animale dans un refus du meurtre. Cela serait unilatéral. Nous nous opposons à ce que dit l'Union Communiste (trotskyste), connue sous le nom de Lutte Ouvrière, dans son exposé « Cause animale, véganisme et antispécisme », publié dans son organe théorique Lutte de Classe de juillet-août 2019.

Il y est dit :

« Si la cause animale est de plus en plus prise en considération, cela tient d'abord à l'écœurement et à la révolte devant les conditions ignobles d'élevage, de transport et d'abattage des animaux destinés à l'alimentation humaine, et nous ne pouvons que partager cette indignation. »

Notre considération est tout à fait différente : nous pensons que la cause animale exprime un besoin de Communisme.

La réaffirmation du caractère sensible de l'humanité

Pour le matérialisme dialectique, l'être humain est un animal, qui a développé des facultés particulières, mais qui reste de la matière vivante parmi l'ensemble de la matière vivante. Comme le grand matérialiste Spinoza l'a parfaitement formulé, l'humanité n'est pas « un empire dans un empire ».

L'humanité, en émergeant historiquement et en éveillant sa prise de conscience d'elle-même, a fait un fétiche de sa propre apparition matérielle. Cela a produit l'anthropocentrisme. Celui-ci s'est systématisé notamment avec les religions.

Le mode de production capitaliste approfondit cette démarche, en séparant radicalement les villes et les campagnes. Cela a encore davantage éloigné l'humanité de la nature et donc l'humanité d'elle-même, puisque l'être humain est un animal et relève donc de la nature.

Le mode de production capitaliste a ainsi déformé l'humanité pour s'affirmer. Il l'a radicalement séparé des autres animaux, de la végétation, de l'océan, des montagnes, des collines, etc. L'être humain vivant dans le mode de production capitaliste est pétrifié dans l'urbanisation.

Le Socialisme est le renversement de cette pétrification, par le dépassement du mode de production capitaliste. Ce n'est pas un retour en arrière, mais un saut consistant en la réaffirmation du caractère sensible de l'humanité, de sa nature matérielle, en tant que matière vivante. Karl Marx, dans ses Manuscrits de 1844, explique ainsi que :

« Le communisme, comme abolition positive de la propriété privée – celle-ci étant aliénation de soi humaine – et, par conséquent, comme appropriation réelle de l'essence humaine par et pour l'être humain, donc comme retour complet, conscient et à l'intérieur de toute la richesse du développement antérieur, de l'être humain pour soi en tant qu'être humain social, c'est-à-dire comme être humain qui est humain.

Ce communisme est comme naturalisme achevé = humanisme, et en tant qu'humanisme achevé = naturalisme.

Il est la véritable dissolution du conflit de l'être humain avec la nature et avec l'être humain, la véritable dissolution de la dispute entre l'existence et l'essence, entre l'objectivation et l'auto-affirmation, entre la liberté et la nécessité, entre l'individu et le genre.

C'est l'énigme résolue de l'histoire et elle sait qu'elle en est sa solution. »

Nous pensons que reconnaître les animaux, c'est pour l'humanité se reconnaître elle-même, admettre sa propre sensibilité, son propre caractère entièrement matériel. C'est la grande récupération de ce qui a été déformé par le mode de production capitaliste, mais avec comme perspective l'avenir collectivisé.

L'animalité, un besoin de communisme

L'être humain est lui-même un animal. Son parcours historique sur la planète l'a amené à connaître un développement social avancé. La cause animale n'a donc de sens que si on la considère de manière juste, c'est-à-dire en considérant cette question en posant l'être humain lui-même comme un animal.

Pour nous, poser la question de l'animalité ce n'est pas seulement poser la question du rapport de l'être humain à l'animal, mais aussi celle de l'être humain à lui-même, comme animal.

Pour nous, disciples de l'enseignement de Karl Marx, il y a un besoin toujours plus universel de se rapprocher des animaux, de la nature.

Cela est sous-jacent à la séparation qu'a réalisé le mode de production capitaliste entre les villes et les campagnes. Le Socialisme vient dépasser cette situation historique. La cause animale et l'écologie sont des phénomènes parallèles correspondant à l'exigence de ce dépassement. Il s'agit d'une expression du besoin de Communisme.

L'humanité cherche dialectiquement à revenir à elle-même, mais en s'étant développée et donc, en même temps, dialectiquement, transformée. Elle porte en elle le besoin de revenir à sa propre nature, qui en même temps est nouvelle, sociale, et se pose comme réalité communiste.

Les deux obstacles au Communisme

L'affirmation de l'animalité humaine a toujours dû faire face à la religion. Cette dernière a cependant un double caractère particulièrement marqué, puisqu'elle est à la fois le rejet de l'animalité et en même temps son affirmation totalement déformée. De par son appel à aller au Paradis, la religion s'appuie sur des dynamiques du communisme primitif. Elle est un opium du peuple.

Il en va différemment de deux obstacles actuels au Communisme.

Tous les courants philosophiques idéalistes – fascistes, ainsi que bourgeois – modernistes contemporains, s'acharnent à nier la nature humaine comme animale-sociale et encore plus le fait qu'elle s'affirme justement dans la bataille pour la libération prolétarienne.

C'est un point très important. Le fascisme affirme que l'être humain est avant tout une brute, répondant à un besoin vitaliste de dominer ; l'idéologie libérale prétend que l'émancipation individuelle est par définition la négation de l'animalité humaine et de la nature.

1. Nous pensons ici que le fascisme italien et que le national-socialisme allemand ont justement triomphé en raison de cette sous-estimation fondamentale de cet aspect de la révolution socialiste qu'est l'appropriation de l'humanité par elle-même.

La démagogie des idéologies fascistes s'est appuyée sur le rejet de la « grande ville ». L'idéalisme fasciste prétend régénérer l'être humain, organiser une révolte contre la machine, contre le monde moderne. Sa démagogie vise à enlever le sol revenant au Communisme et faisant sa force historique.

2. L'idéologie libérale du capitalisme avancé prône des solutions ultra-individualistes comme émancipation censée être authentique, au nom du rejet complet de l'universel, de l'affirmation unilatérale du particulier. Le mode de production capitaliste a besoin de consommateurs ayant chacun leur « identité » propre.

Ces deux obstacles sont des ennemis de l'affirmation de l'être humain comme animal social.

La cause animale et son affirmation positive

Il va de soi que la condition animale au 21e siècle, totalement ignoble, révolue une partie significative des masses. Ce n'est pas pour rien que le mode de production capitaliste cache les abattoirs et les laboratoires pratiquant l'expérimentation sur les animaux.

Mais c'est la petite-bourgeoisie seulement qui réduit la cause animale à cet aspect, car elle espère freiner

le capitalisme et c'est là pour elle un vecteur pour essayer de le faire.

L'aspect principal de la cause animale, sa substance même, est en réalité un rapport positif aux animaux.

Les démarches associatives comme celle de l'association L214 ne sont que des expressions petites-bourgeoises de panique devant le triomphe général du mode de production capitaliste, devant ses immenses capacités d'accumulation.

Cela se lit de manière nette dans les postures morbides, les discours culpabilisateurs résolument sinistres, l'absence de toute perspective utopique, le rejet de toute lecture de classe, l'acceptation de la domination totale et pour toujours du capitalisme, etc.

Nous ne parlons pas ici de la base des sympathisants de mouvements comme la ZAD ou l'association L214, car leur moteur est souvent une volonté de vivre différemment, dans le sens d'un besoin de Communisme. Mais cela est détourné par la petite-bourgeoisie.

Le moteur de la cause animale, c'est la sensibilité et l'universalité de cette sensibilité. C'est une affirmation matérielle, qui par conséquent doit assumer une démarche matérialiste. La cause animale, c'est celle de la matière vivante en générale et de son besoin de Communisme.

La cause animale et la dignité du réel

Nous avons cité le document de l'Union Communiste (trotskyste), connue sous le nom de Lutte Ouvrière, sur la cause animale, car c'est selon nous un signe que la question est désormais posée ouvertement, qu'une certaine maturité a été atteinte par la société. C'est pourquoi nous l'abordons désormais de manière si ouverte. Nous considérons qu'il fallait qu'un cap soit passé.

Peut-être cela a-t-il été une erreur, car nous connaissons la question de manière concrète depuis plus d'une décennie, cependant le matérialisme historique explique qu'il y a un temps pour tout.

Et justement, de manière dialectique, le futur a aussi ses exigences aujourd'hui. Si l'on admet que demain il faudra aborder de manière différente la question

animale, alors il faut le faire tout de suite, sinon c'est nier l'avenir.

On ne peut pas aborder la question animale et nier la dignité du réel. On ne peut pas dire : la souffrance s'arrêtera demain, tout en acceptant la souffrance d'aujourd'hui. On ne peut pas dire : demain les gens ne mangeront plus de viande et continuer soi-même à le faire.

L'identité révolutionnaire s'affirme précisément dans la contradiction entre aujourd'hui et demain. La dignité du réel, c'est l'affirmation du besoin de Communisme !

L'Union Communiste (trotskyste), connue sous le nom de Lutte Ouvrière, a donc tort d'affirmer dans son document qu'on ne sait pas à quoi ressemblera le rapport aux animaux demain :

« Comment les hommes d'une société communiste organiseront-ils la production de nourriture ? Continueront-ils à produire et à manger de la viande ? Se contenteront-ils de produits végétaux, abandonneront-ils même complètement l'agriculture et l'élevage et choisiront-ils de se nourrir de produits synthétiques ? Nous ne savons pas comment évolueront les rapports entre humains et animaux sous le communisme. La seule chose que nous pouvons affirmer avec certitude est que ce sera complètement différent d'aujourd'hui, et que nous sommes totalement incapables d'imaginer ce que ça pourra être ! »

Dire que tout va changer, mais refuser de changer soi-même dès aujourd'hui, ne tient pas une seule seconde. L'Union Communiste (trotskyste), connue sous le nom de Lutte Ouvrière, expose ici son incapacité à porter le Communisme humainement, tant subjectivement que matériellement.

Le Communisme n'est pas une société idéale se réalisant mécaniquement dans un horizon messianique. Il se formule dès à présent comme exigence historique devant se réaliser.

Le matérialisme dialectique permet justement la compréhension de la réalité et de ses exigences. En

l'occurrence, la contradiction villes-campagnes – comprise dans le sens de Marx, Engels, Lénine, Staline et Mao Zedong – permet bien de voir que la guerre à la nature cessera inéluctablement.

L'être humain reprendra sa place dans le mouvement général de la matière vivante, dépassant la situation de développement inégal qui l'a caractérisé. D'ailleurs, à l'échelle planétaire, l'humanité n'aura eu une évolution particulière que pendant une période extrêmement courte. La classe ouvrière est en ce sens bien la classe la plus révolutionnaire de l'Histoire : elle va amener l'humanité à un nouveau rapport avec l'ensemble de la planète elle-même. L'ennemi à vaincre est, pour cette raison même, d'une ampleur inégalée.

Consommation aliénée et production aliénante

La question du véganisme se relie à celle de la vie quotidienne dans une société particulièrement développée, particulièrement organisée, particulièrement encadrante. La société, caractérisée par le 24 heures sur 24 de la domination du capitalisme, forme un obstacle énorme à la prise de la conscience de la réalité, mais également au fait d'en arriver à une action concrète.

Le poids croissant de la subjectivité dans la métropole impérialiste s'explique par le fait qu'il ne suffit pas de comprendre le capitalisme pour arriver à la rupture : il faut la choisir, la porter humainement.

Beaucoup de gens voient et fuient. Beaucoup de gens choisissent de ne pas voir.

C'est pratiquement une contre-révolution préventive, au moyen du temps brûlé pour des choses secondaires voire inutiles, de l'esprit accaparé par autre chose, de l'énergie psychique investie sur des fétiches ou bien au contraire totalement éparpillée, etc.

Avec la consommation capitaliste, il y a toujours quelque chose à faire, y compris pour perdre son temps.

À cela s'ajoute le noyau dur de l'exploitation capitaliste, qui brise les esprits et les corps, qui épuise mentalement, qui aliène. Karl Marx nous dit dans *Le capital* :

« L'analyse de la plus-value relative nous a conduit à ce résultat : dans le système capitaliste toutes les méthodes pour multiplier les puissances du travail collectif s'exécutent aux dépens du travailleur individuel ; tous les moyens pour développer la production se transforment en moyens de dominer et d'exploiter le producteur : ils font de lui un homme tronqué, fragmentaire, ou l'appendice d'une machine ; ils lui opposent comme autant de pouvoirs hostiles les puissances scientifiques de la production, ils substituent au travail attrayant le travail forcé ; ils rendent les conditions dans lesquelles le travail se fait de plus en plus anormales et soumettent l'ouvrier durant son service à un despotisme aussi illimité que mesquin (...).

Il en résulte que, quel que soit le taux des salaires, haut ou bas, la condition du travailleur doit empirer à mesure que le capital s'accumule.

Enfin la loi, qui toujours équilibre le progrès de l'accumulation et celui de la surpopulation relative, rive le travailleur au capital plus solidement que les coins de Vulcain ne rivaient Prométhée à son rocher.

C'est cette loi qui établit une corrélation fatale entre l'accumulation du capital et l'accumulation de la misère, de telle sorte qu'accumulation de richesse à un pôle, c'est égale accumulation de pauvreté, de souffrance, d'ignorance, d'abrutissement, de dégradation morale, d'esclavage, au pôle opposé, du côté de la classe qui produit le capital même. »

On est ainsi pris entre Charybde et Scylla. Plus le capitalisme se développe, plus sa consommation enferme les gens dans de véritables prisons mentales, les dispersant comme individus consommateurs. Et

pour cela, il y a davantage d'engagement des travailleurs dans la production, ce qui les amène à être encore plus aliénés, brisés.

Il est d'autant plus marquant que le véganisme s'exprime avec cette situation à l'arrière-plan. La cause animale parle des animaux, de manière universelle. Ce n'est pas un mouvement identitaire proposant une fuite individualiste (religions, communautarismes ethniques, LGBT, etc.) comme le capitalisme en propose tant.

La cause animale implique une transformation de toute la vie quotidienne, elle se définit par une critique des conditions existantes et a comme exigence un avenir censé être radieux. Son irruption historique comme thème dans l'ensemble de la population est ainsi bien plus qu'une anomalie : c'est un signal d'une déchirure dans tout le mode de production capitaliste. Cela se lit dans sa dimension culturelle.

La contestation et sa dimension culturelle

La France, une puissance impérialiste majeure, peut tout à fait se permettre d'avoir une pseudo-opposition contestataire, même à prétention révolutionnaire. L'Union Communiste (trotskyste), connue sous le nom de Lutte Ouvrière, dans le texte cité, prend cela comme argument pour rejeter la « mode vegan » :

« Le capitalisme est en train de « digérer » le véganisme, comme il a digéré bien des modes précédentes qui pouvaient apparaître comme contestataires. Car il est capable de tout digérer sauf la révolution prolétarienne ! Avec tout ce qui ne le remet pas en cause, il y a toujours moyen de faire des affaires. »

On peut utiliser comme contre-argument que lors de l'élection présidentielle de 2002, Arlette Laguiller de l'Union Communiste (trotskyste), connue sous le nom de Lutte Ouvrière, recevait plus de 1,6 million de voix et Olivier Besancenot, de la Ligue communiste révolutionnaire, plus de 1,2 million. Cela n'a rien apporté, ni rien changé. Et cela n'a évidemment même pas duré.

Pourquoi ? Parce qu'il n'y avait pas de dimension culturelle. Or, le véganisme est justement une culture. Le véganisme pose une question concrète. On ne peut pas se dire vegan et ne pas l'être, sans que cela ne se voit. Il y a une dimension jouant dans toute la vie quotidienne, dans le rapport aux animaux, morts comme vivants. Il y a des principes stricts s'appuyant sur une morale, ce qui se heurte aux traditions, aux réactionnaires, aux normes dominantes.

Un tel caractère strict peut en partie être utilisé par le capitalisme sur le plan de la consommation, mais s'il porte l'universel, alors c'est la confrontation, inévitable. Les vegans assumant leur démarche de manière authentique savent d'ailleurs très bien que leur dynamique, portée dans son entièreté, signifie la guerre aux valeurs dominantes, au système en tant que tel.

En ce sens, cela converge avec l'affirmation de la rupture dans les métropoles impérialistes !

Le capitalisme ne se laisse pas ébranler par des « mouvements sociaux », des revendications économiques, des manifestations ni même par des protestations, voire des grèves. Sans dimension culturelle et sans aspect politique, toute contestation s'enlise inéluctablement. C'est un simple constat que l'on peut faire depuis les années 1950 et l'émergence du capitalisme dans sa forme moderne, tout à fait développée.

Il a fallu le mouvement hippie pour que les États-Unis connaissent une véritable opposition interne d'ampleur significative et il en va de même en Allemagne de l'Ouest où c'est pareillement un mouvement de critique de la vie quotidienne qui a porté la nouvelle contestation dans les années 1960.

En Angleterre, le seul mouvement de rupture avec l'idéologie dominante a été justement porté par les défenseurs des animaux, qui ont réussi à développer un mouvement de masse.

Le processus révolutionnaire dans les métropoles impérialistes

En Italie, les ouvriers qui sont passés dans la confrontation se fondaient également sur un rejet de l'institutionnalisation, du corporatisme et du capitalisme tentaculaire sur la vie quotidienne. Le

Collectif Politique Métropolitain, dans Lutte sociale et organisation dans la métropole en 1970, constate :

« Processus révolutionnaire métropolitain. Il n'a pas été encore suffisamment compris ce que cela signifie pour développer un processus révolutionnaire dans une aire métropolitaine de développement capitaliste tardif.

Les modèles révolutionnaires du passé ou les zones périphériques sont inapplicables. Notre problème est aujourd'hui de prendre acte de la réalité dans laquelle nous nous trouvons à opérer ; la difficulté de cette recherche ne doit pas nous conduire à faire semblant d'être en Russie en 1917 ou en Chine en 1927 (...).

Dans les aires métropolitaines nord-américaines et européennes, il existe déjà les conditions objectives pour la transition vers le communisme : la lutte est essentiellement la révolte pour créer les conditions subjectives (...).

Le rapport muté (par rapport au capitalisme classique) entre la structure et la superstructure, qui tend de plus en plus à coïncider, fait que le processus révolutionnaire se présente aujourd'hui comme à la fois global, politique et « culturel ».

Ce qui signifie que mutent substantiellement les rapports entre le mouvement de masse et l'organisation révolutionnaire, et par conséquent viennent également à muter radicalement les principes d'organisation (...).

À la violence globale d'un système qui tend à contrôler les citoyens dans chacun de leurs actes publics et privés, il est nécessaire d'opposer l'engagement global

du révolutionnaire, capable de transformer chacun de ses geste, chaque lieu de travail ou de résidence en un centre de lutte.

La révolution culturelle d'aujourd'hui fait corps avec la révolution politique : à cette opposition globale qui est capable de transformer en force son immense supériorité politique, culturelle et morale, le système ne peut seulement opposer que le poids de son oppression, de son chantage, de sa corruption.

Avec ces armes, aucun système n'a jamais réussi à survivre. »

Le fait est pour nous entendu :

Le processus révolutionnaire se présente aujourd'hui comme à la fois global, politique et « culturel ».

Le véganisme et la question de la supériorité morale de la révolution

Le véganisme a ceci d'exigeant qu'il porte une dimension morale. Or, il n'y pas de mouvement révolutionnaire sans un haut niveau permettant de poser une supériorité politique, culturelle et morale sur l'ancien système. Cela est même vrai en général pour tout remplacement d'un gouvernement, d'un régime par un autre, au moins en apparence.

Si François Mitterrand a été élu président en 1981, au lieu qu'il y ait un mouvement révolutionnaire issu de mai 1968, c'est que ce sont les socialistes qui ont, avec le programme commun, posé une démarche supérieure qualitativement aux yeux de masses. L'un des vecteurs du succès de François Mitterrand, c'est ainsi son obstination à réfuter la peine de mort. Cela lui a donné une grande aura morale, cela a parlé aux masses soucieuses de l'exigence de civilisation.

Pareillement, le retour de De Gaulle en 1958 s'est présenté comme une exigence d'ordre et de civilisation et il en va de même pour les pleins pouvoirs au maréchal Pétain en 1940 ou le coup d'État de Napoléon III.

Or, on peut voir que le véganisme, comme exigence morale, se heurte directement aux formulations

politiques réactionnaires proposant un retour en arrière comme solution à tous les maux. Le véganisme n'a pas existé dans le passé, il est donc irrécupérable par les réactionnaires et les nostalgiques de temps censés avoir été glorieux.

Le véganisme contient une charge idéologique violente : celle de la négation de tout romantisme passéiste, celle de l'affirmation de comportements moraux quitte à rompre avec les traditions.

Il est impossible de ne pas en voir la dimension révolutionnaire.

La vacuité des fausses alternatives

Il est aisé de voir que l'absence de dimension culturelle chez les révolutionnaires n'a jamais empêché l'existence en France d'un courant qu'on peut appeler le communisme « crème glacée ». C'est même le prix à payer pour la faiblesse du niveau culturel, idéologique, politique du camp révolutionnaire. Des formes pseudos révolutionnaires viennent emplir les espaces laissés libres, proposant un « communisme » censé être rebelle, contestataire, véritablement d'opposition, etc.

Telle la crème glacée ou la gelée, facile à avaler mais sans aucune consistance, cette forme de « communisme » émerge à chaque élection, à chaque « mouvement social », en fait à chaque occasion, pour proposer une rébellion en réalité superficielle et stérile, absolument sans lendemain.

On prétend qu'il suffirait de faire ceci ou cela pour que les choses changent radicalement, il y aurait un « tournant » et il faudrait s'engouffrer dans telle démarche. Ce qui compterait, ce serait l'action immédiate, se précipiter dans telle ou telle activité, car les choses vont vite changer, etc.

Il n'y a pas d'analyses historiques de la société, il n'y a aucune valeur concrète sur le plan de la vie quotidienne, le niveau culturel est affligeant, alors que le populisme est prépondérant. L'urgentisme anesthésie toute intellectualité. La nature petite-bourgeoisie de cette démarche aboutit à des initiatives théâtrales, jusqu'au grotesque.

Concrètement, ce « communisme » sert de tremplin pour les opportunistes électoralistes, le syndicalisme, ainsi que pour les regroupements sectaires cherchant à faire du bruit pour faire leur auto-promotion. Ces dernières années, Jean-Luc Mélenchon (notamment lors des élections présidentielles de 2017) et la CGT ont sciemment agi ainsi, cherchant à forcer le cours des choses de manière particulièrement marquée.

Or, on peut voir justement que le coup de Jean-Luc Mélenchon mangeant du quinoa pour draguer les personnes intéressées par le véganisme a été un moment fort de sa campagne de 2017. C'est très significatif et il est d'autant plus parlant que cela a été un échec dans la durée.

On ne peut pas tricher avec le véganisme, avec la cause animale. Le véganisme est incompatible avec un communisme « crème glacée ». Cela montre sa pertinence comme question historique et cela implique un rapport dialectique à construire avec cela, concrètement, dans la pratique révolutionnaire.

La cause animale, une aire d'expression des contradictions historiques

Encore une fois, tout doit se lire par rapport au poids croissant de la subjectivité dans les métropoles impérialistes. Il n'est pas d'identité révolutionnaire sans rupture concrète avec les valeurs dominantes, sans établissement d'un état d'esprit tourné vers le Communisme et saisissant qu'un haut niveau de conflictualité est nécessaire. Il ne s'agit pas d'aller à l'autonomie ouvrière, mais bien de partir de l'autonomie ouvrière pour ouvrir les espaces d'affirmation du Communisme.

La cause animale exprime un besoin de Communisme, formant naturellement une aire relevant de la bataille pour la révolution.

Recomposer le tissu prolétarien en développant l'antagonisme sur la base de la confrontation avec les exigences de l'idéologie dominante !

Construire, protéger et développer les aires de l'autonomie prolétarienne !

Lutter, c'est vivre ! Pour le Communisme !

Gonzalo : avec la lumière et la joie

Il y a une citation de Gonzalo qui est plutôt connue dans le mouvement de soutien à la guerre populaire au Pérou, et qui souligne la dimension de la lutte comprise par lui:

« Nous, humains, sommes de simples fragments du temps et des battements de cœur, mais nos actes resteront pour des siècles, marquant de leur empreinte génération après génération. Nous peuplerons la Terre avec la lumière et la joie. »

Ces phrases portent un très haut niveau idéologique, comme toujours. Essayons de comprendre cela d'une manière correcte. Pour cela, regardons tous les points qui sont à comprendre :

1. chaque humain n'est qu'un fragment du temps et des battements de cœur ;
2. les actes des humains ne disparaissent pas, mais sont portés dans et par les générations suivantes ;
3. la Terre sera habitée par « *la lumière et la joie* ».

Le dernier point est, bien entendu, le plus compliqué à comprendre. Au contraire, le premier point est le plus facile.

Gonzalo pointe quant à la définition matérialiste du temps. La question du temps a soulevé de nombreux débats parmi les matérialistes, les idéalistes, et chaque religion accorde une grande importance à cette question.

Suivant le matérialisme, le temps est une manière de mesurer le mouvement dans l'espace. Il n'y a pas de temps en soi. C'est pourquoi Gonzalo considère le temps par l'aspect des « *battements de cœur* »: pour chaque humain, c'est comme un compteur. Et ce compteur est pour ainsi dire « personnel », comme le « temps » n'existe pas en soi et ce compteur n'est qu'un « *fragment du temps* », qui est en fait le mouvement général de l'univers.

Il y a un double aspect: d'un côté, chaque humain suit son propre rythme (« *battements de cœur* »), de

l'autre côté ce « *temps* » humain individuel n'est qu'une composante du système en entier.

Nous retrouvons ici les deux aspects classiques de la psychologie, tels qu'expliqués par le grand révolutionnaire d'Afghanistan, Akram Yari.

Ainsi, comme Akram Yari a déjà exposé cette question, voyons le second point. Ici, il est facile de comprendre où est-ce que Gonzalo a trouvé cette question des actes « *marquant de leur empreinte génération après génération* ».

Gonzalo, à l'université, a réalisé son travail sur la question de l'espace dans la conception de Kant. Et de fait, Kant explique que dans le monde tout ce qui existe a une utilité (ce qui est le point de vue matérialiste classique, formulé par Aristote). C'est pourquoi le travail des humains a un sens pour la nature.

La transmission de génération en génération, les actes marquant de leur empreinte génération après génération, avec pour ainsi dire chaque génération travaillant pour la prochaine, est selon Kant la preuve du rôle des humains sur la Terre.

Maintenant, nous pouvons comprendre le but du travail humain, expliqué par Gonzalo de la manière suivante : « *Nous peuplerons la Terre avec la lumière et la joie.* »

La question est bien sûr ici : qu'a voulu dire Gonzalo avec la lumière et la joie? Pour la joie, nous pouvons le comprendre : la matière vivante veut vivre bien, c'est quelque chose expliqué parfaitement par Épicure et Spinoza, par exemple.

Néanmoins, il y a alors la question de la « *lumière* ». Ici il est en fait facile de comprendre ce que dit Gonzalo. Gonzalo a souvent pris des concepts dans la religion chrétienne, afin de les utiliser dans un sens matérialiste, de manière à mobiliser, d'appeler à la lutte.

Ainsi, Gonzalo a déjà utilisé les fameux mots bibliques sur le peuple comme « *lumière du monde* ». Quand Gonzalo dit que « *nous peuplerons la Terre avec la lumière et la joie* », il veut dire que

ceux qui « peupleront » la Terre sont en fait le peuple lui-même, devenant une lumière.

Bien entendu, nous pouvons voir ici que Gonzalo ne traite que de la question du peuple dans sa relation à l'univers comme matière éternel en mouvement; il n'a pas soulevé la question de la biosphère. Il est facile de voir pourquoi : même si soulevée par Vernadsky en Union Soviétique durant les

années 1920 et 1930, ce n'est que récemment que cet aspect a pu être formulé en tant que tel.

Mais malgré cela, ce qui n'est pas une limite mais une question de progression de la matière en mouvement – un fragment du temps -, Gonzalo a exprimé de manière magistrale le rapport dialectique de « l'individu » à la société non seulement au temps de l'individu, mais aussi pour les générations suivantes.

« Le monde est entré dans une nouvelle situation : l'offensive stratégique de la révolution mondiale. C'est un fait d'une importance transcendante.

Le Président Mao a dit : « lorsque la tempête approche, le vent gonfle le pavillon ».

Ainsi, l'oeil du cyclone s'approche, le cyclone a commencé, les flammes invincibles de la révolution se transforment en plomb, en acier, et du fracas des batailles avec son feu inextinguible sortira la lumière, des ténèbres sortira la luminosité et il y aura un nouveau monde.

Le vieil ordre de la réaction craque, sa veille embarcation prend l'eau, elle coule désespérément ; mais camarades, rien ne doit nous laisser espérer qu'elle se retire avec bienveillance. Marx nous a averti ; en coulant, ils sont encore capables de donner des gifles de noyés, des coups de griffes pour tenter de nous faire couler avec eux.

Cela est impossible. La réaction fait des rêves de sang, des rêves agités troublent leurs sombres nuits, leur coeur machine de sinistres hécatombes ; ils s'arment jusqu'au dents mais ils ne pourront l'emporter, leur destin est pesé et mesuré.

L'heure est venue de leur régler leur compte. »

**Parti Communiste du Pérou,
Nous sommes les déclencheurs, 1980 [ILA 80]**

La maladie à coronavirus 2019 (COVID-19) : un produit du mode de production capitaliste

PCF(mlm), mars 2020

L'irruption d'une souche de coronavirus particulière, jamais encore identifiée chez l'être humain, ne doit rien au hasard. C'est un produit – entièrement nouveau, un saut qualitatif du virus – de la collision entre les villes et les campagnes provoquée par le mode de production capitaliste (MPC).

Ces villes et ces campagnes sont, qui plus est, elles-mêmes largement façonnées par le MPC, ce qui est vrai du mode de vie de l'humanité en général. Et tout cela se déroule de manière planétaire.

Il ne faut donc pas penser que la crise sanitaire vienne de l'extérieur de l'humanité, de l'extérieur du MPC, bien au contraire. Elle naît de l'intérieur même du MPC et du monde qu'il a formé à son image.

Un monde qui n'est nullement fini, ferme, stable, permanent... et qui s'effondre sous les coups de boutoir de ce qui est nouveau, exponentiel, en rupture.

Le capitalisme est un mode de production désormais planétaire

Le capitalisme n'est pas seulement une économie, c'est-à-dire une répartition particulière de la propriété et une distribution particulière des richesses. C'est, de manière plus concrète, la manière avec laquelle l'humanité trouve socialement les moyens matériels d'exister et de se développer.

C'est un mode de production.

Or, ayant atteint un immense développement des forces productives au début du 21^e siècle, et étant par nature universel, le MPC assujettit toutes les activités planétaires. Ses conséquences concernent tous les aspects de la vie sur Terre, tout le temps.

C'est cette situation historique qui a amené l'irruption d'une souche nouvelle de coronavirus et lui a conféré une dimension mondiale.

C'est cette même situation historique qui a amené le réchauffement climatique et il en va de même pour

la déforestation, l'anéantissement massif d'animaux sauvages, l'utilisation massive d'animaux dans l'industrie, le développement anarchique d'aires urbaines en expansion permanente, etc.

L'origine concrète de la maladie à coronavirus 2019

La maladie à coronavirus 2019 (COVID-19) est directement issue du développement du MPC en Chine, développement monopoliste et bureaucratique, avec des métropoles établies en peu de temps et engloutissant tout leur entourage.

La ville de Wuhan, d'où est partie la mutation du virus, illustre cela. Elle avait un peu moins de 1,5 million d'habitants en 1953, 2,2 millions au début des années 1970. Puis la restauration du capitalisme en Chine a provoqué un changement complet, la transformant en la mégalopole du centre de la Chine.

L'agglomération a plus de 4 millions d'habitants en 1982, plus de 8 millions en 2000, pratiquement 11 millions en 2015. Wuhan intègre huit villes d'importance significative dans cette agglomération (Huangshi, Erzhou, Huanggang, Xiaogan, Xianning, Xiantao, Tianmen, Qianjiang).

Cet ancien comptoir français se veut désormais même le modèle chinois en matière de développement urbain et connaît une opération massive de construction d'infrastructures routières (une ligne de métro par an, train de banlieue à grande vitesse sur 400 km, etc.).

Cette dimension urbaine n'est cependant qu'un aspect de la question. Le tiers de la population vit encore dans les campagnes, dans une agglomération où l'on trouve Carrefour, Auchan, Starbucks, Pizza Hut, KFC, etc.

On a ici un entremêlement des villes, des campagnes, dans le cadre d'une expansion capitaliste débridée.

L'origine du virus au sens strict, c'est ainsi l'urbanisation massive de l'aire de Wuhan, avec une utilisation, pour l'alimentation, d'animaux tant

sauvages qu'issus de l'élevage, dans une sorte de confusion générale où l'on ne sait plus ce qui est villes, ce qui est campagnes.

Tel a été le terrain, contre-nature, favorable à la mutation du virus, qui est passé d'une espèce à une autre, puis finalement à l'espèce humaine.

Ce n'est pas une rencontre avec une maladie non découverte jusqu'à présent – c'est l'affrontement de l'humanité avec une maladie issue d'une mutation, provoquée par l'action de l'humanité elle-même.

La métropole comme base du MPC

Il y a à Wuhan une « ville durable » franco-chinoise de 39 km², un projet mis en place à l'époque de la présidence de François Hollande. L'année 2018 a même été « l'année franco-chinoise de l'environnement » et se rendant en Chine à cette occasion, Emmanuel Macron a déclaré la chose suivante :

« L'urbanisation est d'ores et déjà un défi de la Chine et le sera encore plus demain. La France souhaite renforcer ses partenariats en la matière en développant l'offre intégrée que nous avons construite pour la ville durable. »

Cela montre la convergence, à l'échelle mondiale, de toutes les forces capitalistes vers le renforcement de la métropole. Aujourd'hui, la majorité de l'humanité habite en effet dans des villes.

Il faudrait cependant davantage parler de milieux urbains, car depuis le passage de la bourgeoisie dans la réaction à la suite de sa victoire sur la féodalité, elle n'est plus en mesure de réaliser de villes au sens historique du terme, d'où le grand intérêt culturel pour les véritables villes au sens strict (Paris, Londres, New York, Venise, Bruges, Amsterdam, Prague...), elles-mêmes d'ailleurs profondément défigurées par le MPC.

La métropole aux innombrables ramifications, despotique dans son anonymat et entièrement dénaturée, devient la norme. C'est la forme la plus adaptée à la satisfaction de la production et de la consommation capitaliste, au 24 heures sur 24 du capitalisme.

Pour notre pays, la France, on peut dire que son symbole est le rond-point qui parsème les routes. On est là dans la dynamique du flux-tendu, du zéro stock impliquant massivement des zones industrielles dans les campagnes, afin d'avoir une circulation accélérée et une meilleure rotation du capital.

Cela entraîne la destruction de la nature et l'écrasement moral, culturel et psychologique des travailleurs. Karl Marx parle à juste titre d'une :

« corrélation fatale entre l'accumulation du capital et l'accumulation de la misère, de telle sorte qu'accumulation de richesse à un pôle, c'est égale accumulation de pauvreté, de souffrance, d'ignorance, d'abrutissement, de dégradation morale, d'esclavage, au pôle opposé, du côté de la classe qui produit le capital même. »

La ville historique, celle de la bourgeoisie, impliquait la culture, les échanges, les rencontres. Cela est incompatible avec le MPC, qui est tyrannique et exige que tout soit un rapport marchand toujours plus profond, plus ample, plus perfectionné, plus rapide.

La ville moderne, c'est désormais un endroit où habiter, de manière isolée, en cherchant à valoriser le plus possible son logement, si possible par l'accession à la propriété. Tout est loin, de plus en plus loin, qu'il s'agisse des loisirs, des possibilités de faire du sport, de ses achats, des gens qu'on peut rencontrer.

Tout est subordonné à un rapport marchand, tout doit passer par le MPC.

Le caractère borné du MPC face à la maladie à coronavirus 2019

Le MPC n'a qu'une seule logique : son propre développement. Il ne procède pas par choix, mais par nécessité, puisque son existence même dépend d'un développement ininterrompu et élargi du capital. Son seul horizon, c'est lui-même.

Le MPC est ainsi le premier à « regretter » la crise de la maladie à coronavirus 2019 (COVID-19), mais en même temps si la même chose était à refaire, il le

referait. Le MPC ne se permet en effet aucun recul, aucune analyse de fond ; il vit dans l'immédiateté de son auto-réalisation. Il n'a aucune considération sur lui-même, étant un système qui est sa propre fin en soi.

On voit clairement son caractère borné tout au long de la crise sanitaire due à la maladie à coronavirus 2019 (COVID-19), qui est nouvelle par son ampleur, et surtout qui choque de par sa dimension qualitative. Les chercheurs sont débordés, car les rapports naturels entre les êtres vivants sont bouleversés et cela provoque des crises sanitaires exprimant un saut qualitatif qui les dépasse.

Il y a déjà eu l'émergence du virus SRAS-CoV par l'intermédiaire de la civette palmiste masquée et du MERS-CoV par l'intermédiaire du dromadaire. Ces sauts entre espèces de virus, qu'on ne trouve pas en situation naturelle, deviennent récurrents en raison de la situation imposée par le MPC.

Tout le monde a pour cette raison entendu parler du VIH, d'Ebola, des gripes aviaries, des gripes porcines. La grippe dite espagnole, qui a tué entre 20 et 100 millions de personnes en 1918, est de ce type également ; provenant d'un élevage d'animaux aux États-Unis, elle reflète le début de la généralisation du rapport dénaturé à la vie.

Le MPC produit, par son action (et son inaction), des phénomènes destructeurs, naissant de la contradiction entre lui et la vie sur Terre.

Rien de tout cela n'est cependant saisissable par le MPC, qui ne cerne la réalité qu'au moyen de statistiques, du « big data », de l'évaluation quantitative de données. Le principe du développement qualitatif est étranger au MPC.

Le capitalisme étant non pas simplement une « économie », mais un mode de production unilatéral, il répond à sa propre logique d'accumulation et à rien d'autre. Il ne peut que constater, passivement, en restant lui-même.

Le MPC a ainsi intérêt à disposer de ce qu'il voit comme des ressources naturelles potentielles, donc à les préserver – mais de l'autre côté, il est obligé de les intégrer, de les valoriser rapidement, pour répondre aux besoins de la production et de la consommation fondés sur le capital.

Le MPC a de même tout intérêt à faire en sorte que le réchauffement climatique ne provoque pas de troubles massifs. Toutefois, en même temps, le MPC a ses priorités à lui et considère que son propre développement prime sur toute autre considération.

C'est la raison pour laquelle des partisans du MPC peuvent indifféremment dire soit que le réchauffement climatique ne compte pas, soit que le capitalisme doit développer de nouveaux marchés pour s'adapter. Ce sont les deux pièces d'une même médaille consistant en le caractère borné du MPC.

Le MPC se heurte à la réalité

Le MPC a bouleversé tout le rapport naturel entre la vie et son cadre. Le travail humain avait déjà lui-même provoqué des bouleversements, dès l'agriculture et l'élevage. Avec le développement des forces productives toutefois, la planète a entièrement changé de visage avec le MPC.

La vie concernée par le MPC était initialement restreinte, puisqu'il y avait seulement une poignée de pays capitalistes à l'origine, avec les Pays-Bas et l'Angleterre, avec des forces productives peu développées.

Suivirent ensuite toute une série de pays, comme la Belgique, la France, l'Allemagne... et principalement les États-Unis, avec une accumulation matérielle commençant à être significative, alors que la colonisation bouleversait les économies primitives partout dans le monde.

Il existe des économies qui ne sont pas encore parfaitement capitalistes au sens strict, mais le MPC les a foncièrement modifiées, afin de se les subordonner. Les situations de féodalité moderne qui existent dans la plupart des pays du monde rentrent elles-mêmes dans le cadre du MPC.

C'est cette féodalité moderne qui réalise la déforestation en Amazonie, l'utilisation massive d'énergies fossiles au Moyen-Orient, la monoculture de Cacao en Afrique de l'Ouest, celle de l'huile de palme en Indonésie et en Malaisie, etc.

Le mode de vie humain au sein du MPC n'a pourtant pas changé qualitativement à travers les décennies. C'est quantitativement qu'il s'est approfondi et généralisé.

Et le quantitatif se transforme, à un moment, en qualitatif.

La crise de la maladie à coronavirus 2019 (COVID-19) reflète que le MPC commence à atteindre sa limite : il commence à porter atteinte à l'ensemble de la réalité, à tous les niveaux. Il n'est plus une force réalisatrice, mais une force de déstabilisation, de troubles, de destructions.

Le MPC touche à sa limite

Plus le MPC se développe, plus il se confronte à sa limite, son incapacité à amener la reproduction élargie de la vie sans rentrer en contradiction antagonique avec la vie elle-même.

Tant que le capital sera aux mains de personnes particulières, il cherchera de manière irrationnelle sa reproduction élargie et produira une systématisation forcée de la valorisation du capital – c'est-à-dire l'utilisation de ce qui existe, le plus possible, pour amener une production capitaliste, une consommation capitaliste.

La destruction de tout ce qui est naturel est inévitable pour un mode de production dont la fonction est l'accumulation dispersée, désordonnée, systématique et par cycles toujours plus puissants, par un capital toujours plus unifié et violent.

La crise de la maladie à coronavirus 2019 (COVID-19) montre que la transformation de la réalité par le MPC a atteint une dimension planétaire et que le seuil de la rupture a été atteint.

Il y avait déjà de nombreux signes indicateurs. Le MPC cherche à forcer le cours des choses, à faire en sorte que tout s'insère parfaitement en lui, quitte à être violemment déformé, broyé, refaçonné.

Le MPC dynamite déjà littéralement le fonctionnement naturel des choses. Il déforme tout ce qui existe pour l'insérer dans le marché capitaliste. Cela est vrai pour les animaux employés dans l'industrie, qui sont modifiés génétiquement que ce soit pour l'alimentation ou pour le secteur des animaux de compagnie.

Cela est vrai pour la végétation et la vie sauvage en général, dont la richesse, la multiplicité, le foisonnement... sont considérés comme hostiles par

le MPC, car porteurs de qualité, irréductibles à une simple lecture quantitative.

Cela est vrai pour le mode de vie humain ; il suffit de penser à la consommation de viande, l'utilisation massive du sucre et des produits stimulants (caféine, théine), la généralisation de produits transformés, la multiplication des marchés spécifiques (halal, cachet, sans gluten, produits simili-carnés, etc.).

Et même si les conditions de travail se sont améliorées, elles impliquent une tension humaine bien plus immense, ainsi qu'une déformation profonde de la personnalité. Rien que le travail de nuit s'est considérablement élargi, concernant plus de 15 % des travailleurs en France, avec des conséquences terribles sur la santé.

Le MPC tente concrètement de modifier sa propre base matérielle, afin d'éviter d'atteindre sa propre limite historique, et ce faisant il l'atteint.

Car le MPC rentre ainsi en contradiction avec sa propre base matérielle pour forcer son propre développement – la réalité devient antagonique au MPC.

Crise sanitaire mondiale et affirmation communiste

La maladie à coronavirus 2019 (COVID-19) est une crise mondiale qui ne vient pas de l'extérieur du MPC, mais de lui, et en même temps elle s'exprime en lui. L'accumulation capitaliste se déroule de manière concrète et c'est ce processus d'accumulation qui, lui-même, porte la crise, produit la crise, est la crise elle-même.

Le MPC voit ici la réalité se dérober sous ses pieds. Il est forcé de reculer.

Et le MPC qui recule, c'est l'humanité qui recule – se plaçant au cœur de la contradiction historique, comme source et résolution.

C'est en effet l'humanité qui porte le MPC. Ce que vit le MPC, l'humanité le vit aussi, tout comme ce que vit l'humanité, le MPC le vit.

L'humanité, prisonnière du MPC, de ses mécanismes, de l'idéologie qui en découle, se confronte alors à une prise de conscience brutale : la réalité se rebelle contre elle.

Le surgissement de la maladie à coronavirus 2019 (COVID-19) est une crise ébranlant les fondements mêmes de la participation de l'humanité aux activités du MPC. L'humanité, qui relève de la nature, est obligé de décrocher du MPC qui devient un obstacle à la vie elle-même.

C'est la fin de tout un mouvement. L'humanité est sortie de la nature pour s'affirmer comme espèce, mais elle doit y retourner en apportant les acquis de son propre parcours. Cela correspond au principe du développement inégal.

Ce qu'on appelle Histoire, c'est l'histoire humaine dans son parcours séparé de la Biosphère, c'est-à-dire de l'ensemble de la vie sur Terre en tant que système unifié.

La fin de l'Histoire, le passage au Communisme, c'est son retour dans l'Histoire de la Biosphère, en lui apportant ce qui a été acquis lors de son développement inégal.

La transformation communiste touche l'être humain dans ce qu'il a de plus profond. Elle le ramène à la nature, en tant qu'être social complexe.

C'est à la fois un déchirement, mais également une réinsertion dans le processus général de la Biosphère.

Les objectifs communistes

Produite par le MPC, la crise sanitaire va se répercuter en lui en provoquant des désorganisations, des ralentissements, d'inéluctables faillites. Cela dévoile toute cette fragilité de l'édifice du MPC, qui a fait son temps.

Le MPC cherchera évidemment désespérément à se sortir de là, aux dépens des masses, qui se feront encore davantage exploiter et aliéner. Cela passera également par l'accentuation de la marche à la guerre pour le repartage du monde, avec en son cœur l'affrontement entre la superpuissance impérialiste américaine hégémonique et la Chine désireuse d'un repartage du monde en sa faveur.

Cela ne suffira pourtant pas, la limite étant atteinte, le seuil de basculement étant atteint.

Ce qui joue substantiellement, c'est que la limite du MPC est le capital lui-même, toujours plus incapable

de se valoriser dans la réalité, d'autant plus si elle se rebelle ouvertement.

Le MPC se retrouve dans la situation impossible de perpétuellement chercher à contourner la baisse tendancielle du taux de profit. Il tente d'échapper à une surproduction de marchandises de par l'absence de continuité dans le cycle de consommation, d'éviter la surproduction de capital, en cas d'absence de terrain où se développer.

La crise sanitaire le précipite d'autant plus dans l'échec de son auto-élargissement. Le MPC s'efface concrètement devant le saut qualitatif historique : le passage à l'unification mondiale de l'humanité sous l'égide de la classe ouvrière, l'adoption de la position communiste par rapport à la nature.

Il découle clairement de cette lecture révolutionnaire de la crise de la maladie à coronavirus 2019 (COVID-19) que les tâches suivantes sont à l'ordre du jour, relevant du programme communiste général pour toute notre époque :

1. Remplacement des appareils d'État par le pouvoir démocratique du peuple ;
2. Démantèlement des métropoles ;
3. Cessation autant que possible de tout rapport destructeur avec la vie sur Terre ;
4. Socialisation sans contrepartie de l'ensemble des monopoles ;
5. Établissement d'une République socialiste mondiale ;
6. Conquête de l'espace afin d'y répandre la vie depuis la Biosphère.

Nous entrons dans l'époque décisive, celle de la seconde vague de la révolution mondiale. Nous serons en première ligne pour faire de notre pays l'exemple à suivre pour répondre aux défis de notre époque ! Cette tâche est inévitable historiquement, la victoire communiste est assurée par définition même.

Vive Marx, Engels, Lénine, Staline, Mao Zedong !

Vive le Marxisme-Léninisme-Maoïsme !

Guerre populaire pour le Communisme !

La classe ouvrière a besoin d'apprendre intellectuellement et culturellement

PCF(mlm), septembre 2014

Selon le matérialisme dialectique, l'histoire est l'histoire de la lutte des classes et, désormais, c'est la classe ouvrière qui est la classe la plus révolutionnaire de l'histoire. Tout dépend, en effet, du mode de production, et la classe ouvrière est au cœur du capitalisme, car elle est exploitée, c'est à elle qu'on extorque la plus-value, au cœur même du système.

Par conséquent, c'est la classe ouvrière qui décide de l'histoire, c'est elle qui détermine ce qui est progressiste. S'il n'y a pas la classe ouvrière, alors il n'y a rien de positif, et quand on parle de classe ouvrière, on parle de classe ouvrière au poste de commandement.

Les thèses opposées au matérialisme dialectique visent évidemment à saboter cette conception. Il y a ainsi le point de vue bourgeois méprisant le peuple, affirmant que la classe ouvrière est incapable de prendre le pouvoir, de gérer elle-même la société.

Mais il y a également le point de vue d'ultra-gauche, qui aide la bourgeoisie en opposant à la classe ouvrière d'autres sujets révolutionnaires, qui porteraient la cause du progrès. A la classe ouvrière, classe la plus exploitée, l'ultra-gauche oppose comme figure centrale des individus opprimés pour diverses raisons, qui changent selon les nécessités historiques. Ces derniers temps, on a vu ainsi la cause des transsexuels présentée comme la plus grande cause radicale, qui en soi serait en confrontation avec le système capitaliste.

En réalité, dans la plupart des cas l'ultra-gauche prend des causes démocratiques, comme par exemple les droits des femmes ou le refus du racisme, pour en faire des causes « révolutionnaires », dans un grand élan subjectiviste et à grands coups de démagogie radicale à ce sujet.

A cette ultra-gauche participe, indirectement, le révisionnisme des pseudos « communistes » qui ont abandonné la cause communiste pour mettre en

avant le « peuple », mais aussi tous les populistes qui raisonnent en termes de plèbe, faisant en quelque sorte du « hooligan » la figure « radicale » de notre époque. D'une certaine manière, une large partie de l'antifascisme apparu ces dernières années relève de ce subjectivisme complet, de cette mise en avant du hooliganisme, bref de cette sorte de « rupturisme ».

Dans tous les cas, on retrouve donc ici l'anticommunisme, la négation du rôle central de la classe ouvrière. La tâche de tout Parti Communiste est ainsi de protéger le patrimoine de la classe ouvrière, son histoire, son idéologie.

Il est significatif que l'extrême-gauche subjectiviste n'en ait rien à faire du Parti Communiste français des années 1930, tout comme de l'URSS ou de la Chine populaire, sans parler des multiples dossiers historiques publiés sur le site lesmaterialistes.com, qui témoignent d'un point de vue matérialiste conséquent.

La bourgeoisie n'a pas besoin de cela, et par conséquent le subjectivisme non plus. C'est la classe ouvrière qui a besoin d'avoir une compréhension matérialiste de l'histoire du monde, qui a besoin d'étudier, d'apprendre, pas la bourgeoisie qui elle se tourne toujours plus vers l'irrationalisme.

C'est la classe ouvrière qui a besoin de connaissances, qui a soif d'économie politique, et c'est soutenir la bourgeoisie que de nier la nécessité d'élaborer une économie politique conséquente, d'apprendre toujours plus. Nier la dimension intellectuelle, culturelle, idéologique de la bataille pour transformer le monde, c'est nier le rôle central de la classe ouvrière.

La thèse affirmée par Lénine est très claire : la classe ouvrière a une idéologie et celle-ci est façonnée par l'avant-garde. Lénine qualifie de « profondément justes et significatives » les paroles suivantes de Kautsky :

« le porteur de la science n'est pas le prolétariat, mais les intellectuels

bourgeois (souligné par Karl Kautsky) : c'est en effet dans le cerveau de certains individus de cette catégorie qu'est né le socialisme contemporain, et c'est par eux qu'il a été communiqué aux prolétaires intellectuellement les plus développés, qui l'introduisent ensuite dans la lutte de classe du prolétariat là où les conditions le permettent. »

C'est cela qui fait dire à Lénine, dans le classique *Que faire ?*, que :

« La conscience politique de classe ne peut être apportée à l'ouvrier que de l'extérieur, c'est-à-dire de l'extérieur de la lutte économique, de l'extérieur de la sphère des rapports entre ouvriers et patrons.

Le seul domaine où l'on pourrait puiser cette connaissance est celui des rapports de toutes les classes et couches de la population avec l'Etat et le gouvernement, le domaine des rapports de toutes les classes entre elles. C'est pourquoi, à la question : que faire pour apporter aux ouvriers les connaissances politiques ? - on ne saurait donner simplement la réponse dont se contentent, la plupart du temps, les praticiens, sans parler de ceux qui penchent vers l'économisme, à savoir "aller aux ouvriers".

Pour apporter aux ouvriers les connaissances politiques, les social-démocrates doivent aller dans toutes les classes de la population, ils doivent

envoyer dans toutes les directions des détachements de leur armée. »

« On parle de spontanéité. Mais le développement spontané du mouvement ouvrier aboutit justement à le subordonner à l'idéologie bourgeoise, il s'effectue justement selon le programme du Credo, car le mouvement ouvrier spontané, c'est le trade-unionisme, la nur-Gewerkschaftlerei ; or le trade-unionisme, c'est justement l'asservissement idéologique des ouvriers par la bourgeoisie. »

La négation du travail intellectuel par l'avant-garde converge avec les intérêts de la bourgeoisie. Le remplacement de la classe ouvrière qui est le principal protagoniste historique par tout autre « agent de transformation » relève de l'anticommunisme.

Le PCMLM affirme : Marx a raison d'avoir écrit *Le capital*, Engels a raison d'avoir écrit *l'Anti-Dühring*, Lénine a raison d'avoir écrit *Matérialisme et empirio-criticisme*, Staline a raison d'avoir écrit *Le Marxisme et les problèmes de linguistique*, Mao Zedong a raison d'avoir écrit *De la contradiction*.

Le matérialisme dialectique est une science qui demande de l'étude, aucune transformation de la France ne sera possible par la classe ouvrière de notre pays sans une étude approfondie, un travail intellectuel titanesque.

Ce n'est qu'à ce prix que la classe ouvrière pourra se saisir elle-même comme classe et exiger de prendre les commandes de la société, écrasant les forces réactionnaires, notamment étatiques, qui bloquent la réalisation de ses exigences en termes de vision du monde.

« Le prolétariat est une classe internationale et nous, les communistes, nous sommes des internationalistes, sinon nous ne pourrions pas servir le communisme. »

Gonzalo, Interview, 1988

Ligne, tendance, fraction et la question du Népal

PCF(mlm), septembre 2011

Ce qui se passe au Népal montre de triste manière comment les conceptions trotskystes ont pu réussir à se voir adoptées dans le Mouvement Communiste International et même par des organisations et partis se prétendant assumer le marxisme-léninisme-maoïsme.

C'est vraiment évident lorsqu'on voit que les gens parlant de « ligne rouge » dans le Parti Communiste du Népal Unifié (maoïste) utilisent ces termes dans le sens trotskyste de « tendance » et de « fraction ».

1. Qu'est-ce qu'une ligne rouge ?

Pour le marxisme-léninisme-maoïsme, un phénomène obéit aux lois de la dialectique de la nature. Le phénomène a un développement suivant sa propre nature, qui est sa matière et l'environnement dont c'est une partie.

Selon le marxisme-léninisme-maoïsme, le phénomène est ainsi étudié dans son développement, par en bas. Et nous pouvons voir que, dans ce développement, un devient deux, le phénomène va de l'avant, change, « grandit » et finalement meurt.

Dans le champ des idées, l'expression de la croissance est la ligne rouge, l'expression de l'effondrement est la ligne noire.

2. Qu'est-ce qu'une « tendance » ? Et une « fraction » ?

Pour le trotskysme, il n'y a pas de dialectique de la nature. Il n'y aurait pas de vie et de mort d'un phénomène social, mais seulement une tendance mécanique à la révolution, et cela de manière « permanente ».

En raison de cela, le devoir des révolutionnaires est d'être parmi la structure la plus à gauche, de pousser les choses en avant, ce qui marcherait « automatiquement » parce que ce serait la tendance inhérente. Trotsky a élaboré cette conception dans la principale oeuvre trotskyste : *Le programme de transition*.

En faisant cela, le trotskysme construit une tendance (interne) dans la structure la plus à gauche, et comme cela ne marche jamais, cette tendance (interne) devient une fraction (ouverte). C'est l'histoire du parasitisme trotskyste.

3. Lutte de deux lignes, une question de vie et de mort du processus révolutionnaire

Selon le marxisme-léninisme-maoïsme, la lutte de deux lignes se déroule durant la vie d'un phénomène. La raison en est évidente : la ligne rouge est l'expression de la vie.

Tant que l'URSS et la république populaire de Chine étaient sur la voie révolutionnaire, leurs sociétés étaient vivantes. Mais plus la voie n'a pas été suivie, plus la ligne noire a grandi, et plus la société socialiste a été affaiblie.

Cela a été compris de manière magistrale en Chine, où Mao Zedong a organisé le Grand Bond en avant et appelé à la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne, afin que la société chinoise reste sur la voie rouge.

Mais lorsque les sociétés soviétiques et chinoises n'ont plus du tout été sur la voie rouge, alors la ligne noire a pris le contrôle des sociétés, et une autre révolution devint nécessaire.

4. La révolution et son développement au Népal

Pour les prétendus maoïstes et véritables trotskystes, rien ne s'est passé au Népal avec l'accord de paix de 2006. Cela provient du fait qu'ils regardent le phénomène par en haut, et non pas par en bas.

Et ils regardent par en haut parce qu'ils ont une conception mécanique de la révolution népalaise.

Ils ne comprennent pas que la révolution népalaise progresse en spirale, et qu'ainsi la guerre populaire peut souffrir une grande défaite si son développement n'est pas correctement compris par l'avant-garde.

Rien que le fait que les révisionnistes népalais comme Prachanda prétendent avoir inventé une

« tactique » est la preuve de leur incompréhension des lois scientifiques du matérialisme dialectique.

Il n'est pas possible « d'inventer » le développement : sa réalité est un phénomène et l'avant-garde doit le suivre jusqu'au bout, en tant que ligne rouge, expression du développement lui-même.

C'est la base de la compréhension matérialiste dialectique de la guerre populaire comme insurrection de la matière, comme nécessité de la matière elle-même.

5. Deux lignes ou deux fractions ?

Une ligne est l'expression de la vie (pour la ligne rouge) ou de la mort (pour la ligne noire) ; sa synthèse idéologique a un haut niveau, parce que c'est une question de voie pour le phénomène. C'est ce qu'on appelle une crise.

Une ligne est ainsi une expression non pas d'un problème tactique, mais d'un problème stratégique.

Pour cette raison, il n'y a pas deux lignes dans le Parti Communiste du Népal Unifié (maoïste).

Il y a deux tendances, tendances qui sont en désaccord sur de nombreux points, et maintenant tellement de points qu'elles sont devenues ouvertement opposées, et ainsi des fractions, des tendances ouvertes et publiques.

Mais les deux étaient favorables à l'accord de paix, les deux prétendaient « choisir » la voie de la guerre populaire, au lieu de comprendre la guerre populaire comme insurrection de la matière.

Les deux ont accepté le prachandisme dans les années 2000, avec la promotion du « socialisme du

21ème siècle », le rejet de la dictature du prolétariat sous la direction du Parti Communiste (au nom de la « démocratie »), etc.

Ainsi, les différences au sein du Parti Communiste du Népal Unifié (maoïste) sont des différences de tendances, mais non pas des lignes.

6. Le révisionnisme et le trotskysme dans le mouvement MLM international

Le fait que le concept de lutte entre deux lignes soit utilisée d'une telle manière trotskyste, juste pour justifier le révisionnisme népalais, est un grand problème.

Cela montre qu'il est nécessaire, au niveau international, d'avoir des définitions scientifiques, afin qu'aucun opportuniste ne puisse les utiliser de la manière dont il le voudrait.

Bien sûr, cela ne changera pas la nature de l'opportunisme, qui trouvera bien d'autres manières pour se justifier. Mais, au moins, cela aiderait à lutter contre cela, cela enlèverait la confusion et cela mettrait en avant l'approche scientifique, qui est appelée « dogmatisme » par les tendances trotskystes au sein du mouvement MLM international.

Mettons en avant le matérialisme dialectique !

La dialectique de la nature est le noyau de notre idéologie : le marxisme-léninisme-maoïsme !

Résolvons la contradiction entre le travail manuel et le travail intellectuel, entre les villes et les campagnes !

« Nous sommes les déclencheurs. Nous avons commencé en le disant, nous terminons en le disant, nous sommes les déclencheurs. Déclencheurs de quoi ? De la guerre populaire, de la lutte armée qui est entre nos mains, qui brille dans notre esprit, qui palpète dans notre cœur, qui s'agite irrésistible dans nos volontés. C'est ce que nous sommes. »

**Parti Communiste du Pérou,
Nous sommes les déclencheurs, 1980 [ILA 80]**

Le rapport entre semi-colonialisme et semi-féodalisme

PCF(mlm), PCMLM du Bangladesh, août 2012

1. Capitalisme bureaucratique, pays opprimés et impérialisme

Selon le Marxisme-Léninisme-Maoïsme, les pays du monde sont divisés en deux types, caractérisant leurs contradictions.

D'un côté, il y a les pays impérialistes, c'est-à-dire les pays capitalistes où le capital financier fait la conquête ou a conquis l'hégémonie dans l'économie, et gagne ou a gagné le contrôle sur l'État bourgeois.

De l'autre côté, il y a les pays opprimés, qui ont subi un processus de semi-colonisation par les pays impérialistes, qui gardent le contrôle par un kaléidoscope de moyens indirects et directs (intervention militaire, corruption, influence idéologique, etc.).

Les pays opprimés ne connaissent pas le capitalisme allant à l'impérialisme, mais une forme particulière de capitalisme : le capitalisme bureaucratique, c'est-à-dire « le capitalisme qui a été développé dans les pays opprimés par l'impérialisme, à côté d'un féodalisme sous-jacent à différents degrés, ou même des stades pré-féodaux. » (Déclaration et Programme du PCMLM du Bangladesh)

Les pays caractérisés par le capitalisme bureaucratique sont dépendants des forces impérialistes ; en raison de la compétition impérialiste, il y a souvent des coups militaires et la formation d'une nouvelle classe bureaucratique, soumise à un autre impérialisme qu'auparavant.

Ici, il n'y a pas d'États nationaux. Les États nationaux ne peuvent pas exister à moins qu'il n'y ait le capitalisme avec une bourgeoisie forte. La thèse qu'un pays serait un État national est du révisionnisme et un soutien masqué à une fraction de la bourgeoisie bureaucratique contre une autre.

Dans certains cas, la classe dominante d'un pays semi-colonial semi-féodal tente d'être expansionniste, comme par exemple l'Inde, la Turquie ou dans le passé le Pakistan (occidental)

avec le Bangladesh. Parfois, cela rentre en contradiction avec les forces impérialistes, qui font une intervention militaire, comme contre l'Irak de Saddam Hussein. Cela n'en fait pas pour autant des pays « indépendants » ou « nationaux. »

Pour cette raison, les contradictions fondamentales aujourd'hui sont :

1. La contradiction des nations opprimées, d'un côté, contre la superpuissance (aujourd'hui les États-Unis) et les puissances impérialistes, de l'autre.

Le noyau de la contradiction repose dans la contradiction avec la superpuissance. La solution de la contradiction est la nouvelle révolution démocratique.

2. La contradiction inter-impérialiste

a) La superpuissance impérialiste US contre les puissances impérialistes comme la Russie, la France, la Grande-Bretagne et le Japon, etc.

b) La contradiction entre les puissances impérialistes plus petites.

Cette contradiction amène à la guerre impérialiste mondiale de pillage pour l'hégémonie, ce à quoi le prolétariat doit opposer la guerre populaire et finalement la guerre populaire mondiale.

3. La contradiction entre la bourgeoisie et le prolétariat

La solution de cette contradiction est la révolution socialiste et ensuite les révolutions culturelles.

2. Genèse du capitalisme bureaucratique : le féodalisme

Lorsque l'impérialisme en est arrivé au processus de coloniser les pays d'Afrique, d'Asie et d'Amérique, il a soutenu le féodalisme.

Ce féodalisme a été la base permettant d'affaiblir la bourgeoisie nationale et de maintenir la domination. Il ne peut pas y avoir de libération nationale sans résolution de la question féodale.

C'est une clé pour comprendre de manière correcte les principes de la Révolution de Nouvelle Démocratie et ne pas croire dans les possibilités de succès d'un « mouvement de libération nationale » qui nécessairement s'effondrera sans cette compréhension.

Ibrahim Kaypakkaya, fondateur du Parti Communiste de Turquie / Marxiste-Léniniste, explique la chose suivante :

« Quelle est la contradiction principale ?

Dans tout processus où existent plusieurs contradictions, la contradiction principale est la contradiction qui « joue le rôle dirigeant, déterminant » [[Mao, De la contradiction]].

Le camarade Mao Zedong a dit dans son ouvrage « Sur la Nouvelle Démocratie » de la même manière la chose suivante : la contradiction principale est la « contradiction qui détermine ou influence le développement des autres contradictions. »

La contradiction entre le féodalisme et les masses populaires aujourd'hui dans notre pays est la contradiction principale, parce qu'elle « détermine ou influence le développement des autres contradictions » et parce qu'elle « joue le rôle dirigeant, déterminant »

Le développement de la contradiction entre Travail et Capital, ou en d'autres mots entre le prolétariat et la bourgeoisie, dépend du développement et de la résolution de la « contradiction entre le féodalisme et les masses populaires » ; dans la mesure où se développe et est déliée la contradiction, le prolétariat et la bourgeoisie émergent et se développent.

Pour une situation où émerge clairement la contradiction entre le prolétariat et la bourgeoisie, où elle s'aggrave et mûrit, le

féodalisme doit être balayé avec toutes ses racines.

C'est la base de la raison pourquoi le prolétariat est le plus déterminé contre le féodalisme et lutte en première ligne. Parce que, plus le féodalisme est balayé par un combat paysan déterminé et final, plus émerge la contradiction entre bourgeoisie et prolétariat, et les conditions favorables apparaissent pour la lutte de classe du prolétariat, pour le socialisme.

Ce sont les idées formant la base de la théorie marxiste-léniniste de la révolution ininterrompue, qui passe par des étapes.

« La contradiction » jouant le rôle dirigeant et déterminant dans la contradiction entre l'impérialisme et le pays en question est la contradiction entre le féodalisme et les masses populaires.

L'impérialisme perpétue son existence et la domination dans ces pays en maintenant le féodalisme dans les domaines politiques et idéologiques, en renforçant et en retardant la liquidation de la propriété féodale et des rapports féodaux. »

(Ibrahim Kaypakkaya, Critique générale du révisionnisme de la SAFAK, 1972)

Comme exprimé par le camarade Kaypakkaya, le féodalisme maintenu par l'impérialisme permet de laisser faible la bourgeoisie nationale; cela maintient la domination idéologique du féodalisme, même si l'État réactionnaire prétend être « démocratique. »

3. Le féodalisme, base pour la domination du capitalisme bureaucratique

L'aspect principal du développement d'un pays marqué par le semi-féodalisme et le semi-colonialisme est l'aspect féodal. Néanmoins, cela ne

signifie pas que le capitalisme bureaucratique soit faible et incapable de se développer.

Au contraire, le capitalisme bureaucratique tente de se ré-impulser par un processus où la société est divisée en corporations et les masses mobilisées dans un sens réactionnaire.

Cela amène également des contradictions avec le féodalisme, comme par exemple en Iran entre le Shah, représentant de la classe capitaliste bureaucratique moderniste, et Khomeini, représentant de la classe féodale.

Avec également le processus où l'impérialisme utilise de plus en plus les ressources naturelles des pays opprimés, une agriculture impérialiste moderne est développé par un processus où le féodalisme lui-même se dissout dans le capitalisme bureaucratique.

C'est le processus qui donne naissance aux immenses plantations modernes et aux immenses fermes produisant des marchandises principalement pour les marchés impérialistes.

Ce processus est capitaliste, mais capitaliste par le haut: c'est capitaliste bureaucratique. C'est un important pilier du fascisme.

Le camarade Kaypakkaya a noté :

« Même si les rapports de propriété, surtout les grandes propriétés terriennes, sont dissoutes à un rythme très lent, ces rapports de propriété conservent leurs formes féodales d'exploitation.

Les formes semi-féodales d'exploitation continuent, comme avec la moitié des récoltes pour le propriétaire terrien, la rente, l'usure, les prêts à intérêt. Les intérêts usuriers et la rente sont pompés par les banques impérialistes.

Les rapports féodaux continuent avec toutes leurs extrêmes, en particulier dans la superstructure. La démocratie bourgeoise va toujours main dans la main avec le fouet du féodalisme.

La démocratie porte toujours un caractère féodal. Une importante partie de la bourgeoisie possède des traits semi-bourgeois, semi-féodaux.

Tout cela, c'est-à-dire tous les rapports féodaux quels qu'ils soient, facilitent la domination indirecte de l'impérialisme, ce sont ses piliers. »

(Ibrahim Kaypakkaya, Critique générale du révisionnisme de la SAFAK, 1972)

C'est pourquoi, même si le féodalisme est balayé, il continue sous la forme de la dictature du capitalisme bureaucratique, dans le fascisme. Le féodalisme se dissout dans le capitalisme bureaucratique.

Le PCMLM du Bangladesh note dans sa Déclaration et Programme :

« Des aspects national et démocratique de cela, l'aspect national est aujourd'hui le principal. C'est-à-dire que le système semi-féodal est le problème principal.

Mais en tant que classe, ce système est porté par la bourgeoisie bureaucratique. La classe qui est le représentant de l'impérialisme, de l'expansionnisme, du capitalisme bureaucratique et du féodalisme, qui a l'État central, le parlement, les banques, les industries, les partis politiques et les armées. Cela signifie que la bourgeoisie bureaucratique a le pouvoir politique. Mais en tant que classe, elle n'est pas indépendante mais un laquais impérialiste.

Ainsi, nous avons à mener une révolution en renversant cette classe, parce que la question centrale de la révolution est de conquérir le pouvoir politique. Mais renverser cette classe est lié au reversement de l'impérialisme, de l'expansionnisme, du capitalisme bureaucratique et du féodalisme. Et selon la loi du matérialisme historique, il n'est

pas possible d'aller au renversement du capitalisme et de l'impérialisme sans auparavant renverser le féodalisme.

C'est pourquoi, dans la présente étape de la révolution, c'est principalement une révolution agraire. La tâche principale présente est de renverser le système féodal. Cependant, nous devons garder à l'esprit qu'en tant que classe, les féodaux sont placés sous la structure centrale de la bourgeoisie bureaucratique, et ils ont été placés au niveau bas de la grande bourgeoisie au cours de la formation du capitalisme bureaucratique. »

4. Invasion et colonialisme: une situation spécifique

Même si l'impérialisme a été en situation d'abandonner le colonialisme ouvert, au profit du semi-colonialisme, les situations où prévaut le colonialisme comme aspect principal existent toujours, ou peuvent exister, en tant que situation spécifique qui demande une réponse spécifique.

Dans un pays semi-colonial, la bourgeoisie nationale est faible, opprimée à la fois par l'impérialisme et le féodalisme. Elle possède un aspect progressiste. Elle est possiblement une alliée de la révolution démocratique conduite par la classe ouvrière en alliance avec la paysannerie.

Néanmoins, dans une telle situation, l'aspect démocratique est l'aspect principal, alors que si une situation d'oppression nationale ouverte existe en tant que tel, l'aspect national devient prédominant.

L'aspect national devient prédominant dans deux situations claires:

a) Dans un pays où la guerre populaire est capable de démanteler le vieil État, il y aura inévitablement une intervention impérialiste ouverte, parce que les autres pays impérialistes essaieront d'éteindre le feu révolutionnaire qui se répand.

b) Dans un pays où le développement national a été particulièrement faible en raison d'une bourgeoisie faible, il y a toujours eu un processus de soumission par un pays plus fort, c'est-à-dire par un pays

capitaliste-impérialiste (comme la Nouvelle-Calédonie par la France) ou par un pays expansionniste semi-colonial (comme le Kurdistan du Nord par la Turquie).

Dans les deux situations, la révolution – démocratique ou bien socialiste – doit porter le drapeau de la libération nationale comme aspect principal.

Comme Staline l'a expliqué :

« la nation est une communauté humaine, stable, historiquement constituée, née sur la base d'une communauté de langue, de territoire, de vie économique et de formation psychique qui se traduit par une communauté de culture. »

(Le marxisme et la question nationale)

Une intervention extérieure entend nier la nation en tant que phénomène historique, afin de profiter d'elle par l'oppression et l'exploitation. En raison de cela, les communistes doivent rallier les masses de manière plus large, car cela est possible: c'est l'existence du peuple en tant que tel que l'intervention étrangère entend nier, avec les possibilités révolutionnaires qui vont avec.

Les communistes, sans aucune approche chauvine, mettent en avant la nation comme aspect principal, parce qu'elle porte le cours de la révolution, un aspect universel: le saut qualitatif qui existe dans chaque procès et qui fait que chaque nation veut l'égalité et la liberté comme exigence universelle.

C'est une étape nécessaire dans le processus de l'unification humaine de la Terre, d'une société communiste sur toute la planète, vivant en harmonie avec la nature et répandant la vie dans l'univers.

Néanmoins, dans une révolution démocratique, la libération nationale du semi-colonialisme existe également, mais comme aspect secondaire.

Dans les pays semi-coloniaux, c'est une caractéristique du révisionnisme et du hoxhaïsme que de soutenir l'aspect national comme aspect principal, soutenant de manière indirecte la « bourgeoisie nationale », ce qui cache en fait une

faction particulière de la classe capitaliste bureaucratique.

Durant les années 1960-1980, l'URSS social-impérialiste a fait la promotion des « révolutions nationales », uniquement afin de faire triompher non pas la « bourgeoisie nationale » et « l'indépendance », mais une fraction bourgeoise bureaucratique qui devrait gérer le pays comme vassal de l'URSS.

Ce n'est pas ce qu'enseigne le marxisme-léninisme-maoïsme: une guerre nationale de libération existe en tant que telle seulement dans une situation de colonialisme ouvert et d'invasion.

5. Directives politiques

Étant donné que la principale racine est l'aspect démocratique, il est erroné de considérer comme suffisant l'aspect anti-impérialiste. Faire cela serait aboutir à la conception révisionniste d'un « État national. »

A notre époque, il ne peut pas y avoir de « résistance nationale » suffisamment forte pour briser la domination impérialiste, à moins qu'elle ne soit conduite par un Parti Communiste authentique, sous le drapeau rouge.

Aucun drapeau national ne peut avoir de sens, vu que le seul protagoniste de notre époque est la classe ouvrière, soutenue par toutes les classes opprimées.

C'est une erreur idéologique, militaire, culturelle et politique que de souligner de manière unilatérale une résistance nationale, aussi progressiste qu'elle puisse être. Même si cela affaiblit l'impérialisme, il n'y a pas de possibilité pour cette résistance d'aller au-delà et de faire une véritable révolution démocratique.

Sans un soin particulier quant à cette question, il y a le risque de tomber dans le piège de l'impérialisme : la concurrence et la compétition entre les impérialismes font que tous soutiennent un « mouvement » démocratique afin de masquer leurs coups militaires.

En raison de cela, en toute situation, les révolutionnaires vivant dans un pays impérialiste doivent souligner que l'ennemi est leur propre impérialisme ; il ne doit y avoir aucune hésitation sur cette question, même si l'impérialisme tente de

justifier son intervention (au nom de la démocratie, du droit d'ingérence pour empêcher un « nouvel Hitler », etc.).

Toutes les interventions impérialistes quelles qu'elles soient détruiraient inévitablement tout élément démocratique dans le pays opprimé victime de l'intervention; cela ne ferait que changer le personnel de la classe bureaucratique, sans rien changer de la nature du pays; cela ne ferait que tromper les masses qui espèrent un « changement. »

Mais le seul changement pour les masses dans tout pays opprimé vient par la Guerre Populaire; seule la Guerre Populaire porte le processus réel de destruction de la féodalisme et du colonialisme, de liquidation du vieil État et de production d'un nouvel État démocratique, se transformant dans un processus ininterrompu en État socialiste.

Annexe: Lénine sur les voies prussienne et américaine

« Le pivot de la lutte est la latifundia féodale qui est l'incarnation la plus remarquable et le plus fort reste des survivances de la servitude en Russie. Le développement de la production de marchandises et du capitalisme mettra certainement et inévitablement une fin à ces survivances.

A ce niveau, la Russie n'a qu'un chemin devant elle, celle du développement bourgeois. Mais il peut y avoir deux formes de ce développement.

Les survivances de la servitude peuvent aller à leur disparition soit comme résultat de la transformation de l'économie des propriétaires terriens ou bien comme résultat de l'abolition de la latifundia des grands propriétaires terriens, c'est-à-dire soit par la réforme soit par la révolution.

Le développement bourgeois peut procéder en ayant à la tête les économies des grands propriétaires terriens, qui

deviendront graduellement plus et plus bourgeois et substitueront graduellement les méthodes bourgeoises d'exploitation à celles féodales.

Il peut aussi procéder en ayant à la tête des économies petites paysannes, qui d'une manière révolutionnaire arracheront « l'excroissance » de la latifundia féodale de l'organisme social et se développera librement sans celle-ci sur la voie de l'économie capitaliste.

Ces deux chemins de développement bourgeois objectivement possible, nous les appellerions respectivement la voie prussienne et la voie américaine.

Dans le premier cas, l'économie féodale des propriétaires terriens évolue lentement en une économie bourgeoise des propriétaires terriens Junkers, ce qui condamne les paysans à des décennies d'expropriation et de servitude les plus pénibles, alors qu'en même temps grandit une petite minorité de Grossbauern (« Grands paysans »).

Dans le second cas, il n'y a pas d'économie de grands propriétaires terriens, ou alors elle est brisée par la révolution, qui confisque et divise les territoires féodaux anciennement possédés. En ce cas, les paysans prédominant, deviennent le seul agent de l'agriculture et évoluent en fermiers capitalistes.

Dans le premier cas, le contenu principal de l'évolution est la transformation du servage en servitude et exploitation capitaliste sur les terres des grands propriétaires terriens féodaux – les Junkers.

Dans le second cas, le principal arrière-plan est la transformation du paysan patriarcal en un fermier bourgeois. »

Lénine, Le programme agraire de la social-démocratie dans la première révolution russe, 1905-1907, 1907

« Les deux voies que j'ai indiquées pour « résoudre » la question agraire dans la Russie en développement bourgeois correspondent aux deux voies de développement du capitalisme dans l'agriculture.

J'appelle ces deux voies les voies prussienne et américaine.

Le trait caractéristique du premier est que les rapports médiévaux dans la propriété de la terre ne sont pas liquidés d'un coup, mais adaptés graduellement au capitalisme, qui pour cette raison conserve pour une longue période des traits semi-féodaux.

Les grandes propriétés terriennes prussiennes n'ont pas été détruites par la révolution bourgeoise ; elles ont survécu et sont devenues la base de l'économie « Junker », qui est essentiellement capitaliste, mais implique un certain degré de dépendance de la population rurale, comme la *Gesindeordnung* [Régulation des serfs, 1854, une des nombreuses lois de Prusse supprimant tout droit civil aux travailleurs agricoles ; la moindre tentative de grève était punissable par exemple d'emprisonnement.]

Comme conséquence, la domination sociale et politique des Junkers a été consolidé pour de nombreuses décennies après 1848, et les forces productives de l'agriculture allemande se sont

développées bien plus lentement qu'en Amérique.

Là-bas, au contraire, ce n'est pas a vieille économie des grands propriétaires terriens conservant les esclaves qui est devenue la base de l'agriculture capitaliste (la Guerre Civile a détruit les propriétés des propriétaires d'esclaves), mais la libre économie du fermier libre sur une terre libre – libre d'un côté de toutes les entraves médiévales du servage et du féodalisme, et de l'autre de toutes les entraves de la propriété privée de la terre.

La terre était donnée à un prix nominal en Amérique, de par ses vastes ressources, et ce n'est que sur une base nouvelle, totalement capitaliste, que la propriété privée de la terre s'est maintenant développé là-bas.

Ces deux voies ont toutes deux à peu près clairement émergé en Russie après 1861. Le progrès des fermes des grands propriétaires terriens est indiscutable, et

la lenteur de ce progrès ne relève pas du hasard, mais est inévitable tant que restent les survivances du servage.

Il est aussi au-delà de tout doute que plus les paysans sont libres, le moins ils sont écrasés par les restes du servage (dans le Sud par exemple, toutes ces conditions favorables existent) et finalement et surtout plus les paysans sont fournis en terres, plus il y a une grande différenciation au sein de la paysannerie et plus rapide est le processus de formation d'une classe de fermiers, capitalistes ruraux.

Toute la question du développement futur du pays revient à cela : laquelle de ces deux voies de développement va finalement prévaloir, et de manière correspondante, quelle classe portera le changement nécessaire et inévitable – la vieille noblesse possédant les terres ou le fermier paysan libre ? »

Lénine, La question agraire en Russie vers la fin du 19ème siècle, 1908

« Quant au Parti, le Président Mao part de la nécessité du Parti Communiste, d'un Parti de type nouveau, un Parti du prolétariat ; aujourd'hui nous dirions: d'un Parti marxiste-léniniste-maoïste.

Un Parti dont l'objectif est la conquête du Pouvoir et sa défense, ce qui fait qu'il soit indissolublement lié à la guerre populaire, soit pour l'entreprendre, la développer ou bien la livrer pour se défendre.

Un Parti qui s'appuie sur les masses soit par la guerre populaire même – qui est une guerre de masses – soit par le front unique qui, en tant que front de classes, se base sur les masses majoritaires. »

Parti Communiste du Pérou : Sur le marxisme-léninisme-maoïsme

Sur le « tiers-mondisme » et la description des « trois mondes »

PCF(mlm), Parti Communiste Marxiste-Léniniste-Maoïste du Bangladesh, Centre Marxiste-Léniniste-Maoïste de Belgique, novembre 2015

Nous tenons à mettre en garde par rapport à une ligne erronée qui est dangereuse pour le Mouvement Communiste International : le « tiers-mondisme ». Cette conception nie le cadre national, le mouvement dialectique de la réalité et développe des thèmes ultra-gauchistes qui n'apportent que de la confusion.

Comme nous le savons, le Parti Communiste de Chine a noté en 1963, dans une réponse au Parti Communiste de l'Union Soviétique aussi connu comme lettre en 25 points :

« C'est dans les vastes régions d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine que convergent les différentes contradictions du monde contemporain, que la domination impérialiste est le plus faible, et elles constituent aujourd'hui la principale zone des tempêtes de la révolution mondiale qui assène des coups directs à l'impérialisme [...]».

Actuellement, dans les rangs du mouvement communiste international, certains vont jusqu'à mépriser la lutte libératrice des nations opprimées et à adopter une attitude passive et négative envers elle ; en fait, ils ne font que défendre les intérêts du capital monopoliste, trahir les intérêts du prolétariat et, ce faisant, ils dégénèrent et deviennent des social-démocrates.

L'attitude envers la lutte révolutionnaire des peuples des pays d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine est un important critère qui permet de distinguer ceux qui veulent faire la révolution de ceux qui ne

le veulent pas, ceux qui défendent véritablement la paix mondiale de ceux qui encouragent les forces d'agression et de guerre. »

C'est là la compréhension de base du monde selon le matérialisme dialectique. Les pays capitalistes parviennent à organiser la terrible exploitation des pays semi-féodaux semi-coloniaux. Dans ce processus, ils sont capables de produire une aristocratie ouvrière qui sert le capitalisme. Lénine écrit dans son classique *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme* :

« Le capitalisme a assuré une situation privilégiée à une poignée (moins d'un dixième de la population du globe ou, en comptant de la façon la plus « large » et la plus exagérée, moins d'un cinquième) d'États particulièrement riches et puissants, qui pillent le monde entier par une simple « tonte des coupons » [...]».

On conçoit que ce gigantesque surprofit (car il est obtenu en sus du profit que les capitalistes extorquent aux ouvriers de « leur » pays) permette de corrompre les chefs ouvriers et la couche supérieure de l'aristocratie ouvrière. Et les capitalistes des pays « avancés » la corrompent effectivement : ils la corrompent par mille moyens, directs et indirects, ouverts et camouflés [...]».

Ce sont de véritables agents de la bourgeoisie au sein du mouvement ouvrier, des commis ouvriers de la classe des capitalistes (labour lieutenants of the capitalist class), de véritables propagateurs du réformisme et du chauvinisme. »

D'un côté, nous avons des pays capitalistes forts, capables de produire des agents de la bourgeoisie dans les rangs de la classe ouvrière, paralysant de manière relative l'activité révolutionnaire de la classe ouvrière ; de l'autre côté, nous avons des pays opprimés dans lesquels l'exploitation est si forte que la rébellion peut se développer d'une manière bien meilleure.

Néanmoins, ce sont des tendances. Par exemple, dans les pays opprimés, il est possible que la semi-féodalité ou le semi-colonialisme soit si fort que la révolution soit, d'une manière relative, ralentie. Le fanatisme religieux est une tendance réactionnaire qui est très forte là où la féodalité est particulièrement implantée. Le nationalisme peut être très développé dans les pays où le capitalisme bureaucratique connaît une période de développement.

De la même manière, le paupérisme est une tendance naturelle du capitalisme. La contradiction entre la bourgeoisie et le prolétariat est antagoniste et donc les masses, même dans les pays capitalistes, arrivent toujours plus à une situation de pauvreté. C'est la loi, expliquée par Karl Marx dans *Le Capital*, de l'accumulation du capital, et rejetée par le réformisme social-démocrate, qui affirme que le niveau de vie des masses peut être toujours meilleure dans le capitalisme.

Le « tiers-mondisme » est ici une idéologie qui nie la dialectique de la réalité. Il prétend que le capitalisme peut être pacifique et toujours en progrès dans les pays capitalistes. C'est contre-révolutionnaire. Mais il ne l'exprime pas ouvertement : il cache sa vision d'un capitalisme pacifique à travers l'affirmation « révolutionnaire » du « Tiers-Monde ».

Le « tiers-mondisme » propage la même vision du capitalisme que les réformistes sociaux-démocrates, mais avec une tactique consistant à faire semblant d'être « révolutionnaire » en niant ce soi-disant capitalisme paisible au nom du « Tiers-Monde ».

C'est une déviation d'ultra-gauche qui aide uniquement, en fait, les vulgarisateurs d'un capitalisme « pacifique », étant donné qu'il est dit la même chose, même si c'est en faisant semblant d'être « contre ».

C'est une déviation d'ultra-gauche qui nie l'antagonisme de classe entre bourgeoisie et prolétariat dans les pays capitalistes, faisant la promotion de la capitulation au nom de la « supériorité » de l'impérialisme.

C'est une déviation d'ultra-gauche qui fait la promotion d'une conception « nationale » de la révolution, quand en réalité la question est toujours démocratique : la lutte des pays opprimés n'est pas celle d'une nation contre une autre, mais des masses pour la démocratie contre l'exploitation et l'oppression organisées par une classe dominante d'un autre pays.

La conception d'ultra-gauche « tiers-mondiste » a le même point de vue sur le capitalisme impérialiste que les réformistes sociaux-démocrates, le considérant comme sans antagonisme ; il a un point de vue anti-dialectique, donnant naissance à une conception métaphysique du « Tiers-Monde ».

C'est la même idéologie que Lin Biao, qui a tenté un coup d'État fasciste en Chine rouge sous le déguisement d'une ligne « tiers-mondiste ».

Il est nécessaire de souligner ici ce que nous devrions vraiment comprendre par « Tiers-Monde ». C'est Mao Zedong qui a popularisé ce concept ; citons le ici lorsqu'il fait une description du monde.

« Les États-Unis et l'Union Soviétique ont de nombreuses bombes atomiques, et ils sont plus riches. L'Europe, le Japon, l'Australie et le Canada, du second monde, n'ont pas tant de bombes atomiques et ne sont pas aussi riches que le premier monde, mais plus riches que le troisième monde. »

Comme nous le savons, il y a déjà eu une tentative des partisans de la voie capitaliste en Chine rouge, dirigés par Deng Xiaoping, d'utiliser dans un sens mauvais cette description afin de promouvoir une alliance du « deuxième monde » au « troisième monde ».

Ceci a provoqué beaucoup de confusion et un manque de compréhension parfois. Voyons ici l'interprétation correcte du Parti Communiste du Pérou par Gonzalo et la pensée Gonzalo :

« Le premier monde est constitué par les deux superpuissances : les États-Unis et l'URSS qui luttent pour l'hégémonie mondiale et peuvent déclencher une guerre impérialiste.

Ce sont des superpuissances parce qu'elles sont plus puissantes économiquement, politiquement et militairement que les autres puissances.

Les États-Unis ont une économie centrée sur le monopole de la propriété qui n'appartient pas au secteur de l'état ; politiquement ils pratiquent une démocratie bourgeoise avec une croissante restriction des droits ; c'est un libéralisme réactionnaire ; militairement, c'est la nation la plus puissante de l'Occident avec un processus de développement plus prolongé.

L'URSS est économiquement axée sur le monopole d'état ; politiquement c'est la dictature fasciste d'une bourgeoisie bureaucratique ; militairement c'est une puissance de haut niveau, bien que son processus de développement soit plus court.

Les États-Unis essaient de conserver leurs domaines et aussi de les étendre.

L'URSS vise plutôt l'expansion parce que c'est une superpuissance nouvelle et, d'un point de vue économique, elle a intérêt à tenter de capturer l'Europe pour se trouver en une meilleure situation.

En synthétisant, ce sont deux superpuissances qui ne constituent pas un bloc mais qui ont des contradictions, des différences marquées entre elles et qui évoluent dans le cadre de la loi de la collusion et de la lutte pour la répartition du monde.

Le deuxième monde est constitué par des puissances impérialistes qui ne sont pas des superpuissances, c'est-à-dire qu'elles sont moins puissantes économiquement, politiquement et militairement, comme le Japon, l'Allemagne, la France et l'Italie etc.

Elles ont des contradictions avec les superpuissances parce qu'elles souffrent – par exemple – de la dévaluation du dollar, des restrictions militaires et de contraintes politiques.

Ces puissances impérialistes veulent mettre à profit la lutte entre les superpuissances pour surgir à leur tour comme de nouvelles puissances.

Elles déclenchent également des guerres d'agression contre les nations opprimées et il existe aussi entre elles des contradictions exacerbées.

Le troisième monde est constitué par les nations opprimées d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine ; se sont des colonies, ou des semi-colonies où la féodalité n'a pas été détruite et sur cette base se développe un capitalisme bureaucratique.

Ces nations sont assujetties à l'une ou l'autre des superpuissances, ou à une puissance impérialiste.

Il existe des contradictions entre elles et l'impérialisme, en plus des luttes qu'elles soutiennent contre leurs propres grandes bourgeoisies et contre les propriétaires terriens, les deux au service et en collusion avec l'impérialisme, spécialement avec les superpuissances [...]

La contradiction entre les nations opprimées d'une part et les superpuissances impérialistes et

puissances impérialistes de l'autre ; c'est ce que renferme la thèse des trois mondes se dessinent ; cette contradiction se dessine – et nous la formulons ainsi –, car l'essence de cette contradiction est avec les superpuissances impérialistes, mais il y a aussi contradiction avec les puissances impérialistes. C'est la contradiction principale ; le développement et le triomphe des révolutions de démocratie nouvelle représentent sa solution. »

Cette interprétation correcte n'a pas été faite par de nombreux partis et organisations de par le monde. Par exemple, le TKP/ML en Turquie et le Parti du Travail d'Albanie ont eu la même conception unilatérale de la théorie des « trois mondes ».

Le TKP/ML l'a rejeté en défendant Mao Zedong qui selon lui ne pouvait pas l'avoir soutenu et le Parti du Travail d'Albanie l'a rejeté en attaquant Mao Zedong présenté comme un de ses partisans en l'assimilant avec Deng Xiaoping.

En fait, la conception des « trois mondes » n'était qu'une description permettant d'appréhender de manière meilleure la contradiction entre les puissances impérialistes, c'est-à-dire entre les puissances impérialistes et les superpuissances impérialistes ; il n'a jamais été question d'un concept à utiliser mécaniquement.

Pour être scientifique, nous devrions utiliser la même distinction au sein des pays semi-coloniaux semi-féodaux. Certains d'entre eux sont « expansionnistes », comme Siraj Sikder l'a noté dans la situation particulière du Bengale Oriental opposé au Pakistan et ensuite à l'Inde, qui sont tous deux semi-coloniaux semi-féodaux, mais agressifs en tant que pays expansionnistes.

Nous devons également noter ici que, dans ce cas particulier l'État chinois représenté sur le plan international par les tiers-mondistes ne soutenaient pas le Mouvement de Libération du Bengale Occidental, étant donné qu'ils pensaient que cela allait contre le Pakistan qui était leur allié diplomatique international.

Siraj Sikder, étant un communiste authentique, comprenant Mao Zedong et ses enseignements, a vigoureusement mené la guerre de libération nationale contre le Pakistan. Ainsi, sa pensée-guide s'est portée directement contre la vision tiers-mondiste qui pensait que le Pakistan, en tant que pays opprimé, ne pouvait pas avoir de colonie. Les tiers-mondistes ne trouvent aucune contradiction au sein d'un pays du Tiers-Monde.

C'est une importante particularité du tiers-mondisme : il rejette la dialectique et ainsi les contradictions dans les pays opprimés, qui ne sont pas des « États nationaux » mais des pays semi-coloniaux semi-féodaux.

Au début des années 1970, les groupes pro-Moscou ont soutenu l'expansionnisme indien et ses laquais, alors que les tiers-mondistes pro-Chine soutenaient l'expansionnisme pakistanais et ses laquais.

Partout dans le monde, dans les pays opprimés, nous pouvons voir que les révisionnistes soutiennent le capitalisme bureaucratique et le féodalisme, dans une approche nationaliste, travaillant en même temps pour des impérialistes et des expansionnistes qu'ils considèrent comme étant « progressistes ».

Dans les pays impérialistes, cette tendance existe également, particulièrement dans le second monde et ses jeux contre les superpuissances.

En Belgique et en France, par exemple, pays impérialistes, les organisations se revendiquant du marxisme-léninisme pensée Mao Zedong politiquement actives dans les années 1960-1970-1980 ont toutes dans leurs productions théoriques fait référence aux « trois mondes » ; mais la juste compréhension des « trois mondes » comme « outil » permettant de mieux cerner les contradictions entre puissance impérialistes et superpuissances impérialistes n'était alors présente nulle part.

Ici, cependant l'exemple le plus négatif d'une utilisation erronée, mécaniste des « trois mondes » comme « ligne de conduite stratégique générale », est à mettre à l'actif de l'organisation belge AMADA-TPO – organisation devenant en 1979 le PTB-PVBA – qui oubliait de manière opportuniste

qu'une théorie qui ne connaît pas de classes ne peut jamais être une théorie du prolétariat.

Ainsi, dans son Programme pour la paix, l'indépendance nationale, la démocratie populaire et le socialisme, datant du 8 mai 1976, AMADA-TPO expliquait que dans le cadre de l'analyse des rapports de force entre « l'hégémonisme russe montant et agressif, et l'impérialisme américain en déclin qui se trouve dans une position défensive », il y a lieu de comprendre l'OTAN comme un cadre au sein duquel il serait possible de conclure une alliance défensive avec les États-Unis basée sur les principes : « souveraineté, indépendance et « compter sur ses propres forces » égalité et non-ingérence mutuelle ».

Basculant dans le subjectivisme le plus complet en souhaitant former un bloc uni avec l'impérialisme américain et la bourgeoisie belge, AMADA-TPO analysait ainsi l'OTAN comme un « refuge » ou il serait possible d'appuyer toutes les tendances allant dans la direction des revendications nationales susmentionnées.

Il n'est pas difficile de comprendre que ces conceptions n'ont rien à voir avec les « trois mondes » popularisés par Mao Zedong et Gonzalo puisque pour AMADA-TPO, l'OTAN, bien que comprise comme totalement sous la coupe de l'impérialisme américain, devenait le garant de l'égalité, de la non-ingérence mutuelle, de l'indépendance nationale.

Pour appuyer leur « démonstration scientifique » sur « l'impérialisme américain en déclin », il était notamment fait référence aux citations de Hua Guo Feng et Deng Xiaoping puisées dans Pékin-Information de fin 1976, donc d'après la victoire de la clique révisionniste anti-parti en Chine.

En façade, AMADA-TPO était une organisation marxiste-léniniste pensée Mao Zedong ; en pratique, c'était déjà une organisation populiste, prônant une ligne « sociale » à la base et célébrant la Chine fasciste d'après Mao Zedong.

Une évolution tout à fait similaire fut effectuée par le PCMLF français.

Cela montre la nécessité d'une analyse de la réalité, sur la base du matérialisme dialectique, à travers la

participation à la lutte de classe et avec la naissance d'une pensée-guide ; la révolution ne peut pas être fondée sur le subjectivisme, sur le rupturisme, même au nom du Tiers-Monde.

La déviation ultra-gauchiste est toujours basée sur le subjectivisme. C'est la prétention de dire « non » individuellement à l'oppression, sans conception scientifique de l'exploitation. Il y a par exemple de nos jours deux principales structures « tiers-mondistes » aux États-Unis, le Revolutionary Anti-imperialist Movement (« Mouvement Révolutionnaire Anti-impérialiste ») et la Leading Light (« Lumière Guide »).

Les deux prétendaient être maoïstes, avant d'abandonner cela ces derniers mois : après avoir prétendu être de nature prolétarienne, ils ne peuvent que basculer toujours plus dans le subjectivisme. Ce phénomène a déjà eu lieu dans les années 1970-1980, avec le Weather Underground aux États-Unis et la Fraction Armée Rouge en Allemagne de l'Ouest.

Ces véritables révolutionnaires ont échoué à construire une pensée-guide, à trouver une voie révolutionnaire dans leur propre pays, et ils ont ainsi trouvé « ailleurs » le moteur de la révolution.

Citons ici la Fraction Armée Rouge :

« Si les peuples du Tiers-Monde sont l'avant-garde de la révolution anti-impérialiste, alors cela signifie qu'ils représentent objectivement le plus grand espoir pour les gens dans la métropole pour atteindre leur propre liberté.

Si tel est le cas, alors il est de notre devoir d'établir un lien entre la lutte de libération des peuples du Tiers-Monde et l'aspiration à la liberté dans la métropole où que ce soit qu'elle émerge.

Cela signifie dans les écoles diplômantes, dans les écoles secondaires, dans les usines, dans les familles, dans les prisons, dans les bureaux, dans les hôpitaux, dans les administrations, dans les partis politiques, les syndicats – partout.

Contre tout ce qui nie ouvertement ce lien, le supprime et le détruit : le consumérisme, les médias, la cogestion, l'opportunisme, le dogmatisme, la domination, le paternalisme, la brutalité et l'aliénation.

« C'est nous qui sommes concernés ! » – le sujet révolutionnaire c'est nous.

Quiconque commence à lutter et à mener la résistance est l'un d'entre nous. »

C'est du subjectivisme. La révolution dans les pays impérialistes ne dépend pas d'une « liaison » avec le Tiers-Monde, mais d'une pensée-guide qui se situe dans le cadre de la Révolution Mondiale. Dire autre chose signifie nier la contradiction antagonique entre la bourgeoisie et le prolétariat dans un pays capitaliste.

Dans chaque pays, la contradiction est interne ; comme Mao Zedong l'a expliqué dans De la contradiction :

« La cause fondamentale du développement des choses et des phénomènes n'est pas externe, mais interne ; elle se trouve dans les contradictions internes des choses et des phénomènes eux-mêmes. Toute chose, tout phénomène implique ces contradictions d'où procèdent son mouvement et son développement. »

En ce sens, le tiers-mondisme est une idéologie réactionnaire, n'apportant que de la confusion et dont le but bourgeois est de bloquer l'étude de la réalité au moyen du matérialisme dialectique, aujourd'hui : le Marxisme-Léninisme-Maoïsme.

Vive le Marxisme-Léninisme-Maoïsme, unissons-nous sous la bannière du Maoïsme !

Rejetons le subjectivisme, forçons les conditions révolutionnaires pour une pensée guide !

Guerre Populaire jusqu'au Communisme !

« C'est avec la guerre populaire que nous avons compris plus profondément ce qu'implique le maoïsme et que nous avons pris l'engagement solennel de: « Arborer, défendre et appliquer le marxisme-léninisme-maoïsme, principalement le maoïsme! et de lutter infatigablement pour contribuer à le mettre aux commandes à fin qu'il soit le guide de la révolution mondiale, unique et rouge drapeau immarcescible qui garantit le triomphe du prolétariat, des nations opprimées et des peuples du monde en leur inexorable marche combattante de légions d'acier en marche vers le Communisme doré et à tout jamais resplendissant. »

Parti Communiste du Pérou : Sur le marxisme-léninisme-maoïsme

À l'avant-garde de la défense de la Biosphère planétaire

Pour notre centième document, nous tenons à souligner l'importance de la bataille pour la Biosphère, qui est un strict équivalent de la bataille pour un gouvernement mondial d'une humanité unifiée.

En effet, une humanité divisée connaît la compétition, la concurrence, la guerre. Elle est incapable d'unir ses efforts, de ne pas gaspiller des ressources, de se mobiliser de manière générale dans une perspective à l'échelle planétaire.

Le réchauffement climatique est, par conséquent, un gigantesque défi, qui exige la révolution mondiale. Seule cette dernière peut s'opposer de manière réelle au capitalisme qui asservit et détruit toute vie sur la planète.

Car la révolution mondiale fait comprendre à l'humanité qu'elle est une partie de la Biosphère en ayant une analyse matérialiste dialectique de la réalité planétaire, où tout est inter-relié, rien n'est isolé. Elle permet la planification socialiste, mettant un terme au chaos de la concurrence, à l'absurdité de la compétition.

Elle transforme les mœurs, faisant cesser les destructions et le mépris pour la vie, en arrachant au capital la maîtrise des moyens de production.

Le XXI^e siècle sera celui de l'unification mondiale, du gouvernement mondial, de la république socialiste mondiale reconnaissant la Biosphère, se donnant comme tâche de la protéger. Tel est le sens réel de l'écologie au XXI^e siècle !

Voici, comme contribution à cette prise de conscience, des extraits de nos positions depuis 2011, témoignant de la continuité de notre perspective, de l'élaboration d'un positionnement ferme concernant la défense de la Biosphère.

Rejoignez-nous dans la bataille pour la démocratie populaire, la défense de la Biosphère, la juste compréhension du matérialisme dialectique!

« Le mode de production capitaliste est en train de procéder à des destructions sans pareil dans le monde, agressant la nature et détruisant l'environnement, au nom d'un mode de vie « idéal » et en réalité chaque jour basculant davantage dans la barbarie.

La bataille révolutionnaire ne concerne pas que le rapport des êtres humains entre eux : il concerne également le rapport des êtres humains à la planète Terre, à la biosphère (...).

Généraliser la critique de la logique destructrice du mode de production capitaliste et ses crimes contre l'ensemble des êtres vivants sur la planète ! »

[Déclaration 1 - Des objectifs du Parti]

« Le Parti Communiste Marxiste-Léniniste-Maoïste considère que la catastrophe nucléaire de Fukushima est un avertissement à l'espèce humaine.

Celle-ci ne doit pas s'imaginer qu'elle peut continuer à insulter la biosphère, à procéder à la destruction de toute vie, tout en léguant au monde futur des sarcophages nucléaires géants, éparpillés sur la planète.

La catastrophe nucléaire de Fukushima est la preuve que l'humanité est en retard par rapport à l'exigence de notre époque : l'instauration d'une république socialiste mondiale, organisée de manière planifiée sur l'ensemble de notre planète.

La citoyenneté socialiste qui va avec cette république sera fondée sur une vision pacifique, artistique, scientifique, refusant catégoriquement toute exploitation et toute oppression. »

[Déclaration 2 - De la catastrophe nucléaire de Fukushima]

« Aujourd'hui, les peuples du monde font face à un important défi : le changement climatique.

Les développements capitaliste, colonial et semi-colonial ont façonné le monde, élevant les forces productives, mais également perturbant et détruisant la nature.

De manière dialectique, le capitalisme a amené la possibilité pour les masses mondiales de vivre dans un monde meilleur, mais est également en train de détruire la planète (...).

Paris est née en tant que ville de la bourgeoisie française, et le Baron Haussmann a mené la reconstruction de Paris à la fin du 19^e siècle, lui donnant une identité commune, pleine de classicisme bourgeois et de romantisme.

Dans ce processus, Paris a sucé le sang économique et culturel de tout le pays, et est toujours en train de grandir, poussant les plus pauvres dans les banlieues sans aucun droit économique et culturel, asphyxiant les villes dans les 300 kilomètres autour, et étant un modèle pour les autres villes du pays, qui suivent la même voie.

Tout est soumis à ce processus, la France se transforme elle-même en une seule ville unique, avec un centre parisien et quelques villes, et ensuite un pays entier de routes et de zones semi-urbanisées, avec des usines éparpillées.

La nature est considérée comme sans valeur, et l'impossibilité d'exprimer une vie humaine amène ensuite au désespoir, au fascisme comme romantisme militant, une idéologie prétendant refaçonner le corps et l'esprit. »

[Déclaration 11 - Faisons face au changement climatique !]

« L'incapacité du sommet de l'ONU sur le réchauffement climatique à Durban [en 2011] à ne serait-ce qu'établir un document commun est la preuve de la faillite historique de la bourgeoisie mondiale.

Le seul résultat du sommet est une prétendue « feuille de route » pour un accord de tous les pays du monde qui serait signé en 2015 et rentrerait en vigueur en 2020. Cela n'a absolument aucune valeur.

En dépit de toutes les informations scientifiques largement établies, la bourgeoisie mondiale n'est ainsi même pas capable de tenter de stopper la hausse de la température planétaire à +2°C.

La raison de cela est simple : la bourgeoisie mondiale est née comme classe nationale, elle ne porte pas en elle l'universalité de la classe ouvrière, elle n'est pas en mesure de se placer au seul niveau nécessaire et cohérent, celui de la biosphère. »

[Déclaration 14 - Sur l'échec du sommet de Durban sur le réchauffement climatique]

« La seule chose que le sommet Rio +20 a pu produire est un document de 49 pages intitulé « L'avenir que nous voulons », où le mot « réaffirmer » est utilisé 59 fois.

Il n'y a pas de décisions, parce que seule la classe ouvrière peut prendre des décisions.

Il n'y a aucun changement prévu, parce que la bourgeoisie n'a pas besoin de changements.

La bourgeoisie ne peut qu'espérer que le développement durable vienne de lui-même, qu'il y aura une coopération internationale, que la situation sera, d'une manière ou d'une autre, « sous contrôle ».

Mais cela est impossible ; il ne peut y avoir aucune « économie verte » capitaliste ; le capitalisme n'a pas de valeurs morales, pas de valeurs culturelles, il ne peut que transformer la réalité en marchandises, toute réalité, même la réalité vivante.

Elle ne peut vivre que dans la compétition et toujours plus dans le monopole, l'exploitation et la guerre impérialiste. Elle ne peut apporter que la destruction. »

[Déclaration 22 - Rio+20]

« En rendant hier [en 2013] son rapport sur le dérèglement climatique, le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat organisé par l'ONU montre l'incapacité totale des classes dominantes à comprendre la réalité et à assumer une morale progressiste. »

[Déclaration 42 - L'insuffisance du dernier rapport du GIEC]

« Il est pourtant évident à toute personne progressiste que ni les centrales nucléaires, ni les abattoirs ne relèvent de la culture qui doit être celle du communisme.

De plus, une compréhension du mode de production capitaliste ne peut aller sans une juste analyse de l'écocide en cours, détruisant ce que l'évolution de la matière vivante a mis des millions d'années à réaliser. »

[Déclaration 50 - Résolution stratégique]

« La contradiction entre villes et campagnes est l'autre grande contradiction du capitalisme, avec la contradiction entre travail manuel et travail intellectuel.

Avec le développement des forces productives malheureusement sous la supervision du mode de production capitaliste, ces contradictions s'aiguisent terriblement.

Une des conséquences historiques est la déforestation, qui ne concerne pas seulement les pays semi-féodaux semi-coloniaux d'Afrique, d'Amérique et d'Asie, mais également les pays impérialistes eux-mêmes, dont bien entendu la France.

Tel est l'arrière-plan de la mort de Rémi Fraisse, 21 ans, lors d'affrontements nocturnes avec la police suite à un grand rassemblement contre la construction d'un barrage dans la forêt de Sivens dans le Tarn.

Les forces de répression, au service aveugle de l'urbanisation capitaliste, ont témoigné d'une violence extrême, conformément à leur ligne depuis le début de l'opposition au barrage, de la défense de la zone naturelle.

L'État révèle ici, non pas sa nature fasciste, mais son statut d'outil au service du capitalisme.

Ce dernier ne réfléchit pas, il ne « pense » pas, et il n'a aucune valeur morale ou culturelle à part la valorisation du capital, sa reproduction élargie. »

[Déclaration 63 - La mort de Rémi Fraisse et sa signification historique]

« Le Parti Communiste de France (marxiste-léniniste-maoïste) considère la Conférence de Paris

sur les changements climatiques comme l'événement majeur de ce début du XXIe siècle (...).

La question qui se pose à l'humanité en ce début de XXIe siècle avec le réchauffement climatique est de savoir dans quelle mesure elle est capable de maîtriser rationnellement les changements que son action puissante et coordonnée produit sur la composition chimique et minéralogique de la Terre.

Pour cela, il faut considérer la Terre comme un système, où rien n'est isolé, conformément à la thèse matérialiste dialectique selon laquelle rien n'existe de manière isolée (...).

Le point de vue bourgeois critiquant le changement climatique, l'épuisement des ressources et la diminution de la biodiversité est inacceptable pour le matérialisme dialectique, car ne sont considérées par la bourgeoisie que des menaces pour l'accumulation du capital.

La biosphère est ignorée au profit des intérêts particuliers et historiquement limités de l'humanité divisée en classes.

Le matérialisme dialectique permet de comprendre que les espèces ne peuvent pas disparaître mais évoluer, de manière dialectique, en interaction avec leur environnement, selon les nécessités du mouvement ininterrompu de la matière (...).

La COP21 est un moment historique, où l'humanité se pose objectivement une question, mais n'a pas les moyens subjectifs d'y répondre.

C'est un tournant historique, qui annonce, de par son échec, d'ici la fin du siècle l'établissement d'un gouvernement mondial, centralisant les décisions et planifiant les forces productives, systématisant les connaissances du matérialisme dialectique, lançant le processus de colonisation spatiale afin de diffuser la vie dans toute notre Galaxie. »

[Déclaration 78 - 10 thèses sur la COP21 en défense de la biosphère]

« La Conférence de Paris de 2015 sur le climat a terminé hier ses travaux, publiant un document exprimant le point de vue final des pays du monde sur le changement climatique et sur ce qui doit être fait à ce sujet.

Ce document est pratiquement une ligne directrice jusqu'à l'année 2100.

Nous tenons à exprimer ici, non pas nos inquiétudes quant aux solutions proposées, mais notre rage et notre haine contre les perpétrateurs de l'écocide auquel fait face la Biosphère. Le document final de la COP 21 est honteux, équivalent à un crime, qui doit être puni de la manière la plus sévère.

Nous disons : la Terre subit une agression générale, avec les destructions insensées sur une échelle gigantesque et dans les prochaines cinquante années, nous aurons besoin d'un tribunal pour juger ce crime et punir les criminels, exactement comme lors des procès de Nuremberg.

La Biosphère réclame justice – nous devons la réaliser en punissant ses ennemis. Ce sera une grande tâche du XXI^e siècle et c'est une partie substantielle du programme révolutionnaire (...).

Il est nécessaire de comprendre comment le mode de production capitaliste a donné naissance à une immense superstructure idéologique servant son existence et son expansion. Les trente pages du document final de la COP 21 reflètent cette idéologie.

On y trouve seulement cinq fois le terme « écosystème » ; les mots « planète », « océan », « biodiversité » ne sont mentionnés qu'une seule fois et ceux de « nature », « animaux », « écologie » ne sont même pas présents.

La déforestation n'est considérée que comme aspect du réchauffement climatique ; les forêts et les écosystèmes ne sont simplement pris en compte que comme « puits et réservoirs » de CO₂.

Pour toutes ces raisons, en tant que Parti Communiste de France (marxiste-léniniste-maoïste), nous disons que ce qui aurait dû être fait à la COP 21, au moins et sans préjuger des autres tâches, qui sont pour nous le noyau du programme révolutionnaire, c'est :

1. La cessation mondiale de la déforestation et l'établissement partout dans le monde de sanctuaires dédiés à la vie sauvage ;
2. L'interdiction de l'énergie nucléaire et un programme pour la démanteler ; l'organisation par

les Nations-Unies d'un programme énergétique mondiale, fondé sur l'utilisation des énergies solaire, hydraulique et éolienne ;

3. La socialisation immédiate (sans contreparties) par les masses de la centaine de monopoles produisant la moitié de la production de CO₂ (Chevron 3,5% de celle-ci, ExxonMobil 3,2%, BP 2,1% Total 0,8%, mais également Coca-Cola, Danone, Nestlé, Unilever, Kellogg, etc.), afin d'être en mesure de changer leur production et la manière dont cela est fait ;

4. La création d'une chaîne mondiale de télévision expliquant la situation de la nature et de la vie sauvage ;

5. Un paquet de cours à l'école pour connaître la réalité matérielle de l'utilisation des animaux comme alimentation, sur tous les plans : moral, économique, écologique (étant donné que c'est la source de 18 % des émissions anthropiques de CO₂ de par le monde) ;

6. Un appel pour une conférence des nations-unies dans les deux ans pour étudier comment la vie sauvage a été affecté par les activités anthropiques ;

7. Un appel pour une conférence des nations-unies dans les deux ans ayant l'océan comme seul thème, avec comme but d'en faire le plus possible un sanctuaire ;

8. La création d'une commission scientifique des nations-unies pour publier des rapports officiels, ayant une base légale, sur l'émission anthropique de CO₂ de chaque pays ;

- 9 La création sur chaque continent d'un super-institut travaillant sur le changement climatique ;

10. La reconnaissance du concept de Biosphère élaboré par Vladimir Vernadsky.

Ces points sont une simple utopie tant que les monopoles décident du destin du monde, et non pas les masses mondiales. Néanmoins, nous sommes confiants en le fait que les masses mondiales, guidées par la classe ouvrière de chaque pays, feront la révolution mondiale et reconnaîtront la Biosphère, comme le matérialisme dialectique l'exige. »

[Déclaration 79 - Sur la COP21]

« En tant que communistes, par conséquent conscients de la base matérielle de la Biosphère et de l'évolution dialectique de la nature, nous tenons à souligner l'importance de la COP22 qui vient de se tenir à Marrakech au Maroc.

Le résultat de cette nouvelle « Conférence Des Parties » qui s'est achevée ce vendredi 18 novembre 2016 est le prolongement direct de l'échec historique de la COP 21, dont on sait qu'elle a abouti sur « l'Accord de Paris » en décembre 2015, dont la base n'est nullement satisfaisante pour la lutte contre le réchauffement climatique (...).

Seule une politique mondiale, dans le cadre d'une planification socialiste à l'échelle de la planète, permettrait de réellement prendre en compte la Biosphère, ses besoins, d'organiser la société humaine mondiale unifiée sur une base rationnelle, naturelle, permettant le progrès, la civilisation, la science (...).

Les choses doivent toujours être remises dans leur contexte pour une lecture matérialiste dialectique de la réalité ; l'Humanité doit saisir sa propre nature qui est d'être une composante de la Biosphère, comme mouvement général de la matière complexe, vivante, sur la planète.

Cela est absolument impossible pour le capitalisme, car la bourgeoisie est une classe décadente,

basculant dans le relativisme, le nihilisme, le fascisme.

L'élection de Donald Trump, qui n'a eu cesse d'insulter l'écologie et de nier la nécessité du combat contre le réchauffement climatique, témoigne de ce pourrissement général.

Pour cette raison, il faut considérer comme de l'auto-intoxication les discours des COP 21 et COP 22. »

[Déclaration 94 – L'échec de la COP 22 prolonge l'échec historique de la COP 21 !]

« Les accords de Paris – la fameuse COP21 dont nous avons analysé la teneur et souligné la vanité criminelle – sont rejetés par la superpuissance impérialiste américaine, au nom des « travailleurs américains », de l'économie américaine, de la compétition internationale où les États-Unis devraient conserver le rôle de numéro un.

C'est là une démarche allant typiquement dans le sens de la mobilisation nationaliste, du fascisme, de la guerre impérialiste. Il ne faut ici avoir aucune naïveté et comprendre la gravité de la situation. »

[Déclaration 99 – la signification historique du retrait par Donald Trump des accords de Paris]

Soyons à l'avant-garde de la défense de la Biosphère !

« Du point de vue de la doctrine marxiste sur l'État, l'armée est la partie constitutive principale du pouvoir d'État.

Celui qui veut s'emparer du pouvoir d'État et le conserver doit posséder une forte armée.

Certains ironisent sur notre compte en nous traitant de partisans de « l'omnipotence de la guerre ».

Eh bien, oui! nous sommes pour l'omnipotence de la guerre révolutionnaire. Ce n'est pas mal faire, c'est bien faire, c'est être marxiste. »

Mao Zedong

L'engagement et le poids croissant de la subjectivité dans les métropoles impérialistes

Nous voulons ici rendre plus clair le rapport entre la notion de Parti et la question de l'engagement subjectif dans une métropole impérialiste. Nous ne raisonnons en effet pas du tout selon le principe de « l'adhésion », de la carte de membre, de la cotisation, etc.

Cela ne veut pas dire que nous n'assimilons pas les gens qui viennent chez nous, qu'ils ne s'intègrent pas selon des principes, des règles, avec des droits et des devoirs, dans le cadre d'une démocratie centralisée.

Ce que nous voulons dire ici, c'est qu'il y a un processus de reconnaissance naturelle entre notre organisation et les gens se reconnaissant en notre démarche. Nous fonctionnons en termes de longueur d'ondes, pour ainsi dire : il y a un principe d'unité qui tombe sous le sens entre les gens décidant de choisir de rompre avec les valeurs dominantes et d'aller dans le sens du communisme.

Nous ne demandons pas de comprendre parfaitement tel ou tel point idéologique ; ce qui compte c'est d'être en mesure de le comprendre et pour cela il faut être porté par une certaine rébellion dans les métropoles impérialistes.

Nous ne sommes pas une association, ni un syndicat ; nous ne sommes pas un regroupement programmatique de gens « raisonnables » s'étant tourné vers certains « principes ». Ce qui compte, c'est la dignité du réel, d'être porté par un mouvement historique résolument tourné vers le futur, en portant le principe de la transformation, de la collectivité.

Le caractère erroné du regroupement fermé sur lui-même et ne visant qu'à recruter

Il est une erreur connue qui a été faite dans les années 1960-1970 en France.

Face au Parti « Communiste » Français passé dans le camp du capitalisme suite au triomphe des positions révisionnistes, il y a eu des tentatives de reconstruire le Parti. Cependant, ces tentatives ont été formelles.

Des gens ont établi un programme, le plus souvent en reprenant ce qui avait été fait dans le passé, puis ont mis en place quelques points théoriques, afin de se distinguer de ce qui n'allait pas à leurs yeux.

C'est une approche erronée, car elle n'est pas portée par la dignité du réel, mais par un esprit de « correction ». Le résultat bien connu est que ces gens ont cherché à recruter d'autres personnes autour de la base formée.

Ensuite, les gens recrutés devaient faire ceci ou faire cela, selon les exigences de l'organisation qu'ils avaient rejointe, chaque organisation se distinguant par un certain style, un certain état d'esprit, une certaine culture. Dans les années 1970, un homme à Lutte Ouvrière ne pouvait pas porter de boucle d'oreille pour ne pas « choquer », alors qu'une femme à la Ligue Communiste Révolutionnaire devait avoir des mœurs « libres ».

Dans tous les cas, les gens adhéraient à une organisation, car ils en appréciaient tel ou tel point, mais on ne prenait pas en compte leur personnalité, leur propre parcours. Ils étaient pris pour être façonnés dans un certain moule et obéir aux directives.

Soit le moule leur plaisait suffisamment et ils restaient un certain temps, soit somme toute cela n'allait rapidement pas et ils partaient d'autant plus vite. Les organisations construites de telle manière connaissaient un intense va-et-vient.

Pourquoi les gens ne restaient pas, de toutes façons ? Car on ne prenait pas en considération leur richesse intérieure, ce qu'ils avaient à dire, à apporter. Un exemple vraiment flagrant est la Gauche Prolétarienne. Il est bien connu qu'après sa dissolution au début des années 1970, de nombreux membres ont eu une carrière significative en tant qu'expert musical, journaliste, intellectuel, philosophe, dans la radio, etc.

C'est là l'expression d'un opportunisme individuel, mais également d'une incapacité de la Gauche Prolétarienne à s'appuyer sur la richesse de ses

membres. Forcés à être comme ci ou comme ça, les gens ressentent une certaine frustration et, à un moment, partent.

Cela ne signifie nullement qu'il faille accepter tous les subjectivismes – mais cela veut dire que si on ne comprend pas la subjectivité des gens, on ne peut pas les intégrer correctement et avoir une véritable organisation révolutionnaire.

Le recrutement comme fin en soi

Il est bien connu que les Témoins de Jéhovah ou bien l'Église de la scientologie forment des « contre-mondes » séparés de la société et que le recrutement missionnaire est considéré comme vital pour alimenter un tel « contre-monde ».

Cette approche a été similaire à beaucoup d'organisations des années 1960, provoquant en retour une vague d'anarchisme et de pseudo-spontanéisme, dont l'expression la plus célèbre est De la misère en milieu étudiant.

Les anarchistes, spontanéistes proposaient une réponse totalement erronée à un vrai problème. En effet, des regroupements entièrement tournés vers eux-mêmes sont déconnectés de toute vie sociale et culturelle. Les mentalités deviennent bornées, la vie de l'esprit se tarit, la déconnexion avec la réalité devient toujours plus marquée.

Les gens recrutés avaient comme mission d'en recruter d'autres, qui eux-mêmes devaient en recruter d'autres. La société n'était plus analysée, ni le pays ; l'organisation fonctionnait en cercle fermé, avec comme but de recruter pour elle-même, sans faire attention à rien d'autre.

Le pragmatisme était général ; tous les moyens étaient considérés comme bons. Une technique classique était d'envoyer des gens dans une autre organisation et, au bout de quelques mois, de les faire annoncer qu'en réalité ils s'étaient trompés, que l'autre organisation était en fait la bonne.

Les anarchistes, spontanéistes... ont affirmé que c'était inévitable au principe d'organisation et que, par conséquent, il fallait le supprimer. C'est là une réponse petite-bourgeoise à un travers petit-bourgeois.

Ce n'est en effet pas la question de l'organisation qui est en jeu, mais celui de la rupture. Qui a rompu avec les valeurs dominantes cherche, forcément, à retrouver des gens comme lui. Le recrutement comme fin en soi est une caricature de ce processus.

Aussi ne fallait-il pas dire que l'organisation est un principe mauvais en soi, mais : qui recrute-t-on ? Pourquoi ? Sur quelle base ?

La seule base : la rupture subjective

La question de l'engagement subjectif a été compris de manière progressive dans le mouvement communiste. Ce n'est pas apparent chez Lénine, aussi y a-t-il eu beaucoup d'erreurs dans l'interprétation de son activité.

Il est bien connu qu'il y a chez beaucoup de gens une lecture machiavélique de Lénine. Ce dernier aurait formé un cercle qu'il aurait « militarisé » pour être plus opérationnel en terme militant, formant une sorte de mini-armée prête au coup de force.

Cette lecture de la perspective de Lénine est totalement anti-léniniste. Elle fait de Lénine une sorte de calculateur pragmatique, prêt à tout du moment que cela marche et ce sur la base d'une organisation de petits soldats agissant au doigt et à l'œil selon les besoins pratiques.

Beaucoup de gens dans les années 1920 ont vraiment cru, en Europe de l'Ouest, que c'était cela le « bolchevisme ». Ne connaissant pas le matérialisme dialectique, ils n'ont rien compris de la démarche idéologique de Lénine ; partant de là ils pouvaient encore moins comprendre Staline, qui a souligné avec le marxisme-léninisme la nécessité d'une démarche idéologique, la nécessité d'un engagement dans l'affrontement de classe.

C'est tout le sens de la liquidation violente des contre-révolutionnaires dans les années 1930. L'agent du NKVD, le commissaire politique, le travailleur de choc, le stakhanoviste était la pointe de l'engagement subjectif pour la cause communiste.

C'est également le sens de la diffusion de la pensée Mao Zedong en Chine populaire, où les communistes ont compris qu'il y avait un état d'esprit communiste propre à la situation d'un pays, que c'est cet état d'esprit, cette manière de voir et de

sentir les choses qu'il fallait adopter et promouvoir. Le communisme, en Chine, était porté par Mao Zedong et la pensée Mao Zedong, c'est le marxisme-léninisme concrétisé en Chine.

C'est pour cette raison qu'au Pérou, l'idéologie du Parti Communiste n'a pas été défini abstraitement, mais correctement délimitée comme « marxisme-léninisme-maoïsme pensée Gonzalo, principalement pensée Gonzalo ».

Pourquoi cela ? Car il fallait quelqu'un pour concrétiser le matérialisme dialectique, pour porter la transformation.

Gonzalo a saisi la réalité du Pérou de manière matérialiste dialectique, parce qu'il était un révolutionnaire authentique, qui a assumé l'antagonisme, qui a compris ce qui devait se transformer.

De ce fait, tout révolutionnaire du Pérou considère nécessairement les choses comme lui, il retombe sur les mêmes vérités constatées par Gonzalo. Gonzalo a été le premier et il sert de repère.

Comme qui plus est Gonzalo a été à la pointe du regard matérialiste dialectique au Pérou, qu'il a ouvert des espaces, de nouvelles compréhensions, qu'il s'est forgé comme un dirigeant, cela implique que sa pensée sert de guide, car elle balise le chemin à suivre pour les révolutionnaires au Pérou.

Et lorsqu'il n'y a plus Gonzalo, ceux qui ont assumé sa direction prolonge son mouvement et approfondisse sa démarche, jusqu'à faire passer à une autre étape, exactement comme Staline a prolongé le mouvement de Lénine en URSS et comment Mao Zedong a approfondi la démarche de Lénine au point de vue universel, dans le contexte chinois.

La pensée guide n'est ainsi pas un « ajout » au matérialisme dialectique, ni une « interprétation » : c'est au contraire le matérialisme dialectique lui-même, dans une situation concrète, de manière pratique, car c'est la seule manière dont le matérialisme dialectique peut exister, de manière transformatrice.

D'où le mot d'ordre péruvien de « arborer, défendre et appliquer, principalement appliquer ». L'aspect

principal est la l'application, la transformation, exactement comme la RAF se fondait sur le primat de la pratique.

Et cela passe par des grands dirigeants, qui affirment la transformation, qui la portent dans leur existence même.

Staline est ici un excellent exemple même d'une abnégation complète de son existence sachant assumer les différentes situations, depuis les braquages de banque jusqu'à la conduite de la construction du socialisme en URSS, puis la direction de la Grande guerre patriotique anti-nazie.

Voilà pourquoi il est tellement la cible de la propagande contre-révolutionnaire ; voilà pourquoi les dirigeants révolutionnaires en général sont la cible de la contre-révolution cherchant à les nier, en dire du mal, les agresser, les exterminer, etc., afin d'écraser ce qu'ils véhiculent.

Parti de cadres ou de militants ?

À l'arrière-plan de la question subjective concernant la définition de qui est communiste, on trouve la question des cadres et des militants. Le cœur de l'erreur des regroupements visant au recrutement comme fin en soi est qu'ils veulent des militants obéissant à des cadres.

Ce n'est pas là la vision correcte du rapport entre communistes. Il n'y a, au sens strict, pas de distinction entre cadres et militants dans une organisation communiste.

Bien entendu, il y a des éléments plus avancés, plus éprouvés, ayant des fonctions techniques, opératives, dirigeantes. Cependant, dans leur nature, ils ne sont pas différents des autres.

En effet, en pratique, tout le monde doit aller dans le sens d'être cadre. C'est un processus long, connaissant un développement inégal. Ce n'est pas un processus linéaire et une véritable organisation est capable de prendre les gens tels qu'ils sont et de les accompagner dans leur montée en puissance sur le long terme.

Staline note, avec une justesse caractéristique de sa part, cette question du facteur individuel (on devrait en fait dire : personnel), en 1937 dans son discours « Pour une formation bolchévik ».

« Enfin, encore une question. Je veux parler de l'attitude formaliste et sèche bureaucratique de certains de nos communistes pour le sort de tels ou tels membres du Parti, pour les exclusions du Parti ou la réintégration des exclus dans leurs droits de membres du Parti.

La vérité est que certains de nos dirigeants du Parti pèchent par un manque d'attention pour les hommes, pour les membres du Parti, pour les militants. Bien plus, ils ne cherchent pas à connaître les membres du Parti, ils ne savent pas ce qui fait leur vie, ni comment ils progressent ; d'une façon générale, ils ne connaissent pas les militants.

C'est pourquoi, dans leur façon d'aborder les membres du Parti, les militants du Parti, ils ne tiennent pas compte du facteur individuel.

Et, justement parce qu'ils ne tiennent pas compte du facteur individuel en jugeant les membres du Parti et les militants du Parti, ils agissent habituellement au hasard : ou bien ils les vantent en bloc et sans mesure (...).

La plupart du temps, on exclut du Parti pour ce qu'on appelle la passivité. Qu'est-ce que la passivité ?

On considère, paraît-il, que si un membre du Parti ne s'est pas assimilé le programme du Parti, il est passif et doit être exclu.

Mais c'est faux, camarades. On ne peut pourtant pas interpréter de façon aussi pédantesque le statut de notre Parti. Pour s'assimiler le programme du Parti, il faut être un vrai marxiste, un marxiste éprouvé et possédant une formation théorique.

Je ne sais s'il se trouvera beaucoup de membres dans notre Parti, qui se soient déjà assimilés notre programme, qui soient devenus de vrais marxistes éprouvés et possédant une formation théorique. Si l'on continuait à marcher dans cette voie, il ne nous faudrait laisser dans le Parti que les intellectuels, et, en général, les hommes savants. Qui a besoin d'un tel Parti ?

Nous avons pour l'appartenance au Parti une formule léniniste vérifiée et qui a résisté à toutes les épreuves. Selon cette formule, est considéré comme membre du Parti celui qui reconnaît le programme du Parti, paie les cotisations et travaille dans une de ses organisations. Remarquez bien : la formule léniniste ne parle pas d'assimilation du programme, mais de reconnaissance du programme.

Ce sont deux choses absolument différentes. Inutile de démontrer qu'ici c'est Lénine qui a raison, et non pas nos camarades du Parti, qui bavardent inutilement d'assimilation du programme.

Et cela se conçoit.

Si le Parti partait du point de vue que, seuls, les camarades qui se sont assimilés le programme et sont devenus des marxistes théoriquement formés peuvent être membres du Parti, il ne créerait pas dans son sein des milliers de cercles communistes, des centaines d'écoles du Parti, où l'on enseigne le marxisme aux membres du Parti et où on les aide à s'assimiler notre programme.

Il est parfaitement clair que si le Parti organise ces écoles et ces cercles pour ses membres, c'est parce qu'il sait que les membres du Parti n'ont pas encore eu le temps de s'assimiler le programme du Parti, qu'ils n'ont pas encore eu le temps

de devenir des marxistes ayant une formation théorique.

Ainsi donc, pour redresser notre politique dans la question de l'appartenance au Parti et des exclusions, il faut en finir avec cette façon stupide d'interpréter la question de la passivité. Mais nous péchons encore sur un autre point, dans ce domaine.

La vérité est que nos camarades ne reconnaissent pas de milieu entre les deux extrêmes. Il suffit qu'un ouvrier, membre du Parti, commette une faute légère, qu'il arrive en retard une ou deux fois à une réunion du Parti, qu'il ne paye pas pour une raison ou pour une autre sa cotisation, pour qu'aussitôt il soit chassé du Parti.

On ne cherche pas à établir le degré de sa culpabilité, le motif pour lequel il n'est pas venu à la réunion, la raison pour laquelle il n'a pas payé sa cotisation. Le bureaucratisme, dans ces questions, est tout simplement inouï. »

Ainsi, à la fameuse alternative Parti de cadres / Parti de masse sur laquelle a buté l'Internationale Communiste pendant les années 1920-1930, nous répondons qu'il faut avoir une forte exigence, donc aller dans le sens d'un Parti de cadres, tout en sachant que dans les faits les masses elles-mêmes peuvent être cadres si elles se lancent réellement.

Il y a ici une dialectique à l'œuvre qui ne peut être saisie que dans la pratique, et il est évident que, dans une métropole impérialiste source de corruption, cette pratique vit dans l'antagonisme : c'est ce terrain qui définit les modalités d'organisation du Parti.

Qu'est-ce que l'activisme communiste dans une métropole impérialiste ?

Un reproche qui nous est fait consiste à dire, pour résumer, est qu'en respectant les parcours personnels

et en nous reposant sur la question de la subjectivité, on enlève tout espace pour le « militantisme ».

Une telle lecture est fondamentalement fautive, car elle se fonde sur l'analyse totalement erronée qu'il existerait, dans une métropole impérialiste comme la France, un terrain naturel, spontané, pour l'activité communiste et qu'il suffirait simplement de recruter pour apporter des militants dans un tel cadre.

Il faut vraiment être sur une base syndicaliste pour croire qu'il suffirait de monter un regroupement « militant » et d'intervenir dans un pays pacifié, d'esprit petit-bourgeois jusque dans la classe ouvrière, pour croire qu'on va changer les choses.

En 1988, la RAF et les BR-PCC constataient déjà que :

« Le niveau historiquement atteint par la contre-révolution impérialiste a fondamentalement modifié le conflit entre l'impérialisme et les forces révolutionnaires.

Cela signifie devenir conscient du poids croissant de la subjectivité dans la confrontation des classes et du fait que le terrain révolutionnaire ne peut pas être un simple réflexe aux conditions objectives. »

C'était là la conclusion de toute une réflexion commençant dans les années 1960 et constatant l'impact du 24 heures sur 24 du capitalisme. Aussi, il n'est certainement pas possible d'avoir une conception réduite, bornée de l'activité communiste et de s'imaginer que « militer », c'est diffuser des tracts dans une manifestation ou adhérer au syndicat de son entreprise.

Dans une métropole impérialiste, la question se pose de manière extrêmement complexe, car il n'est tout simplement pas possible d'aborder les gens pour proposer la révolution – même s'ils l'accepteraient, ils resteraient sur une base subjective et une démarche culturelle prisonnières du capitalisme.

On le voit bien avec les mouvements de contestation « anticapitaliste » comme le Parti du Travail en Belgique, La France Insoumise en France, Podemos

en Espagne, etc. Il n'y a dans le fond strictement aucune rupture avec le capitalisme.

Il n'y a pas d'espace « naturel » où militer – ce sont aux communistes de les former, de les développer et c'est un processus qui demande des qualités humaines qui n'apparaissent pas du jour au lendemain.

Ce sont ces qualités qui permettent d'asseoir la subjectivité, qu'elle soit à la hauteur face à la corruption et à l'envahissement des valeurs bourgeoises dans le 24 heures sur 24 du capitalisme.

Les porteurs de rupture, chose la plus précieuse

Dans son discours de 1935 prononcé au palais du Kremlin à l'occasion de la promotion des élèves de l'Académie de l'Armée rouge, connu sous le nom de « L'Homme, capital le plus précieux », Staline dit la chose suivante. Auparavant, nous étions dans une situation économique très arriérée et il fallait dire « la technique décide de tout ». Maintenant, il faut dire « les cadres décident de tout », sinon on ne peut pas avancer dans le socialisme.

Il en va de même pour le Parti et la question du poids croissant de la subjectivité dans les métropoles impérialistes, lieu de perdition pour les esprits, de démolition pour la sensibilité. Ce qui porte le Parti, ce sont des êtres humains incarnant une démarche de rupture. Sans de tels êtres humains, il n'y a rien.

On ne peut pas les évaluer de manière formelle, en portant sur eux le même regard que sur des militants associatifs ou des représentants syndicaux. Ce qu'il porte les amène à avoir un profil différent. Il ne faut bien entendu pas faire du fétichisme de ce profil, sinon c'est du subjectivisme. Ce n'est pas évident et c'est un danger « de gauche ».

Mais il est moins dangereux que le danger « de droite » visant à aplatir les gens, à les réduire pour ainsi dire à néant.

Les porteurs de rupture sont la chose la plus précieuse, car ils forment le matériau humain servant de vecteur à l'expression de la révolution. Ils portent en effet la conflictualité, le refus complet d'accepter l'ordre dominant.

Au sens strict, ils expriment le besoin de communisme et véhiculent l'antagonisme. Voilà pourquoi ces porteurs doivent être préservés, doivent voir leur niveau s'élever, doivent se façonner selon les besoins de l'époque.

Staline a résumé cette nature particulière en disant que les communistes sont taillés dans une roche à part ; Gonzalo insiste pareillement sur l'esprit communiste particulier, constitué d'une passion inextinguible, d'une volonté ferme et résolue, avec un esprit clair et audacieux, expression de la révolution.

Gonzalo, auteur du document de mars 1980 du Parti Communiste du Pérou intitulé Commençons à démolir les murs et à déployer l'aurore, dit ici encore :

« Nous sommes communistes, grandis dans un temple à part, faits d'une roche à part ; nous sommes des communistes prêts à tout et nous savons ce que nous avons à affronter.

Nous l'avons déjà affronté, nous l'affronterons encore demain. Le futur, fils du présent, sera plus dur, mais le passé nous a déjà trempé et au présent nous nous forgeons.

Trempons nos âmes dans la révolution, ce sont les seules flammes capables de nous forger. Nous avons besoin d'un optimisme élevé, qui a une raison d'être : nous sommes ceux qui conduisent ceux qui façonnent l'avenir, nous sommes des guides, l'état major du triomphe invincible de la classe, pour cette raison nous sommes optimistes.

Nous possédons l'enthousiasme, parce que nous nourrit l'idéologie de la classe : la marxisme-léninisme-pensée Mao Zedong. Nous vivons la vie de la classe, nous participons de sa geste héroïque, le sang de notre peuple nous remplit d'ardeur et bout dans nos cœurs.

Nous sommes ce sang puissant et palpitant, prenons ce fer et cet acier inflexible qu'est la classe et fusionnons-le avec la lumière immarcescible [= qui ne peut se flétrir] du marxisme-léninisme-pensée Mao Zedong.

L'enthousiasme, c'est participer de la force des dieux, c'est pour cela que nous débordons d'enthousiasme, parce que nous participons des divinités du monde actuel : la masse, la classe, le marxisme, la révolution.

Pour cette raison, notre enthousiasme est inépuisable, pour cette raison, nous sommes forts, optimistes, notre âme est vigoureuse et nous débordons d'enthousiasme.

Et qu'avons-nous vu ici? Des dirigeants, des militants orphelins d'optimisme, ayant perdu l'ébullition enthousiaste, des âmes éteintes, des volontés déchues, des passions en fuite. Inacceptable.

Nous en connaissons l'origine : ce qui les soutient, ce n'est pas le marxisme, la classe ni la masse, c'est l'individualisme corrosif; c'est la pourriture réactionnaire qui les fait s'effrayer, c'est d'avoir été moulé dans les cloaques du vieil ordre,

c'est l'expression d'un monde qui se meurt, ce sont les gaz mortels qui s'échappent des barrages de la réaction ; à cause de cela, leurs énergies s'affaiblissent, leur cœur tremble, la pensée les abandonne, leurs nerfs se détruisent, leur action se trouble. »

Pense-t-on une seule seconde que les communistes tels qu'ils sont définis ici se « recrutent » ? Absolument pas, ils sont le produit de l'histoire, ils se forgent collectivement dans le Parti, ils correspondent à un certain état d'esprit qu'un dirigeant synthétise dans chaque pays.

C'est d'ailleurs pour cela que l'État ouest-allemand avait fait en sorte de liquider en prison Ulrike Meinhof en 1976, Andreas Baader, Jan-Carl Raspe et Gudrun Ensslin en 1977. C'était le matériau humain que l'impérialisme voulait supprimer.

Car le capitalisme sent que même s'il supprime tout espace d'antagonisme, il est des porteurs de rébellion, qui trouvent les failles de par leur rupture subjective, qui choisissent de s'engager pour lever le drapeau de la révolution.

Le Parti consiste en ces porteurs ; il est leur maison, ce sont eux qui le forme et c'est lui qui les forge. Avoir une lecture formelle en cette question, c'est littéralement massacrer ce qu'est le Parti dans sa substance même, et cela d'autant plus de par le poids croissant de la subjectivité dans les métropoles impérialistes.

« Tous les réactionnaires sont des tigres en papier. En apparence, ils sont terribles, mais en réalité, ils ne sont pas si puissants.

A envisager les choses du point de vue de l'avenir, c'est le peuple qui est vraiment puissant, et non les réactionnaires. »

Mao Zedong

Le matérialisme dialectique et le principe de restauration/contre-restauration

Selon le matérialisme dialectique, la matière se développe par saut qualitatif. Ce saut qualitatif obéit à la loi de la contradiction : il ne s'agit pas simplement de l'existence de deux aspects, mais du rapport dialectique entre ces deux aspects.

C'est là une dimension essentielle. Le matérialisme dialectique ne considère pas qu'il existe deux aspects, l'un se séparant de l'autre. Les deux pôles forment un tout, une contradiction.

C'est cette contradiction qui forme la contradiction interne d'un phénomène, impulsant son évolution. Cette évolution franchit des caps ; la matière connaît, dans son développement des étapes, des paliers.

Cependant, en raison de la nature même du mouvement dialectique, ce processus de passage à un palier supérieur ne saurait être unilatéral. C'est le sens des deux phrases mises côte à côte par Mao Zedong :

« La voie est sinueuse, l'avenir est lumineux. »

Comment saisir le caractère sinueux de la voie amenant au saut qualitatif ?

Ce qui se passe, c'est qu'une fois un palier atteint, il ne peut plus y avoir de retour en arrière, si ce n'est de manière relative. La progression nouvelle est inarrêtable, même s'il peut y avoir des détours relatifs, secondaires ; il suffit ici de rectifier.

Par contre, dans le chemin au palier supérieur, il y a des mouvements incessants de l'avant et vers l'arrière. Il y a des avancées, des reculs, qui peuvent devenir absolus.

Or, le fait d'attendre un palier supérieur et le fait de dépasser un palier inférieur relèvent strictement de la même problématique, on peut même dire qu'il s'agit d'une seule et même chose. Comment alors est-ce que des avancées et des reculs peuvent exister de manière à la fois relative et absolue ?

Cela tient à la dialectique du relatif et de l'absolu. Car, en ce qui concerne la base, la matière est ce qui est relatif par rapport au mouvement qui est absolu ; toutefois, dans le même temps, le mouvement n'existe pas sans la matière, ce qui fait que le mouvement est relatif, la matière étant absolue.

C'est précisément cela qui fait que la matière semble « s'autodétruire » dans sa progression, alors qu'en réalité tout se joue dans le rapport dialectique entre la matière et le mouvement : la matière se transforme.

Il est dans la nature même de la matière d'être en mouvement et le mouvement relève de la matière elle-même.

C'est ce qui fait que la sensibilité relève de la matière elle-même, qu'elle n'est pas un « ajout ». C'est la nature en mouvement de la matière qui impose une contradiction, donc un reflet, donc la sensibilité.

L'être humain n'a pas acquis la sensibilité par rapport aux « automates » que seraient les autres êtres vivants, comme le pensait René Descartes ; en réalité, et cela Denis Diderot l'avait bien vu, la sensibilité relève de la matière elle-même.

C'est cette dimension « sensible » de la matière – son auto-transformation – qui rend souvent difficile d'accès la saisie de la nature d'un processus.

Aussi faut-il dire ici que le passage à un palier supérieur, à une étape nouvelle, relève :

- d'un côté, du dépassement du palier inférieur, ce qui est un développement absolu ;
- de l'autre, du dépassement du palier supérieur, ce qui est un développement relatif.

Cela n'est qu'un aspect de la question, naturellement, ce qui fait que le passage à un palier supérieur, à une étape nouvelle, relève également :

- d'un côté, du dépassement du palier inférieur, ce qui est un développement relatif ;

– de l'autre, du dépassement du palier supérieur, ce qui est un développement absolu.

C'est cela qu'il faut avoir en vue quand on raisonne en termes de révolution, de restauration, de contre-restauration, de contre-contre-restauration, etc.

Il serait erroné de penser que le passage d'un palier à un autre, d'une étape à une autre, se déroule de manière unilatérale. Ce passage est un processus qui, lui-même, obéit à la loi de la contradiction.

Le nouveau ne se renforce pas de manière unilatérale ; l'ancien ne s'effondre pas de manière unilatérale. Il s'agit d'un processus où il y a transformation de chaque aspect, le nouveau étant lié à l'ancien par la loi de la contradiction.

L'ancien n'est pas « effacé », il se transforme.

Il ne peut, pour cette raison, pas y avoir d'« anticapitalisme », puisque le socialisme a comme opposé le capitalisme, produisant le dépassement de celui-ci en amenant le communisme. Le capitalisme n'est pas réfuté, il est assimilé.

Dans les années 1950-1960, les partisans de Nikita Khrouchtchev en Union Soviétique ont considéré que, puisqu'il y avait dépassement, alors il n'y avait plus de caractère antagonique dans la contradiction : c'était faire là la même erreur que les « marxistes » réformistes du début du XXe siècle.

Qui dit transformation dit, en effet, contradiction entre l'absolu et le relatif et l'antagonisme est alors inévitable, dans la mesure où il y a une dynamique transformatrice. Le saut qualitatif n'est pas un réaménagement, mais une modification dans la base même d'un phénomène.

Il faut, pour cette raison, être prudent quand on parle d'abolition du capitalisme, puisque sa base productive n'est pas « effacée », mais assimilée et dépassée. Même les mœurs ne sont pas en tant que telles « abolies », mais transformées dans le sens du dépassement ; le capitalisme a, notamment, permis

de développer les consciences en opposition au féodalisme.

Les traits réactionnaires, propres aux mentalités individualistes du capitalisme en fin de vie, ne tiennent d'ailleurs pas tant du capitalisme qu'au fait que le socialisme affirme sa maturité et écrase le capitalisme, dont les formes d'expression sont par conséquent toujours plus chaotiques, exprimant la disparition d'une forme solide, son passage à une forme évanescence, s'éteignant.

C'est cet aspect qui rend compliqué la bataille entre l'ancien cherchant à se maintenir et le nouveau cherchant à progresser, dans la mesure où l'ancien cherche à restaurer sa force en se renouvelant, en cherchant à réactiver certaines de ses anciennes qualités, en empêchant qu'on distingue réellement ce qui est nouveau et ce qui est ancien.

On peut penser qu'est fort ce qui est faible, qu'est faible ce qui est fort, qu'un processus est terminé alors qu'il commence et inversement ; c'est l'incompréhension de cela qui est une des sources majeures du principe de « Dieu », dont l'hypothèse permet de « fixer » les choses et d'avoir l'impression de les comprendre de manière relative.

C'est cela qui fait aussi que la bataille pour la défense du nouveau ne peut qu'être portée par une avant-garde ayant une lecture scientifique du monde et capable de lire le nouveau, de décrypter ce qui est ancien.

Appuyer le nouveau, saisir la mort de l'ancien, comprendre la dimension relative des reculs, leur signification dans le processus général qui va de l'avant – un recul est, dialectiquement, possiblement une avancée, car l'ancien s'éteint et ne « recule » pas.

Cela fait qu'être révolutionnaire, c'est saisir le matérialisme dialectique, constater qu'aux tentatives de restauration, il y a donc l'opposition d'une contre-restauration, à quoi s'oppose une contre-contre-restauration, etc., dans le cadre du processus du développement de l'ancien et du nouveau.

Gauche Prolétarienne :

De la lutte violente de partisans

Mars 1970

INTRODUCTION

Les très violentes attaques de l'ennemi contre nous, qui se développent rapidement, et systématiquement, témoignent clairement d'un tournant dans l'histoire de la Gauche Prolétarienne. Comment en sommes-nous arrivés là ?

Au fond, la lutte très sévère que nous avons menée contre les liquidateurs du mouvement de masse, de l'espoir né en mai 68 (an I de la nouvelle résistance populaire), cette lutte-là, qui nous a formés et forgés, commence depuis la rentrée prolétarienne de 69 à donner ses fruits.

Un « nouveau sentiment » se répand dans le peuple : celui de la lutte directe contre les oppresseurs ; une pratique nouvelle des masses s'impose : la lutte populaire, violente, de partisans.

Que l'on se souvienne des premiers temps : nous étions encerclés, déjà, calomniés, déjà, nous étions une petite poignée.

Nous avons grandi, parce que nous nous sommes battus, parce que nous avons eu confiance dans l'intelligence du prolétariat, parce que nous avons fermement adhéré à la grande vérité de notre temps : le pouvoir est au bout du fusil. Et aujourd'hui, nous sommes plus forts et nous voyons plus clair.

Nous n'hésitons plus à nous jeter dans le monde où l'on souffre et où se battre est une nécessité, où l'on se bat pour que naisse une paix juste, la paix dans la liberté pour l'immense majorité, pour le peuple ; c'est là le premier fruit de la politique dégagée en octobre. Et nous sommes mieux organisés : notre journal, le journal des ouvriers en colère est plus acéré, son caractère prolétarien s'est affirmé et sa diffusion dans les masses est engagée.

Un recul net des positions non prolétariennes dans le domaine du style de pensée, de langage, de travail et de vie est incontestable. Ce sont là d'autres succès d'octobre. Il y a donc eu des victoires au cours du mouvement de réforme commencé en octobre.

Notre présence dans les masses en est renforcée, le soutien populaire est plus grand et dans certaines grandes usines le sol commence à trembler sous les pieds des patrons et de la police syndicale. En un mot les premiers francs-tireurs prolétariens de la guerre de classe commencent à frapper.

Voilà pourquoi l'ennemi a commencé à nous attaquer avec une extrême violence.

Comme l'enseigne notre grand guide : « Si l'ennemi nous attaque avec violence, nous peignant sous les couleurs les plus sombres et dénigrant tout ce que nous faisons, c'est encore mieux, car cela prouve non seulement que nous avons établi une ligne de démarcation nette entre l'ennemi et nous mais encore que nous avons remporté des succès remarquables dans notre travail ».

Les complots et les attaques de nos ennemis visant à semer la dissension entre les masses et nous sont nombreux, variés et se développent rapidement : le silence sur les grandes actions de partisans dans les mines ou au métro ; la provocation comme cela se dessine à Dunkerque, à Bezons ou bien à Strasbourg ; les arrestations qui visent non seulement à nous intimider et à renforcer dans nos rangs les idéologies liquidatrices mais qui maintenant visent à nous mettre « hors d'état de nuire » aux intérêts des exploités ; l'asphyxie financière par les attaques contre notre journal et les amendes.

Voilà des exemples-types de la campagne de l'ennemi visant à l'encercllement et l'anéantissement de la gauche et plus encore de ce qu'elle représente : l'avenir de la nouvelle résistance.

Mais surtout ce qu'il faut retenir, c'est le mensonge abject, les ignominies des social-fascistes en particulier.

Le mensonge c'est ce par quoi ils essaient de nous isoler ; le plus important pour nos ennemis c'est de nous dépeindre sous les couleurs les plus sombres.

Le plus important pour eux c'est de salir l'image de la nouvelle résistance naissante, d'inverser le blanc et le noir, de faire des constructeurs de la lumière des voyous, une pègre destructrice, des « asociaux ».

Le Président nous enseigne « la vérité a la couleur d'un drapeau net ». Nous voulons aux yeux des masses garantir la couleur de notre drapeau ; voilà pourquoi nous disons « la vérité vaincra ».

Et cela doit signifier dans la vie un travail politique dans les masses sans précédent pour nous. Allons plus loin, voyons clairement comment nous allons briser net la première campagne d'encerclement et d'anéantissement de l'ennemi.

Regardons les choses en face sans maquiller la réalité : si l'ennemi peut encore nous dépeindre comme des « marginaux » c'est que nous n'avons pas encore construit correctement à l'échelle nationale des régions de partisans dont l'arrière soit de solides bases d'appui d'usine.

Quand se généraliseront les combats des francs-tireurs prolétariens de la guerre de classe, alors on nous traitera certainement de terroristes, de bandits comme les réactionnaires traitaient les partisans chinois, mais on ne pourra plus nier que nous créons un climat d'insécurité généralisée pour l'ordre patronal dans les usines et les régions-usines.

On ne dira pas de nous « ce sont des marginaux », « des asociaux ». Il ne faut pas tactiquement sous-estimer l'ennemi.

Tant que la lutte violente de partisans n'aura pas pour base d'appui le prolétariat d'usine, le mensonge « ce sont des asociaux » risque de tromper certains éléments du peuple.

Voilà pourquoi nous disons : pour briser l'actuelle campagne d'encerclement et d'anéantissement de l'ennemi il faut répondre par l'application énergique de notre mot d'ordre central :

« DANS LES RÉGIONS-USINES OU LES MASSES SONT POUR NOUS COMME LA FORET ET LA JUNGLE QUI NOUS CACHENT IL FAUT MENER LE TRAVAIL DE PROPAGANDE POLITIQUE TOUT EN POURSUIVANT LA GUÉRILLA ».

Adhérer fermement à ce mot d'ordre, c'est bien sûr non seulement briser l'attaque de l'ennemi, mais faire un bond en avant dans notre liaison avec les masses fondamentales.

Briser l'attaque de l'ennemi et renforcer notre liaison avec les masses c'est une seule et même chose. Et de fait le plan stratégique de réajustement exposé dans le rapport suivant ouvre une nouvelle période de la réforme.

La première, on l'a vu, a été marquée par un certain nombre de succès mais nous n'avons pas encore remporté de victoire décisive de la réforme, dans la construction du Parti prolétarien.

Il n'y aura d'afflux de sang neuf prolétarien, d'afflux de masse qu'en traduisant dans la vie nettement la stratégie d'édification des bases d'appui d'usine.

En d'autres termes : la décision stratégique de se concentrer dans les régions-usines afin d'y mener la lutte populaire, violente, de partisans, cette décision est capitale pour la fondation du Parti.

Pour appliquer cette décision il faut une idéologie au moins aussi ferme que celle que nous avons quand nous avons créé la Gauche dans les pires conditions.

Et nous comptons pratiquement sur les pionniers de la lutte, ceux qui n'ont jamais accepté dans les faits la liquidation, jamais c'est-à-dire à aucune des étapes que nous avons traversées, nous comptons sur ces militants et ces cadres pour diriger cette longue marche dans les régions-usines.

Nous comptons principalement sur les militants ouvriers qui ont permis que la Gauche arrive à ce tournant de notre histoire.

À eux incombe la tâche de poser dès demain les pierres de la fondation du Parti qui, enraciné dans les régions-usines, unifiera le peuple dans la lutte de partisans. Lénine disait : la révolution n'est pas droite comme la perspective Nevski, une sorte de Champs-Élysées russe.

Il y a de très nombreux détours, de nombreuses vicissitudes dans le cours de la lutte ; pour vaincre, il faut éliminer la mentalité défaitiste qui s'affole dès que tout ne marche pas comme on aimerait.

« ÉLIMINONS LA MENTALITÉ DÉFAITISTE »

Si nous appliquons avec justesse notre politique, l'attaque de l'ennemi sera brisé et l'espoir dans le peuple portera un nom :

NOUVELLE RÉSISTANCE

Rapport d'orientation

I. - POUR PRENDRE LE POUVOIR, NOTRE PEUPLE DEVRA MENER UNE LUTTE ARMÉE PROLONGÉE

Toutes les classes luttent pour le pouvoir, parce que sans le pouvoir on a rien, avec le pouvoir on a tout. Il faut que les patrons aient le pouvoir pour continuer à faire du profit ; il faut que le peuple ait le pouvoir pour avoir la liberté et le bonheur. Or le Président Mao nous enseigne que « le pouvoir est au bout du fusil ».

Ce qui veut dire que c'est par les armes, par la guerre qu'une classe conserve ou prend le pouvoir. C'est parce qu'aujourd'hui ils ont les armes que les patrons ont le pouvoir. Et c'est en faisant la guerre ouverte au peuple qu'ils chercheront désespérément à le conserver lorsque leur pouvoir sera menacé de mort.

De même c'est parce que aujourd'hui le peuple est désarmé qu'il est maintenu dans l'oppression, et c'est en prenant les armes et en faisant la guerre aux patrons qu'il prendra le pouvoir.

Donc toutes les forces de classe, qu'elles l'avouent ou non, répondent à leur manière à cette question « qui aura le pouvoir demain ? Qui aura les armes demain ? »

La bourgeoisie y répond sans se dissimuler aujourd'hui comme demain, elle veut conserver le pouvoir. Elle le conservera en menant s'il le faut la guerre contre le peuple, c'est pour cela qu'elle fait occuper les villes par ses flics ; c'est pour cela qu'elle prépare son armée à la guerre civile.

Les révisionnistes et la police syndicale répondent aussi à cette question. Ils y répondent à leur manière ; celle d'un flic en civil, avec l'apparence d'être du côté du peuple ; ils sont en réalité du côté de ses ennemis.

En apparence, en paroles, ils veulent que le peuple demain ait le pouvoir. Mais en réalité, ils veulent que les patrons le conservent.

Et pour cela ils ne préparent pas le peuple à la guerre, ils voudraient l'obliger à rester dans la paix, c'est-à-dire en fait dans l'obéissance à la loi et aux armes des patrons.

Et quand le peuple, de lui-même, choisit de préparer la guerre, frappe directement ses ennemis, brise la loi du patron, ils sont les premiers à intervenir pour essayer de rétablir l'ordre.

Nous autres maoïstes, nous sommes la troisième force politique organisée qui répond à cette question : « qui demain aura le pouvoir ? Qui demain aura les armes ? »

Nous disons la troisième force politique, parce que nous ne comptons pas tous les bourgeois qui disent la même chose sous des formes différentes ; tous les groupuscules parasites qui disent, au fond, la même chose que les flics en civil du P.C.F. et des syndicats.

Nous voulons que demain, le peuple ait le pouvoir, et nous savons qu'il ne l'arrachera que par la lutte armée prolongée ; le concept stratégique qui guide notre travail c'est donc « se préparer, préparer le peuple en prévision d'une guerre » ; la lutte politique que nous menons aujourd'hui doit préparer la lutte politique armée que nous mènerons demain.

Particulièrement dans les usines qui doivent être le lieu principal de notre travail politique, elle doit briser l'idéologie pacifiste légaliste, idéologie de soumission entretenue par les syndicats.

II - LA LUTTE VIOLENTE DE PARTISANS, PRÉPARATION A LA GUERRE PROLONGÉE

La lutte politique qui nous prépare à la lutte armée, c'est la lutte violente de partisans. Pourquoi ?

A) La lutte violente de partisans crée les conditions politiques de la lutte armée.

La définition la plus générale de la lutte violente de partisans, c'est la suivante : elle fait respecter sur le terrain la loi des pauvres contre la loi des exploités.

La loi et le droit des pauvres, tous les pseudo-révolutionnaires s'en réclament ; mais les partisans l'imposent sur le terrain, c'est-à-dire, nécessairement contre la loi des exploités, et contre ses gardiens.

C'est pourquoi la lutte des partisans n'est pas seulement un vague appel à la lutte armée prolongée, mais une préfiguration, un premier pas dans la lutte du pouvoir rouge contre le pouvoir blanc.

Quand on incendie la moto du patron ou les grands bureaux des mines, quand on sabote une grue en représailles contre l'assassinat des ouvriers, c'est peu de chose en comparaison de la guerre véritable, celle que nous mènerons quand tout le peuple sera soulevé et armé, mais c'est quand même la guerre de classe qui commence : avec la lutte violente de partisans, c'est l'état de guerre qui est instauré entre le peuple et ses oppresseurs, c'est la paix sociale qui est brisée, puisque patrons et flics savent qu'ils n'ont pas à craindre des pétitions ou des protestations, mais qu'ils ont à craindre pour eux-mêmes, pour leurs biens, pour leur matériel.

Or qu'est-ce qu'apporte l'état de guerre ?

Il est la condition pour édifier les trois armes de notre révolution : le parti révolutionnaire prolétarien, l'armée populaire, l'unité de toutes les couches du peuple autour du prolétariat.

a) L'expérience historique, surtout depuis mai, nous a appris que l'état de paix, c'est-à-dire la pression pacifique sur le patron, c'est le terrain des syndicats et des révisionnistes ; par contre, l'état de guerre, c'est-à-dire la lutte directe illégale, contre les patrons et leurs valets, c'est le terrain sur lequel se développe la force prolétarienne autonome par rapport aux syndicats et aux révisionnistes, la force prolétarienne révolutionnaire.

Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi : la loi est faite pour maintenir l'exploitation et l'oppression ; donc les ouvriers qui se révoltent contre l'exploitation et l'oppression agissent nécessairement contre la loi des patrons, tandis que les révisionnistes qui veulent maintenir l'esclavage tentent par tous les moyens de contenir la colère des masses dans les cadres légaux.

La loi est celle du patron, donc connue par lui; c'est comme si on voulait attaquer une position ennemie : il y a quelques voies d'accès connues de l'ennemi et contrôlées par lui; les traîtres essaient d'entraîner les combattants à attaquer par là ; si on les écoute, c'est la défaite.

Mais les partisans, eux, attaquent ailleurs, là où on ne les attend pas, par surprise.

Pour nous, c'est pareil : si on attaque le patron là où il s'y attend, dans les cadres prévus par la loi, c'est nous qui sommes surpris et anéantis, nous devons donc attaquer là où il ne s'y attend pas, en dehors de la loi, par surprise.

Les bris des cadences, les représailles directes contre les despotes, petits et grands, la séquestration, l'expropriation et la distribution au peuple des biens que le patron lui vole, le sabotage, les manifestations violentes, toutes ces formes de la révolte ouvrière et populaire sont des formes illégales, des formes de guerre, des actions de partisans.

Ce sont elles qui permettent aux ouvriers révolutionnaires de se regrouper, de développer leur initiative, d'agir.

Ce sont elles qui permettent de construire le parti des ouvriers révolutionnaires, le parti communiste révolutionnaire prolétarien.

Ainsi la lutte violente de partisans et le processus de construction du parti, sont deux processus étroitement liés.

b) La première arme politique pour mener la lutte armée prolongée, c'est le parti.

La deuxième c'est l'armée populaire.

Comment la lutte violente de partisans prépare-t-elle la construction de l'armée populaire?

La revue indienne « Liberation » dans le rapport sur la lutte armée paysanne dit la chose suivante : (les paysans) « ont lancé le mot d'ordre coup pour coup dans une lutte directe contre les propriétaires fonciers et les usuriers.

Leur lutte leur ont permis de comprendre qu'ils doivent opposer la lutte armée à la contre-révolution armée ».

Le rapport ajoute les précisions suivantes : l'éducation de masse sur la question de la lutte armée, qui est la condition pour la création de l'armée populaire, s'est faite progressivement par étapes : il y a d'abord eu « la lutte héroïque de la paysannerie de Naxalbari » qui a développé dans les

masses un nouveau sentiment celui de lutter pour la prise du pouvoir ».

Puis sous la direction du parti, les paysans de Gangapur ont en avril 1968 pris les armes et ont moissonné en plein jour les champs des propriétaires fonciers et chassé ceux-ci ainsi que tous leurs hommes de main.

Cet acte a suscité parmi la paysannerie de toute la région de Mushahari un immense enthousiasme ».

Les paysans sous la direction du parti ont encore mené d'autres actions de partisans, par exemple l'attaque des bandes armées du propriétaire foncier le plus haï de toute la région et l'enlèvement, en armes, de la récolte de plusieurs propriétaires locaux.

C'est au cours de ces actions de partisans que la masse des paysans s'est convaincue de la nécessité de prendre les armes : l'alternative était ou la guérilla armée ou la capitulation (Pékin Informations, n° 5, 1970).

Eh bien pour nous aussi, c'est dans la lutte coup pour coup, dans la lutte directe que notre peuple s'instruira de la nécessité de la lutte armée contre la contre-révolution armée.

C'est au cours de cette lutte directe contre les patrons et leurs bandes armées, que nous appelons lutte violente de partisans, que le peuple assimilera profondément qu'il n'y a que deux voies, la capitulation ou la lutte armée prolongée.

Ainsi la lutte violente de partisans crée les conditions politiques de l'armement du peuple, c'est-à-dire de l'armée populaire.

c) Reste la troisième arme, l'union de toutes les couches du peuple autour du prolétariat.

Qu'est-ce que l'ensemble du peuple attend du prolétariat ? Qu'il lui montre la voie de la libération. Or le peuple n'attend plus rien de la paix, de la collaboration avec ses oppresseurs.

Les grèves façon C.G.T., cela n'unit pas le peuple autour des ouvriers, au contraire. Contre les patrons, le peuple veut la guerre ; c'est quand les ouvriers sont capables par une lutte directe, de faire reculer les patrons et les flics, que le peuple s'unit autour d'eux : c'est quand ils représentent l'espoir.

En Belgique, toutes les couches populaires se sont unies autour des mineurs du Limbourg parce qu'ils ont fait trembler les patrons, parce qu'ils ont repoussé par la violence les flics, parce qu'ils ont incendié leurs cars.

En France, toutes les actions de partisans que nous avons menées ont rencontré l'approbation, le soutien actif des masses populaires, comme à Saint-Lazare, parce qu'elles montrent la voie de la libération, non celle de la survie dans l'esclavage.

C'est la lutte violente de partisans qui unira le peuple autour du prolétariat, parce que c'est elle qui donne l'espoir et la certitude de triompher un jour.

Nous avons vu que la lutte violente de partisans permettait de forger les trois armes politiques pour la guerre populaire prolongée.

Comment permet-elle de réunir les conditions idéologiques de la préparation à la guerre prolongée ?

B) La lutte violente de partisans crée les conditions idéologiques pour la lutte armée prolongée.

Le président Mao nous enseigne que «une guerre révolutionnaire agit comme une sorte de contrepoison, non seulement contre l'ennemi, dont elle brisera la ruée forcenée, mais aussi sur nos propres rangs qu'elle débarrassera de tout ce qu'ils ont de malsain».

Cela est vrai aussi pour la lutte violente de partisans.

C'est dans l'élément de la guerre que peut être menée de façon conséquente et victorieuse la lutte idéologique contre le défaitisme, le pacifisme, la liquidation ; c'est dans l'élément de la guerre que se trempe et s'éprouve l'esprit de servir le peuple.

Seuls en sont vraiment animés ceux qui sont prêts à tout lui sacrifier, à ne craindre ni les épreuves, ni un jour « les tortures et la mort » ; aujourd'hui seuls font réellement la preuve de leur attachement aux intérêts du peuple ceux qui sont déterminés à se battre pour lui contre les flics ou les milices fascistes du P.C.F., comme à Argenteuil ou à Aubervilliers, ceux qui risquent à tout le moins leur liberté dans des actions de partisans, et non ceux qui limitent le

travail politique à la rédaction d'articles, de tracts et de proclamations creuses.

C) La lutte violente de partisans crée les conditions militaires pour le passage à la lutte armée prolongée.

Pour apprendre à faire la guerre, il faut faire la guerre ; pour apprendre les lois de la guerre de partisans, il faut mener la lutte violente de partisans ; ce n'est pas la guerre proprement dite, la lutte armée mais c'est tout de même la lutte violente, illégale, contre un ennemi militairement plus fort que nous.

Elle nous oblige donc à poser les problèmes de la lutte dans des termes militaires, ceux de la stratégie mais aussi ceux de la tactique de la guerre de partisans.

Poser les problèmes en termes de stratégie, c'est par exemple envisager la construction de nos organisations en distinguant des bases d'appui et des régions de partisans : on a besoin de bases d'appui, c'est-à-dire d'arrières pour les partisans, parce qu'on mène la lutte violente de partisans.

Si par exemple on voulait construire un syndicat, on n'aurait aucun besoin de bases d'appui.

Poser les problèmes en termes de tactique, c'est par exemple envisager une action de partisans du point de vue des forces militaires en présence : transformer la supériorité militaire de l'ennemi en infériorité en attaquant son point faible, en utilisant la surprise, en concentrant des forces supérieures, en pratiquant des manœuvres de diversion, etc...

Tous ces problèmes doivent être envisagés pour mener la lutte violente de partisans ; ils sont l'apprentissage dans la vie de la guerre de partisans.

Cet apprentissage est loin d'être inutile quand on voit par exemple l'incroyable dénuement dans lequel se trouvèrent les premiers résistants au début de la lutte armée, anciens de la guerre d'Espagne mis à part.

Pour eux les problèmes de la guerre étaient vraiment quelque chose de radicalement nouveau. Ainsi un groupe qui doit descendre un officier nazi à la Gare de Lyon n'a pas prévu de repli ; un groupe qui va attaquer un dépôt de matériel n'a pas prévu de bloquer l'issue et manque de se retrouver enfermé dans l'usine.

La lutte violente de partisans, c'est l'apprentissage de la stratégie et de la tactique de la guerre de partisans.

III. - AVEC QUI ET OU MENER LA GUERRE DE PARTISANS ?

« Les grandes forces de la guerre, indique le Président Mao, ont leurs sources profondes dans les masses populaires ».

La lutte violente de partisans pour préparer la guerre prolongée, doit rassembler les grandes forces de la guerre, c'est-à-dire mobiliser et organiser les masses populaires autour du prolétariat ; c'est un point que nous avons évoqué mais qu'il faut maintenant voir plus en détail.

Pour mener la guerre prolongée, le prolétariat doit unifier autour de lui toutes les couches du peuple ; si cette condition n'est pas remplie, les soulèvements qui doivent être les premières salves de la lutte armée seront encerclés et anéantis par l'ennemi ; ils seront si l'on veut de nouvelles communes : c'est-à-dire des soulèvements armés du prolétariat, isolés du reste du peuple donc, nécessairement sans issue, écrasés.

Cette question est donc une question stratégique de la première importance : c'est celle de savoir qui sera encerclé et en fin de compte anéanti ; si tout le peuple est mobilisé et organisé autour du prolétariat, l'ennemi sera comme «le buffle sauvage devant le mur de feu» et sa supériorité militaire ne lui servira qu'à faire durer la guerre : il sera en fin de compte anéanti, au terme d'une guerre prolongée.

Si au contraire le prolétariat est seul c'est lui qui sera encerclé, et alors la supériorité militaire de l'ennemi fera qu'il sera anéanti au terme d'une campagne de courte durée.

Pour aller à l'essentiel il y a deux erreurs stratégiques à éviter à tout prix : la première consisterait à ne mener que des combats sans arrières, c'est-à-dire des combats populaires sans bases d'appui prolétariennes qui forment l'arrière des partisans et le centre de l'unité du peuple ; alors l'ennemi ne serait pas encerclé puisque pour l'encercler il faut les masses mobilisées et organisées par le prolétariat.

La deuxième serait la conception ossifiée, d'abord on organise le prolétariat, ensuite le peuple : d'abord on

construit et on consolide les bases d'usines, ensuite on verra à unir autour de ces bases les paysans, les commerçants, les étudiants, etc. La caractéristique commune de ces erreurs c'est qu'elles n'envisagent pas l'avenir d'un point de vue militaire, celui des soulèvements débutant la guerre prolongée.

La réponse c'est une stratégie correcte d'édification et de développement des bases d'appui et des régions de partisans.

Qu'est-ce qu'une base d'appui dans la guerre de partisans ?

Reportons-nous à « problèmes stratégiques de la guerre de partisans ».

« En quoi consistent les bases d'appui de la guerre de partisans ? Ce sont des bases stratégiques sur lesquelles les détachements de partisans s'appuient pour accomplir leurs tâches stratégiques et atteindre leur but : conserver et accroître leurs forces, détruire et chasser celles de l'ennemi.

Sans ces bases, nous ne pourrions nous appuyer sur rien pour accomplir toutes les tâches stratégiques et atteindre les buts de la guerre...

Ces bases d'appui sont justement les arrières de partisans » (Problèmes stratégiques de la guerre de partisans). Voilà la définition scientifique des bases d'appui dans la guerre de partisans.

Maintenant quelle est la différence avec les régions de partisans ? Dans la guerre de partisans faite à l'arrière de l'ennemi, les régions de partisans se distinguent des bases d'appui. Les territoires qui sont encerclés par l'ennemi mais qui ne sont pas occupés par lui ou qui ont déjà été libérés... constituent déjà des bases d'appui toutes prêtes...

Cependant en d'autres endroits proches de ces bases, la situation est différente... Ces régions appartiennent aux détachements de partisans, dès qu'ils arrivent, et se retrouvent au pouvoir du gouvernement fantoche quand ils s'en vont ; elles ne sont pas encore des bases de partisans, mais seulement ce qu'on appelle des régions de partisans (Problème stratégiques de la Guerre de partisans).

Maintenant qu'est-ce qu'une base d'appui dans la lutte violente de partisans.

Quelle est pour nous la signification de ces concepts : base d'appui, région de partisans ?

Il est évident qu'ils n'ont pas exactement le même sens que dans l'étape de la guerre de partisans, pour la bonne raison qu'il y a entre cette étape et celle où nous sommes la différence des armes : dans la lutte non armée on ne libère pas une région.

Nos bases d'appui dans la lutte violente de partisans ne seront pas des régions libérées.

On retiendra donc seulement de base d'appui le sens suivant : « ce sont les bases stratégiques sur lesquelles les détachements de partisans s'appuient pour accomplir leurs tâches stratégiques et atteindre leurs buts, ces bases d'appui sont les arrières des partisans ».

Or quelles sont nos tâches stratégiques ?

Unifier le peuple autour du prolétariat dans la lutte violente de partisans, construire le Parti qui dirigera la guerre prolongée ; c'est par rapport à ces tâches stratégiques que nos bases d'appui doivent constituer des arrières.

Il faut donc donner à « base d'appui » la signification suivante : « c'est un arrière pour la lutte de partisans, c'est-à-dire que c'est une base d'où partent les partisans et où ils sont protégés ; c'est un arrière pour l'unité du peuple, c'est-à-dire qu'elle constitue le coeur dur, prolétarien de l'unité populaire : c'est autour des groupes de partisans ouvriers d'une base d'appui d'usine que se forment des groupes populaires, ouvriers, paysans, commerçants, étudiants.

Voilà donc la définition d'une base d'appui dans la lutte violente de partisans : c'est une base sur laquelle on peut s'appuyer pour unir le peuple autour du prolétariat dans la lutte de partisans ; c'est-à-dire que c'est une base où on construit des organisations stables pour mener la guérilla et unifier le peuple.

Ainsi on voit tout de suite qu'une gare comme St-Lazare ou un super-marché ou un marché populaire, même si les partisans y interviennent régulièrement et sont dans les masses comme des poissons dans l'eau, ne sont en aucune manière des bases d'appui.

Une fac, un lycée, ne peuvent constituer que des bases d'appui provisoires dans la mesure où ils

peuvent être bien pour un temps un arrière pour la guérilla, mais non un arrière pour l'unité populaire pour la bonne raison qu'on unifie pas le peuple autour des étudiants.

C'est pourquoi notre politique vis-à-vis des facs est et sera de constituer des bases d'appui provisoires, en amenant les étudiants révolutionnaires par des interventions répétées sur les luttes populaires, à mener de pair la guérilla contre les ennemis du peuple, flics et révisos, et la propagande politique dans les masses.

Mais de telles bases d'appui provisoires devront servir à la construction de véritables bases d'appui et cela en envoyant la majorité des forces s'établir massivement sur des concentrations ouvrières et populaires. Les bases d'appui pour la lutte violente de partisans, ce sont essentiellement les usines, les bases d'appui d'usines.

Ce sont les usines qui peuvent constituer les arrières politiques et militaires pour la lutte violente de partisans ; arrières militaires, cela veut dire que les organisations prolétariennes autonomes qui se développent dans les usines sont nécessairement des organisations de partisans, pour les raisons que nous avons vues et que ces organisations doivent constituer à la fois la base de départ et la protection de masses pour les combats de partisans : arrières politiques, cela veut dire que les groupes d'usines forment le noyau fondamental autour duquel s'unifie le peuple, qu'ils ont pour tâche stratégique de regrouper autour d'eux les groupes populaires de partisans.

Maintenant si l'usine constitue l'arrière, la base d'appui pour les tâches politico-militaires des partisans, il faut examiner ce qu'on entend par régions de partisans ; c'est-à-dire quelles sont les régions pour lesquelles l'usine est l'arrière ?

Les régions de partisans ce sont les régions qui sont en quelque sorte organisées autour de l'usine : les villes usines comme Sochaux autour de Peugeot ou région usine comme le périmètre Mantes - Ecquevilly-Les Mureaux autour de Renault-Flins.

Dans ces régions, les partisans à partir de l'arrière que constitue l'usine, mènent la lutte violente de partisans pour unifier le peuple, pour constituer

autour d'eux des groupes populaires de partisans ; ces groupes s'édifient en se battant sur des fronts variés : logement, loisirs, transports, luttes contre la vie chère...

Il est important de persuader que ces fronts ne peuvent être occupés durablement qu'en s'appuyant sur un arrière d'usine : la base d'appui est au sens strict un arrière politico-militaire pour la lutte violente de partisans.

Deuxième remarque pour éviter-le mécanisme dans la théorie de l'édification de bases d'appui, il faut tenir compte de l'inégalité du développement de la révolution idéologique dans les masses.

Notre tâche centrale à l'échelle nationale c'est d'organiser la résistance du peuple dans les bases d'appui et dans les régions de partisans qui les entourent, c'est donc d'édifier, de construire des bases d'appui et d'unifier autour les régions de partisans.

Cette tâche s'impose à nous parce que la révolution idéologique, c'est-à-dire l'esprit de résistance s'est considérablement développé dans les masses après mai d'abord, après les actions de partisans menées par les masses seules ou avec les maoïstes.

Mais cette fonction de foyer pour la révolution idéologique qu'ont eues certaines batailles de partisans n'est plus du jour au lendemain inutile puisque la révolution idéologique n'a pas encore gagné les 90 % du peuple, d'autant qu'elle est inégalement développée : dans certaines régions par exemple celles où mai n'est pour ainsi dire pas passé et où ensuite il n'y a pas eu de combats de partisans, il est très important d'allumer de tels brasiers.

Un exemple : la bataille sur le bidonville et le marché d'Argenteuil qui n'était pas l'édification d'une base d'appui, puisqu'elle n'a débouché sur aucun travail d'organisation stable, a eu la fonction capitale de propager l'incendie de la révolution idéologique non seulement sur tous les travailleurs immigrés de la région parisienne et d'au delà mais aussi sur les usines de la région par exemple sur certains ateliers de Renault.

Donc aujourd'hui la tâche centrale sur le Nord-Ouest de Paris c'est d'organiser la résistance, c'est-à-dire édifier les bases d'appui de Renault mais surtout

aussi sur UNIC et les usines de Bezons et de rayonner sur toute la région de partisans qui entourent ces usines.

Mais dans beaucoup d'autres régions, il faut mener des combats comme ceux d'Argenteuil ou d'Ivry qui jouent le rôle de Naxalbari : « après la lutte héroïque de la paysannerie de Naxalbari, un nouveau sentiment s'est fait jour celui de lutter pour la prise du pouvoir ».

C'est dans cette perspective que nous devons envisager de mener des batailles sur les foyers de travailleurs immigrés ou sur des cités populaires qui servent de brasiers pour la révolution idéologique.

Il y a donc des détours qui sont un progrès dans la révolution, qui mènent aux bases d'appui ; et il y a des détours qui constituent un piétinement, voire un recul de la révolution, ceux qui écartent des bases d'appui.

On peut donc maintenant formuler de manière précise notre stratégie dans la lutte violente de partisans : **ÉDIFIER DANS LES USINES DES GROUPES DE PARTISANS QUI MÈNENT LA LUTTE DIRECTE CONTRE LE PATRON. EN S'APPUYANT SUR CET ARRIÈRE, ET SIMULTANÉMENT, UNIR LE PEUPLE DANS LES RÉGIONS DE PARTISANS ENTOURANT L'USINE.**

IV. - FAIRE PASSER NOTRE STRATÉGIE DANS LA VIE : PRENDRE LA DÉCISION STRATÉGIQUE DE DÉPLACER NOS TROUPES

Ce n'est pas tout de définir une stratégie de préparation à la guerre, c'est-à-dire une stratégie de la construction des bases d'appui : il faut faire passer cette stratégie dans la vie.

Pratiquement, cela signifie : cesser de « tourner autour du pot » ; on comprend tout de suite ce que cela veut dire quand on sait que des villes universitaires où des banlieues petites-bourgeoises retiennent encore des dizaines de militants, alors que des grandes concentrations prolétariennes sont encore pratiquement pour nous des «terres inconnues».

Il faut bien voir que la décision de déplacer nos troupes vers les bases d'appui et régions de partisans potentielles, c'est-à-dire vers les villes et régions-usines est une décision stratégique de la même importance, toutes proportions gardées, que la décision pour le Parti Communiste Chinois, en 1928, de construire des bases dans les campagnes, d'encercler les villes par les campagnes.

Encore une fois, la question qui se pose est de savoir qui, de l'ennemi ou de nous, sera encerclé et en fin de compte anéanti.

En 1928, pour le P.C.C., rester dans les villes comme le réclamait l'ultra-gauche ou comme le fit Liou Chao Chi, c'était soit se faire encercler et rapidement anéantir si on menait la guerre, soit végéter dans le travail pacifique ; au contraire s'établir dans les campagnes comme l'indiquait et le réalisa le Président Mao, c'était encercler l'ennemi et en fin de compte l'anéantir au terme d'une guerre prolongée.

Pour nous, l'équivalent des villes de 1928, ce sont les zones sans arrières ; elles sont la base objective pour la domination de la politique bourgeoise, c'est-à-dire aussi l'oscillation entre la « gauche » et la droite. La droite, c'est-à-dire le travail groupusculaire pacifique, la guerre en paroles, la capitulation en réalité.

Dans ces conditions, toutes les frontières s'effacent entre la Gauche et la liquidation, entre la lutte de partisans et le syndicalisme.

La « gauche », c'est la lutte de partisans « tous azimuts », la conception « roquet » de la lutte de partisans, sur tous les fronts mais sans appui solide sur les usines, donc sans possibilité profonde et durable de se protéger de l'ennemi et de dresser devant lui le «mur de feu» du peuple : ce qui se produit alors c'est une banalisation de la lutte de partisans ; on ne mène pas la lutte de partisans selon un plan, avec des objectifs politiques précis ; on la mène n'importe où et n'importe quand, on s'en sert comme d'un talisman, pour « débloquer la situation », comme on dit ; on riposte pour riposter, parce que soi-disant il faudrait riposter à chaque fois qu'on est attaqué, comme un roquet qui mort à chaque fois qu'il prend un coup de pied.

L'ultra-gauche nous laisse sans défense sérieuse face aux campagnes d'encerclement et d'anéantissement de l'ennemi, dont une expérience récente permet de dégager les lois : l'encerclement par le silence, c'est-à-dire taire systématiquement toutes les actions de partisans qui montrent la voie, c'est-à-dire nous unissent plus profondément au peuple et au prolétariat ; les premiers signes, c'est le silence observé sur les mines, sur Dunkerque, sur la campagne des transports.

L'encerclement par la calomnie et la provocation : par contre on nous fait endosser toutes les actions violentes menées sans plan stratégique par les parasites à courte vue, ou, plus généralement, une partie des délits de droit commun : le vol d'armes de Strasbourg, c'était la G.P. qui l'avait fait, jusqu'à ce qu'on découvre ses auteurs dans le milieu parisien.

Plus encore, c'est la provocation qui, avec l'aide active des sociaux fascistes et la complicité complaisante des groupuscules liquidateurs regroupés autour de « Rouge », va devenir la tactique n° 1 de l'encerclement.

La tactique de l'encerclement est naturellement impliquée par la tactique du silence : dans la mesure où on n'accorde pas d'existence officielle aux actions avancées menées par les partisans, il ne reste plus que des moyens de répression extra-légaux : aujourd'hui la provocation, demain le terrorisme.

Les exemples se succèdent avec une rapidité et une constance suffisantes pour qu'on y voit une loi de l'encerclement : ACDB, mines, il y a quelque temps trois bombes déposées dans une usine et qui risquaient de faire sauter tout le quartier.

Après l'encerclement viendrait l'anéantissement, c'est-à-dire la répression massive contre la G.P. une fois que celle-ci aurait été encerclée, discréditée aux yeux de masses. Or à de telles manœuvres de l'ennemi, on ne peut résister que si on s'adosse à des bases d'appui prolétariennes solides, édifiées dans le travail de guérilla et de propagande politique.

On ne peut y résister si on n'a pas d'arrière, c'est-à-dire si on est attaqué par exemple sur une banlieue essentiellement petite bourgeoise.

Contre une stratégie bien réelle de l'ennemi, il faut donc appliquer résolument, fermement, notre

stratégie, c'est-à-dire opérer des déplacements de troupes massifs pour édifier des arrières ouvriers et populaires solides contre lesquels viendront se briser les campagnes d'encerclement de l'ennemi.

A cet égard, l'exemple des mines est bon : encore que ce ne soit encore en aucune manière une base d'appui édifiées, le simple fait que la Cause du Mineur soit connue de beaucoup de mineurs, a finalement fait échouer la provocation qui aurait pu nous anéantir.

On n'aurait pas pu faire échouer une telle provocation sur une banlieue essentiellement petite-bourgeoise. Il faut donc que ce déplacement de troupes soit notre perspective immédiate.

Il faudra le préparer avec une éducation politique en profondeur qui fasse apparaître qu'il s'agit d'une décision stratégique dont dépend l'avenir, que cette décision est prise, parce que l'avenir c'est la guerre, l'encerclement et l'anéantissement de l'ennemi ou de nous : nous allons vers les bases d'appui pour ruiner les plans de l'ennemi, pour l'encercler et finalement l'anéantir.

Il faudra faire comprendre aux camarades, comme les cadres politiques le faisait comprendre aux soldats de l'armée rouge, que si nous évacuons partiellement ou totalement certaines régions, c'est parce qu'aujourd'hui nous y risquons l'anéantissement, c'est pour aller constituer des arrières solides d'où un jour nous reprendrons les régions évacuées.

V. - QUELQUES PRINCIPES POUR MENER LA LUTTE VIOLENTE DE PARTISANS DANS LES BASES D'APPUI ET RÉGIONS DE PARTISANS

Comment se développera la lutte de partisans dans les bases d'appui et les régions de partisans ?

Dans ce domaine, il est clair que les idées naîtront de notre pratique, autant dire que nous avons beaucoup, presque tout à apprendre.

On peut simplement tirer les premières règles que nous enseignent notre courte expérience et celle des peuples qui ont déjà franchi les étapes que nous abordons.

A) Pour développer la lutte de partisans, pour embraser la plaine, il faut libérer l'initiative des masses.

Pour que les actions des premiers partisans libèrent l'initiative des masses, fassent lever d'autres partisans, il faut au moins deux conditions ; la première, c'est que la cible politique de l'action soit claire, directement liée aux aspirations des masses à la justice, à la liberté, au bonheur.

A cet égard, on voit bien qu'il y a une différence profonde entre une action, mettons contre une ambassade fantôme, ou contre une banque dont la domination n'est pas directement éprouvée, et une action comme le passage gratuit des travailleurs à Renault-Billancourt ou encore, la vengeance de camarades assassinés : dans un cas, il y a un rapport indirect, assez lâche, avec les aspirations des masses, dans l'autre il y a des liens directs et même parfois des liens de sang.

La deuxième condition, c'est que la forme militaire même de l'action soit immédiatement assimilable par les masses.

Écoutons ce que disent les camarades indiens : « La deuxième idée erronée, c'est la confiance illimitée dans les armes à feu modernes. L'attitude dédaigneuse envers les armes traditionnelles paralyse l'initiative du peuple.

Sans employer au maximum les armes traditionnelles, la force totale du peuple ne peut être déployée pour attaquer l'ennemi le moment venu » (Pékin-Informations, n° 5, 1970).

Ce qui veut dire qu'entre la forme militaire de l'action de la N.R.P. à Mantes-la-jolie, par exemple, et celles de Dunkerque ou de Renault-Billancourt, il y a une différence qualitative, qui n'est pas dans le sens qu'on imagine d'abord : la première ne permet pas au peuple de « déployer sa force », parce qu'elle ne peut pas être reproduite par les masses, au moins pas aujourd'hui ; au contraire, immobiliser une machine, tous les ouvriers savent comment il faut le faire ; forcer le passage même contre quelques dizaines de flics, tous les ouvriers aussi, et tout le peuple sait comment il faut agir : c'est une des raisons pour lesquelles il y a vite eu des centaines

d'ouvriers à participer aux actions de partisans de masse de la campagne des transports.

C'est ainsi d'abord que s'étendra la résistance populaire ; c'est ainsi qu'a commencé la Résistance et il a fallu attendre des années pour en venir massivement à des attaques d'anéantissement contre des postes ou des troupes ennemies ; nous continuerons à mener des actions de ce genre, lorsque les circonstances l'exigeront, en raison de leur effet politique et idéologique indéniablement très puissant.

Mais il faudra en attendre peu du point de vue de la libération de l'initiative des masses donc aussi de l'organisation.

Pour illustrer toutes ces catégories, on va prendre un exemple, la campagne sur les transports, et l'examiner de différents points de vue ; quel était le terrain de la lutte, base d'appui ou région de partisans ?

Quelles étaient la cible politique et la forme militaire des actions de partisans ? Les interventions principales étaient : Billancourt, Citroën, Saint-Lazare, Austerlitz. La cible politique est rigoureusement identique dans les quatre cas : imposons les transports gratuits, refusons par la violence le vol légal.

De ce point de vue donc, pas de différence ?

Du point de vue du terrain sur lequel on se bat, il y a d'une part Renault-Citroën, d'autre part Saint-Lazare et Austerlitz qui étaient comprises dans des régions de partisans entourant les usines ;

c'est en fonction de cette distinction qu'on a choisi dans chaque cas la forme militaire de l'action de partisans : sur les bases d'appui à édifier ou en voie de l'être, c'est-à-dire sur les usines, le problème essentiel était de libérer immédiatement l'initiative des masses pour pouvoir les organiser en groupes de partisans ; donc, à Renault, comme à Citroën, on a tenté et réussi les passages de masse, imposés contre les flics ; seulement tout de même, petite différence entre les deux : à Renault, on avait déplacé quelques troupes, ce qui permettait d'avoir un groupe relativement cohérent à l'intérieur et un détachement à l'extérieur : ce qui a permis de consolider réellement, c'est-à-dire de passer à l'organisation ; à

Citroën, par contre, on avait « tourné autour du pot », ce qui a momentanément empêché de consolider, c'est-à-dire, d'organiser durablement les travailleurs mobilisés pour passer sans payer et assister au meeting sur les quais du métro.

Sur les gares au contraire, où il était de toute façon hors de question de construire des organisations, on a choisi une forme qui ne libère pas directement l'initiative des masses, c'est-à-dire qui ne peut pas être reproduite, parce qu'elle est militairement difficile, mais qui suscite tout de même l'enthousiasme du peuple pour la lutte de partisans : récupération de tickets et distributions très protégées.

En conclusion, ce qui fait de cette campagne un grand succès, c'est la combinaison des actions visant à développer directement l'initiative des masses pour les organiser sur des bases d'appui, et des actions visant à développer l'enthousiasme et le soutien populaire autour de ces bases.

B) La lutte de partisans, ce n'est pas seulement les actions violentes, c'est aussi, et indissolublement, la propagande politique en largeur et en profondeur.

Écoutons encore les camarades indiens : « dans les plaines, où les masses sont pour nous les forêts et les montagnes qui nous cachent, nous devons faire de la propagande politique tout en poursuivant la guérilla...

Nous ne pouvons déjouer le complot des classes régnautes qui cherchent à créer des dissensions entre nous et les masses qu'en faisant régulièrement et d'une manière plus concrète notre travail de propagande.

Nous le savons aussi par notre expérience pour construire des bases d'appui, pour unifier le peuple et étendre la lutte de partisans dans les régions qui les entourent, il ne faut pas se détourner un seul instant des tâches de propagande.

Si nous ne faisons pas connaître régulièrement, profondément, aux masses, notre orientation politique, les buts de la guerre que nous menons,

l'ennemi pourra semer la division dans le camp du peuple, nous isoler, et nous frapper.

Donc, la formulation complète de notre décision stratégique, c'est : déplacer nos troupes pour construire des bases d'appui, c'est-à-dire, mener de pair la guérilla et la propagande politique dans les masses.

La diffusion de la Cause du Peuple, l'édification des réseaux d'usine, la rédaction des journaux locaux, les feuilles d'usine, les bulletins d'information comme « la vérité vaincra », ce sont des tâches fondamentales des partisans.

En outre, il faut mener des actions du type de celles de Renault-Billancourt et de Saint-Lazare, qui intègrent de façon vivante la propagande politique dans la lutte de partisans, font voir dans la guerre même les buts de la guerre : exproprier les voleurs, distribuer au peuple les biens qu'on lui vole et montrer que nous ne nous battons pas pour nous battre, que nous nous battons parce que nous voulons « la paix et pour tous du pain et des roses » ; c'est comme lorsque les paysans indiens moissonnent en plein jour les champs du propriétaire.

Faisons nôtre le mot d'ordre des camarades indiens :
DANS LES RÉGIONS-USINES OU LES MASSES
SONT POUR NOUS LES FORETS ET LES
MONTAGNES QUI NOUS CACHENT, NOUS
DEVONS FAIRE LA PROPAGANDE POLITIQUE
TOUT EN POURSUIVANT LA GUÉRILLA.

Camarades, nous sommes engagés dans une lutte de longue durée.

Nous voulons que l'avenir soit radieux, mais nous savons que pour y arriver il faudra anéantir l'ennemi dans une guerre de longue durée.

Nous voulons la paix, préparons-nous à la guerre.

Nous voulons construire demain la France populaire, nous voulons que le peuple soit libre, créons les bases de sa résistance !

UJC (ml) : Édifions en France un Parti Communiste de l'époque de la révolution culturelle

Jeune Garde, organe de l'Union des Jeunesses Communistes (marxistes-léninistes), n°6, mai 1967

Centralisation et décentralisation (Homogénéité et Hétérogénéité)

Il faut constamment avoir à l'esprit les tâches générales que doit être capable de remplir un véritable Parti marxiste-léniniste : le parti marxiste-léniniste doit :

1° être présent dans toutes les classes et couches du peuple, en prenant la direction de toutes les forces populaires qui luttent contre la réaction ;

2° organiser toutes les formes de lutte des classes (politique, économique, théorique, idéologique, armée...

Pour ce qui est du premier point, nous devons le délimiter rigoureusement.

Être présent dans tous les détachements du peuple est indispensable si l'on veut entraîner dans la lutte pour les transformations nécessaires la majorité réelle ; mais cela ne signifie pas que le Parti Communiste doive organiser directement l'ensemble des classes, couches et groupes sociaux qui, à un moment déterminé, composent le peuple, ni que son implantation dans les différentes catégories du peuple revête la même importance, et puisse être mise sur le même plan.

Il est clair par exemple que l'implantation dans la masse ouvrière occupe la place décisive, et constitue même la pierre de touche du niveau de l'organisation dans son ensemble et de sa capacité révolutionnaire.

De plus, la forme de la présence dans les différentes catégories du peuple n'est pas la même.

Les marxistes-léninistes doivent organiser directement dans le Parti l'avant-garde ouvrière et se fonder solidement dans la masse ouvrière.

Dans certains cas, il leur est indispensable d'agir de même à l'égard d'une autre force révolutionnaire

principale (comme cela a été le cas pour la paysannerie en Chine).

Par contre, pour ce qui est des forces secondaires du peuple (catégories de la bourgeoisie ou de la petite-bourgeoisie, étudiants progressistes, certaines catégories paysannes dans les pays où la paysannerie n'est pas dans sa masse une force révolutionnaire principale), la présence du Parti y prend des formes plus souples.

Il s'agit en effet parfois de diriger les luttes progressistes de ces catégories secondaires, ou bien simplement de les connaître, ou bien encore de les associer à titre de force d'appoint aux luttes menées par les forces principales du peuple.

Les méthodes qui permettent cette forme de présence sont l'enquête dans ces catégories du peuple, la direction d'organisations de masses populaires (culturelles, nationales, éventuellement économiques, politiques), et le cas échéant la place donnée dans le Parti à certains éléments avancés de ces diverses catégories.

On ne peut donc mettre sur le même plan la présence du Parti dans les différents détachements du peuple ; mais la nécessité de cette présence ne doit pas nous échapper.

Prenons un exemple concret. Une grève éclate dans une usine de province ou un quartier urbain.

Il est clair que le facteur principal dans cette grève est la façon dont la lutte est menée à l'usine même, la capacité du Parti et du syndicat (ou d'autres formes d'organisation de classe) à organiser correctement l'offensive des ouvriers contre le patron.

Mais, s'il est principal, ce facteur n'est pas le seul, et sa combinaison avec d'autres peut être indispensable au succès : si le Parti, l'avant-garde ouvrière parvient à entraîner un important mouvement populaire d'adhésion à la grève dans la localité, le

quartier, la région, cela donnera aux ouvriers un soutien à la fois idéologique, politique et matériel qui peut être déterminant ; cela suppose que, outre son implantation ouvrière, le Parti connaisse les petits-bourgeois, les universitaires, les étudiants, les petits commerçants et artisans, certaines catégories de paysans, et assure parmi eux une certaine forme de présence.

L'expérience montre que le soutien populaire aux grévistes (manifestations de solidarité, aide matérielle, propagande diffusée) est un élément important dans le développement de certaines luttes ouvrières.

Voyons maintenant à quelles conditions le Parti pourra effectivement assurer la direction de toutes les forces populaires et la combinaison juste à chaque moment donné des formes de la lutte des classes.

Pour que le Parti puisse remplir ces tâches fondamentales (dont l'accomplissement le définit en tant que véritable Parti communiste, conjointement avec la justesse de sa ligne politique), il doit parvenir à développer l'unité de deux aspects complémentaires : la diversité des composantes du mouvement et l'unité de leur directions ; en termes organisationnels : la centralisation et la décentralisation (voir le texte de Lénine : » Lettre à un camarade sur nos tâches d'organisation «).

Ces deux aspects complémentaires du développement du Parti sont aussi indispensables l'un que l'autre : sans la décentralisation, le Parti sera incapable de mettre en œuvre une ligne de masse ; il sera incapable de se mettre à la tête de la lutte de l'ensemble du peuple et de souder toutes les classes et couches progressistes en un front uni puissant dirigé par la classe ouvrière ;

il sera incapable de saisir l'état des luttes de classes sous tous leurs aspects : il comprendra les ouvriers, mais non les paysans, les ouvriers de telle branche, mais non les ouvriers de telle autre, les travailleurs manuels, mais non les intellectuels, les étudiants mais non d'autres catégories de la petite-bourgeoisie, etc.,

il sera incapable de déterminer quelle forme de la lutte des classes est, dans le moment actuel,

décisive : la lutte économique ou la lutte idéologique ou la lutte armée, etc.,

il sera incapable d'organiser en son sein une juste division du travail et une répartition adéquate des forces militantes qui lui permettent de satisfaire dans des délais aussi brefs que possible des besoins nouveaux nés du développement de la lutte dans son ensemble, et qui donnent brusquement une importance décisive à une forme ou un front de lutte donné : travail dans les organisations syndicales à un moment de développement intense des luttes revendicatives, besoins théoriques urgents dans un domaine déterminé du matérialisme historique ou du matérialisme dialectique, nécessité soudaine d'une organisation rapide du travail clandestin, etc.

Sans la centralisation, le Parti ne sera pas un véritable Parti communiste, un Parti de type nouveau.

Ce sera un vulgaire Parti parlementaire de type ancien, un parti opportuniste divisé en fractions et tendances, un club de discussion incapable de diriger la lutte de tout le peuple ; il ne pourra fondre en un front unique les différentes forces qui composent le peuple ; il sera-incapable d'unir les paysans aux ouvriers en son sein, d'unir en son sein les travailleurs manuels et les intellectuels, de réaliser dans la pratique l'union de la théorie et de la pratique.

Il sera incapable de combiner les différentes lignes d'action dans les différentes classes et couches sociales pour leur donner une orientation commune, qui puisse réaliser l'unité de toutes les classes, sans aplatir ni éliminer les traits spécifiques de chacune d'elles.

La centralisation et la décentralisation sont donc l'une comme l'autre tout aussi essentielles au fonctionnement du Parti Communiste.

Cela signifie-t-il que ces deux aspects soient équivalents, qu'aucun d'entre eux ne soit plus important à telle ou telle étape de l'édification ou du développement du Parti?

Certainement pas.

A regarder les choses de près, il apparaît clairement que la décentralisation – l'hétérogénéité – est

l'aspect principal pour certaines étapes données, et que la centralisation (ou l'homogénéité) est l'aspect principal pour d'autres étapes. Expliquons-nous.

Au moment où les militants marxistes-léninistes ont pour tâche principale d'implanter la théorie marxiste-léniniste sous sa forme la plus générale dans les masses ce qui est le cas quand une longue période de dégénérescence opportuniste a obscurci leur connaissance et les a sevrées d'un mode de pensée correct, au moment où les militants marxistes-léninistes ont pour tâche principale de pénétrer dans les différentes couches du peuple et d'acquérir l'expérience du travail militant dans ces différentes couches et classes ; au moment où les marxistes-léninistes doivent inventer les formes nouvelles de travail, d'élaboration et d'organisation dans lesquelles se développera la lutte des classes ; à ce moment-là, qui correspond à l'étape de la naissance et de la première implantation du mouvement marxiste-léniniste, étape préalable à la naissance du Parti proprement dit l'exigence de décentralisation et d'hétérogénéité l'emporte de loin sur l'exigence de centralisation (décentralisation doit être pris ici en son sens le plus fort : l'absence de centre unique dans cette étape ;

si le processus d'édification respecte cette exigence, le Parti pourra ensuite appliquer la « décentralisation » au sens courant).

L'impératif fondamental de cette étape est que les militants marxistes-léninistes se dispersent dans les masses, non qu'il s'assemblent centralement en un point de fixation.

L'essentiel est que les militants m.-l. acquièrent l'expérience de la lutte dans les milieux divers, les formes d'organisation les plus diversifiées, qu'ils accumulent des forces dans tous les détachements du peuple, qu'ils apprennent à être présents sur tous les fronts de la lutte des classes, même si la rançon de ce travail préliminaire est une apparente incohérence, la constitution de pans d'organisation ayant leurs caractéristiques spécifiques, l'absence de direction centralisée du mouvement dans son ensemble et parfois même d'inévitables malentendus subjectifs entre des militants qui auront connu des expériences diverses ; ces malentendus seront sans gravité si la volonté d'unité l'emporte et permet de

passer correctement à l'étape suivante – d'édification du parti – lorsque les tâches préliminaires d'implantation du mouvement dans les masses sont remplies et que la diversité des expériences, des connaissances et des formes d'organisation fournit un contenu adéquat à l'élaboration de la ligne commune, et assure que la ligne centralement élaborée correspondra aux besoins de tout le peuple et sera effectivement appliquée à la base dans les différents détachements du peuple, par des organisations spécifiques, proches des masses et liées à elles.

Ne pas voir le rôle essentiel de la décentralisation, de l'hétérogénéité dans cette première étape serait une erreur lourde de conséquences.

Une centralisation trop rapide du mouvement dans son ensemble, alors qu'il n'aurait pas enfoncé ses racines dans chaque détachement du peuple, reviendrait à généraliser hâtivement une expérience partielle déterminée, à tenter de plaquer des formes d'organisation et des bribes de ligne nées dans une petite fraction du peuple sur la lutte de classes dans son ensemble ; cela aboutirait à une direction étroite, qui ne pourrait devenir la direction de l'ensemble du mouvement marxiste-léniniste et des luttes populaires, et cela freinerait en définitive gravement le développement du mouvement et l'édification d'une véritable direction centralisée.

Pour qui veut se donner la peine de raisonner, ceci n'a rien d'extraordinaire : quel sens aurait le mot de centralisation, s'il ne s'agissait de centraliser quelque chose de diversifié, d'hétérogène ?

Ce serait vraiment une chose risible que de prétendre se centraliser soi-même, tout seul, ce qui serait le cas d'une organisation marxiste-léniniste représentant une partie du mouvement (a fortiori quand le mouvement pris dans son ensemble n'est pas assez largement implanté), et qui voudrait se transformer d'elle-même en parti.

Pour avoir négligé la décentralisation préalable nécessaire, elle enlèverait toute signification à la centralisation.

La création du Parti ne serait plus cette étape nouvelle et décisive dans laquelle les composantes hétérogènes du mouvement parviennent, par un

travail commun et une lutte idéologique conséquente, à forger une unité de pensée d'autant plus précieuse qu'elle combine des expériences diverses, et à mettre sur pied une direction unifiée du mouvement qualitativement supérieure à la somme des organisations existant antérieurement, mais une simple futilité administrative !

Mais il serait tout à fait erroné de ne faire mention que des étapes où la décentralisation et l'hétérogénéité sont l'aspect principal.

Il existe inversement des étapes où la centralisation et l'homogénéité de la direction sont l'aspect principal.

Il s'agit principalement des moments où l'organisation marxiste-léniniste peut et doit se mettre à la tête du peuple pour diriger ses luttes d'une façon unifiée, conformément à une ligne d'ensemble élaborée à partir de l'expérience des masses et de leurs idées ainsi que de la théorie marxiste-léniniste.

Cela suppose bien entendu l'accumulation préalable des forces dans tous les détachements du peuple, dont nous avons parlé plus haut.

Cela suppose également l'unification idéologique des composantes hétérogènes du mouvement.

Il est clair que cette unification idéologique définit la phrase qui précède immédiatement la création du Parti, et que le recensement des moyens concrets qui permettent de l'obtenir est de la plus haute importance.

Lorsque nous disons que dans les premières étapes de son développement, à l'époque du début de son implantation dans les masses, le mouvement marxiste-léniniste doit rester « décentralisé », ou « hétérogène » (pour reprendre la terminologie de Lénine), cela signifie-t-il que toute centralisation en est exclue ?

Bien évidemment non. Pour pouvoir agir, chaque détachement du mouvement doit se centraliser ; sans

centralisation, il n'y a pas de direction ; lorsqu'un groupe de militants ou une organisation marxiste-léniniste engage une action déterminée sur un front de la lutte des classes ils ont besoin de se centraliser, de réaliser leur unité de pensée et d'action pour mener à bien le travail qu'ils se sont fixés, qui correspond à leurs possibilités effectives.

Nous insistons simplement lorsque nous parlons de « décentralisation » sur le fait qu'il n'est pas encore possible de réaliser une direction centralisée des luttes de classes pour l'ensemble du pays, sous toutes les formes et sur tous les fronts, qu'une telle centralisation resterait formelle, factice et ne correspondrait pas à une capacité effective de direction, à une homogénéité réelle.

La dispersion du mouvement dans les masses signifie qu'il n'y a pas de centre unique du mouvement dans tout le pays, pour ses différentes composantes sociales et locales ; elle ne saurait être confondue avec le désordre et l'absence de méthode ; elle n'exclut pas, mais exige au contraire des niveaux partiels de centralisation, d'organisation et de direction des luttes, correspondant à la réalité du mouvement à chaque endroit et à chaque moment donné.

Elle n'exclut pas la coordination de tous les éléments qui participent au mouvement sur des questions où l'unité de pensée, d'expérience et d'action peut être réalisée plus rapidement que pour d'autres.

Il reste que la création organique d'un centre unique du mouvement pour l'ensemble du pays et des fronts de la lutte des classes (« création du Parti »), la « centralisation » au sens fort, correspond à une étape bien déterminée du développement du mouvement dans ses diverses composantes, ses centralisations partielles, ses organisations locales et spécifiques ; les marxistes-léninistes ne s'abaissent pas à jouer sur les mots pour tenter de leurrer les autres et éventuellement eux-mêmes sur l'état réel des forces qu'ils sont parvenus à accumuler.